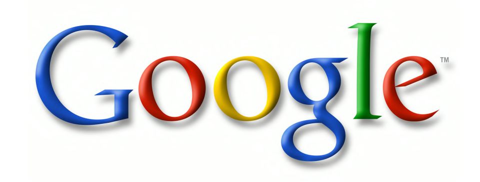
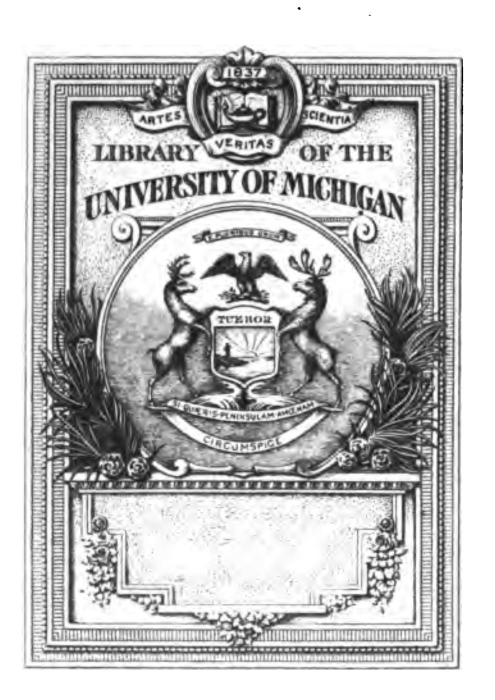
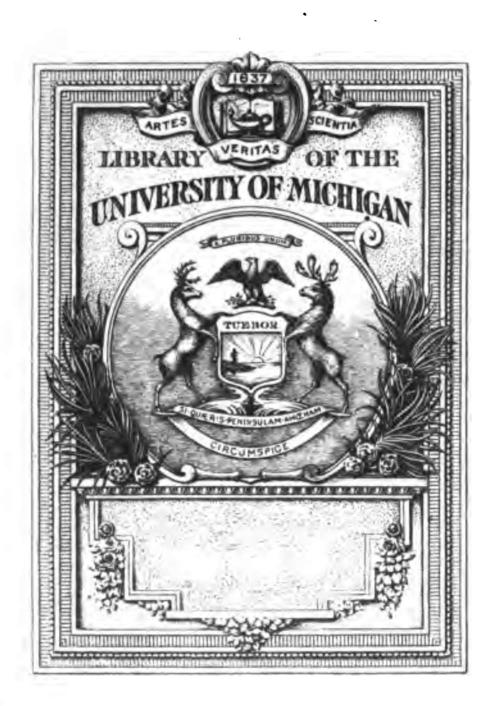





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



MEMOIRES
DE MADAME
DE WARENS.
&c. &c. &c.

MÉMOIRES
DE MADAME
DE WARENS,

SUIVIS DE CEUX
DE CLAUDE ANET.

PUBLIÉS par un C. D. M. D. P.

POUR servir d'Apologie aux Confessions de J. J. ROUSSEAU.

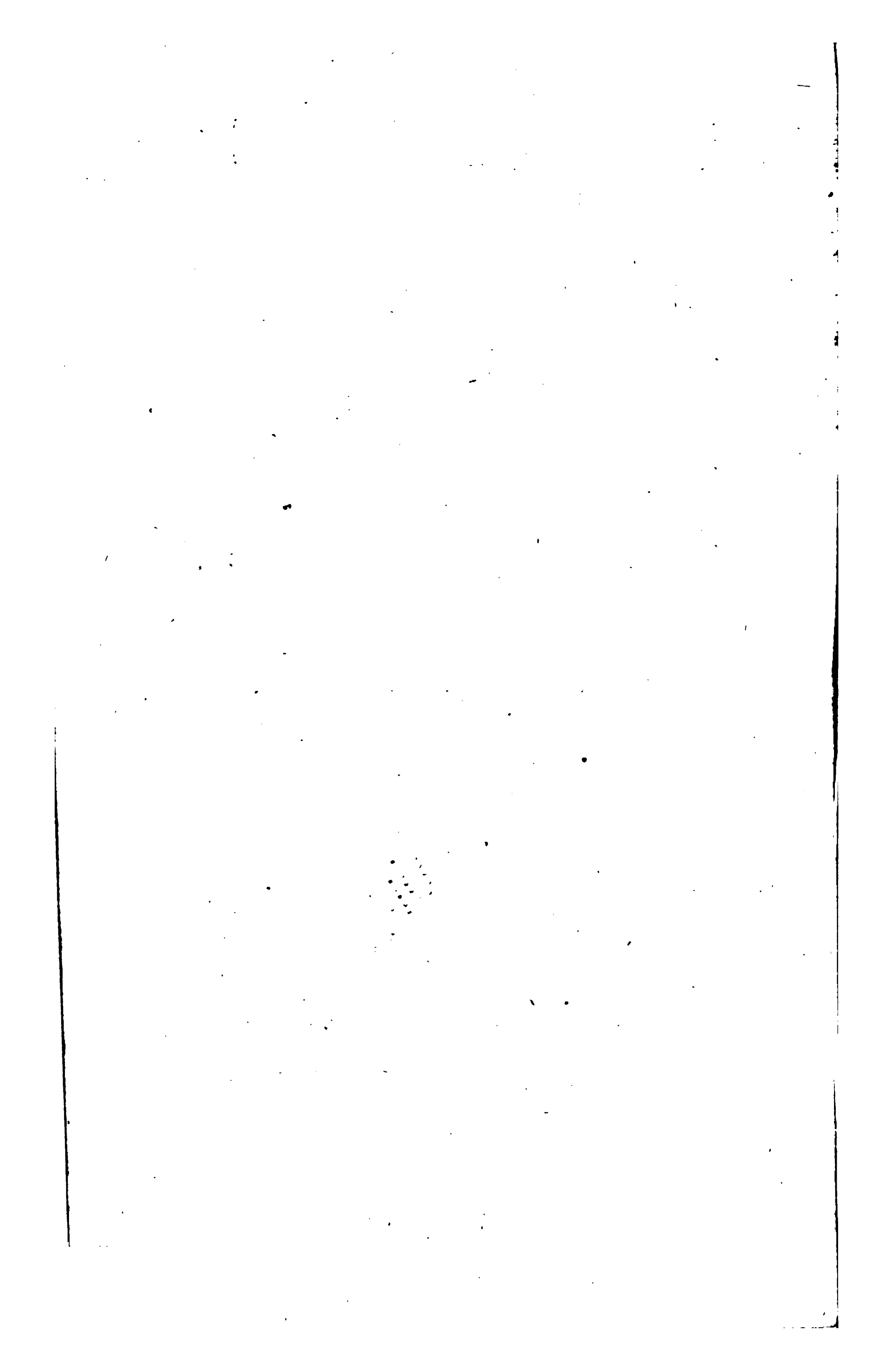
Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé & ce que je fus.

J. J. Rousseau, Confessions. *Liv. I.*



A CHAMBERY.

M. DCC. LXXXVI.



ÉPITRE
DÉDICATOIRE.

A MADAME
LA BARONNE
DE L. B. I. D. D.

MADAME,

On ne cesse de répéter que la sensibilité est le partage des ames

foibles, & les abus qu'on a fait de cette qualité, le plus bel apanage du sexe qui doit faire tout le bonheur de l'autre, semble avoir justifié cette opinion toute injuste qu'elle est.

Elle seroit facile à rectifier, Madame, si comme moi on avoit été à portée d'apprécier toutes les vertus qui ajoutent encore un nouveau lustre à la sensibilité qui vous est naturelle, & si on la trouvoit unie aux graces de la figure, aux

agrémens de l'esprit, aux charmes de la conversation, & plus encore à cette affection vive qui peint d'un seul trait la tendresse conjugale et maternelle.

C'est à tous ces titres, Madame, que je vous fais hommage des MÉMOIRES d'une femme qui ne fut malheureuse que parce qu'elle fut sensible; la calomnie ne l'a pas épargnée même après sa mort.

C'est la venger que de per-

mettre que la vérité paroisse sous vos auspices et les gens sensés, aulieu de compter les Suffrages les péseront.

Je suis avec respect,

MADAME,

L'EDITEUR de cet Ouvrage.
C. D. M. D. P.



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

ENTREPRENDRE de justifier Rousseau sur la composition de ses Confessions, seroit un projet qui ne peut entrer dans la tête d'un homme sensé. Car sans parler des écrits de M. Servan sur cet objet, il sera aisé de conclure d'après les observations de plusieurs gens de lettres, que cet ouvrage méritoit d'autant moins de confiance, que Rousseau le composa probablement dans un de ces accès de fiévre qui lui faisoient brûler le papier, ou écrire comme un forcené sans aucune espece d'examen.

Si quelqu'un refuse de souscrire à cette raison, & m'assure que ce

recueil mis en ordre par ſon auteur, eſt le fruit de la réflexion, qu'aucun des faits n'y eſt altéré, je ne répondrai que ce peu de mots, *un libelle ſe refute de lui-même*; auſſi n'irai-je pas remuer la cendre de cet homme à jamais fameux par ſes paradoxes, par ſes écarts, par ſes contradictions & par les grandes vérités qu'il a ſemées dans ſes ouvrages, pour le traduire & le confondre comme un criminel de leſe-humanité (*).

(*) Ce grand homme à réuni tous les contraſtes: on pouroit l'aſſimiler à un volcan, qui s'élevant du ſein d'un glacier, jete du feu, des cendres & de la fumée.

Je ne ſais quel ſolitaire de nos jours, vient d'employer près de trois cents pages à le comparer avec l'ingénieux auteur du Monde primitif. *Comparaiſon n'eſt pas raiſon*; comme on dit, avec beaucoup de rhétorique & d'éloquence, jamais on ne perſuadera à un homme ſenſé, que

Je ſuis encore plus éloigné de me ranger de l'avis des prétendus philoſophes ou eſprits forts, qui n'ont vu dans cet ouvrage poſthume, qu'une ſuite de la généroſité & de la grandeur d'ame de l'écrivain, & qui ont crié de toutes parts, qu'il étoit beau de voir un hom-

Rouſſeau errant & vagabond, toujours inquiet, miſantrope, autant ennemi de lui-même que des autres, jetant quelques vérités ſublimes au milieu des traits du fanatiſme le plus réfléchi, inculpant la divinité pour avoir le droit d'avilir l'eſpece humaine, a pû avoir quelque reſſemblance avec un philoſophe ſimple & modeſte, ami des hommes qui du fond de ſon cabinet, à force de travail & de patience, perça les nuages épais qui nous cachoient une grande partie des merveilles de l'antiquité, & qui, j'oſe le dire, prépara s'il ne la fit point, une révolution auſſi extraordinaire en littérature, que celle du chevalier *Newton* en phyſique, lorſqu'il vint foudroyer les *Cartéſiens* & diſſiper les tourbillons de leur illuſtre fondateur.

me affronter le vulgaire, fouler aux pieds les préjugés reçus, pour venir à la face de l'Univers, un livre à la main, faire à qui veut l'entendre, l'aveu de ses foiblesses.

Que J. J. Rousseau vienne de sang-froid confesser ses turpitudes chez Mlle. Lambercier, ses amusemens & ses tête-à-tête avec Mlle. Goton, qu'il vienne nous détailler la hardiesse & l'effronterie avec laquelle il soutient un mensonge, & perd une malheureuse servante en la chargeant d'un vol, qui n'étoit rien en lui-même;...pour un ruban de douze sols perdre une infortunée!...tant pis pour lui, s'il croit n'avoir plus à rougir, du moment qu'il s'en est accusé; il auroit dû savoir qu'il est un point

au-delà duquel un honnête homme ne doit pas aller. (*)

Diogene, à qui ses ennemis (peut-être avec quelque raison,) se sont plûs à le comparer, Diogene, poussât-il jamais plus loin le cynisme? & si Jean-Jaques ressuscitoit aujourd'hui, permettroit-il qu'on ajoutât ces traits de morale à son Emile? son pupille seroit-il édifié de ses aveux, lui qui ne doit voir dans son maître que l'assemblage de toutes les vertus & de tous les talens? non sans doute : de quel droit donc, sous prétexte de faire l'énumération des foiblesses qu'il regarde comme l'apanage de l'humanité, vient-il diffamer une femme ref-

---

(*) *Est modus in rebus, sunt certi denique fines.*

Horat. epist. *Lib. I.*

pectable à tant de titres, une femme qui l'avoit accueilli dans un tems où il n'avoit aucune espece de ressources? De quel droit vient-il troubler ses mânes, l'accuser à la face de l'Univers, en lui prêtant un genre de galanterie, qui révolte à la fois la raison & la délicatesse, & qui le déshonore lui-même plus qu'elle, puisqu'il se vante d'avoir obtenu une faveur qui ne lui étoit point exclusivement accordée? enfin après l'avoir promenée successivement dans les bras de son laquais, dans les siens, dans ceux d'un garçon perruquier, croit-il avoir assez justifié une aussi odieuse inculpation, en lui adressant cette belle prosopopée?

„ O! si les ames dégagées de „ leurs terrestres entraves, voient

„ encore du sein de l'éternelle lu-
„ miere ce qui se passe chez les
„ mortels, pardonnez, ombre chere
„ & respectable, si je ne fais pas
„ plus de grace à vos fautes qu'aux
„ miennes, si je dévoile également
„ les unes & les autres aux yeux
„ des lecteurs ! je dois, je veux
„ être vrai pour vous comme pour
„ moi-même ; vous y perdrez tou-
„ jours beaucoup moins que moi.
„ Eh ! combien votre aimable &
„ doux caractere, votre inépuisa-
„ ble bonté de cœur, votre fran-
„ chise & toutes vos excellentes
„ vertus ne rachettent-elles pas
„ de foiblesses, si l'on peut appel-
„ ler ainsi les torts de votre seule
„ raison ? Vous eûtes des erreurs
„ & non pas des vices ; votre con-
„ duite fut repréhensible, mais

„ votre cœur fut toujours pur „. (*)

Quel étrange abus de l'éloquence & du talent!

Le citoyen de Geneve, timide & méfiant à l'excès, fut le plus ingrat des hommes, quand il croyoit n'être que misantrope; mille faits consignés dans tous les écrits de nos jours, attesteront cette vérité; nous ne partirons point de là pour nous attirer le reproche que nous lui faisions tout-à-l'heure, & nous ne troublerons point sa cendre pour l'inculper.

Il est de fait qu'il a écrit les Confessions: il est de fait que par un reste de délicatesse, dont il n'auroit peut-être pu lui-même nous rendre compte, il n'osa les publier

(*) Voyez les Confessions *Liv. VI*.

de ſon vivant, il eſt de fait qu'il en fit quelques lectures dans pluſieurs ſociétés de Paris, mais qu'il fut payé ſur le champ de ſa témérité, en liſant ſur le viſage de chacun de ſes auditeurs, l'indignation que provoquoit une pareille lecture, & le mépris qu'il verſoit lui-même ſur ſa propre tête. Ces motifs firent une profonde impreſſion ſur ſon ame, il n'alla pas plus avant. Il ne les mit point au jour; mais pourquoi ne brûla-t-il pas l'original? connoiſſoit-il aſſez peu les hommes pour ſe perſuader que ceux entre les mains de qui tomberoit ſon manuſcrit, montreroient en le condamnant au feu, plus de délicateſſe que celui qui avoit oſé l'écrire. (*)

(*) Il exiſte encore aujourd'hui un homme qui s'eſt glorifié d'avoir engagé Rouſſeau, non-ſeu-

Il étoit réservé à la cupidité de quelques particuliers (*), de met-

---

lement à écrire, mais à publier ses Confessions... il n'y a rien à répondre à cet homme. Je l'abandonne à ses remords si son assertion est vraie.

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat...., Hor. od. Lib. I.

(*) Je n'ai pas voulu designer par ces mots, ni les *vrais amis* du citoyen de Geneve, dont on a mis le nom en avant, au moment de la publication des Confessions, ni les hommes laborieux qui ont passé leur vie à rassembler les veilles des Savans pour contribuer à l'instruction des autres; personne ne les estime & ne les respecte plus que moi, & je suis bien loin de les confondre avec les *imprimeurs corsaires*, & les *écumeurs de la littérature*. J'ai peint ces derniers avec des couleurs si vraies que j'espere qu'ils se reconnoîtront eux-mêmes & que le public ne s'y trompera point. Ils sont loin de marcher de pair avec les freres C. & D. T. qui, indépendamment de leurs connoissances en littérature, ont honoré leur commerce, en immortalisant les presses de Geneve, par la publication des meilleurs ouvrages du dix-huitieme siecle.

tre au jour un enfant qu'un pere trop foible, n'avoit osé proscrire, mais qu'il avoit condamné à l'oubli.

On ne cesse de s'élever contre les brigandages des imprimeurs suisses & hollandois qui impriment ou colportent indistinctement le bon & le mauvais, & qui par des vols manifestes & répétés, attaquent les propriétés des gens de lettres, & font du plus beau des arts, le plus vil des metiers, en se disputant les dépouilles des auteurs.

Si ce brigandage mérita souvent l'attention particuliere des gouvernemens, à cause des abus sans nombre qu'il peut faire éclore, en est-il un exemple plus frappant que l'impression réitérée des Confessions? quoi des gens qui s'honorent du titre de négocians, qui veulent qu'on croie à leur probité,

qui ſans ceſſe ont le mot d'*honneur* à la bouche, trafiquent ſans pudeur d'un objet, qui ſans ajouter beaucoup à leur fortune, déshonore pluſieurs familles, en imprimant au nom de chacun de leurs individus, une tache inéffaçable? ſi la ſoif de l'or les tourmentoit, s'ils ont imaginé que ce ſeroit une perte pour la littérature, que de ne pas laiſſer voir le jour à une pareille production, pourquoi n'en ont-ils pas maſqué les acteurs en leur donnant des noms ſuppoſés? (*) Ils ont été plus loin, ils

(*) J'ai dans mon porte-feuille l'original d'une lettre ſignée de trois coopérateurs de ce grand œuvre, en réponſe à quelqu'un qui ſe plaignoit de leurs procédés, dans laquelle ils s'excuſent ſur les protes & les correcteurs d'imprimerie qui n'ont pas, diſent-ils, ſuivis les ordres qu'on leur

ont publié qu'on devoit leur ſavoir gré de n'avoir pas imprimé la ſuite, qu'ils annoncent comme plus intéreſſante, apparemment parce qu'elle inculpe un plus grand nombre de perſonnes. Comment qualifier une infamie de cette nature? & n'eſt-on pas tenté d'aſſimiler ces marchands de papier noir, affamés d'or & d'argent, à ces hommes à qui Cicéron diſoit qu'il falloit avoir obligation de la vie, parce qu'ayant pu vous aſſaſſiner, ils s'étoient contentés de vous voler. (*) La plume échappe des

avoit donnés, de n'imprimer que les lettres initiales des noms déſignés dans les promenades & rêveries. — Admirons donc la diſcrétion de ces Meſſieurs & donnons les protes au Diable.

(*) Les Elzévirs & les Etiennes, ces hommes qui ont rendu de ſi grands ſervices à la républi-

mains.... ce ſeroit l'avilir que de s'appeſantir ſur cette matière ; je reviens à mon ſujet.

En comparant ce qu'on à vu dans les Confeſſions, avec les Mémoires qu'on va lire, peut-être les croîra-t-on ſuppoſés ? Rouſſeau avec un air de candeur dont perſonne n'a ſu ſe maſquer mieux que lui, à faſciné tous les yeux, à ſéduit tous les eſprits, on s'eſt accoutumé à l'enviſager comme un homme extraordinaire qui s'eſt élevé au-deſſus de tout, & pour qui rien ne fut ſacré ; on lui a pardonné ſes écarts en faveur des lu-

que des Lettres, n'ont jamais fait ſervir leurs preſſes à imprimer des libelles. Auſſi ne les vit-on point du fond d'un char doré, éclabouſſer les gens qui les avoient mis à portée d'exercer leur talent.

mieres qu'il a répandues sur la surface du globe : tous nos lecteurs sont prévenus ; aussi croirions-nous que ce seroit perdre beaucoup de tems, que de faire une longue dissertation pour appuyer l'authenticité des titres que nous allons mettre au jour, peut-être même les affoibliroit-on, en travaillant à les étayer par tous les moyens que la vérité, unie à la saine logique, peuvent suggérer.

Ennemi du mensonge & de la calomnie, c'est devant vous, ames sensibles & vertueuses, que j'amene Mad. de Warens, c'est dans vos mains que je mets sa cause, ou plutôt c'est à vos cœurs que j'en confie la défense. Vous allez lire l'aveu de ses foiblesses, mais vous n'y verrez pas l'énumération

de celles des personnes qui l'ont approchée, ou qui ont vécu avec elle; l'amitié doit vivre au de-là même du tombeau : elle va vous ouvrir les replis les plus secrets de son cœur, mais elle le fera sans alarmer votre délicatesse & sans blesser votre pudeur; lorsque vous feuilletterez ses écrits, tout informes qu'ils vous paroîtront, vous n'aurez point à rougir, ni pour elle ni pour vous. Sa candeur, sa modestie & sa sincérité y brillent à chaque page; elle se peindra elle-même dans son ouvrage, avec cette physionomie, que vous avez sans doute aimé à lui trouver; elle y paroîtra telle enfin que vous la représente Rousseau, quand il en parle de sang-froid & en n'écoutant que le cri de sa conscience.

Vous

Vous la reconnoîtrez à ce caractere doux, à cette sensibilité excessive pour les malheureux, à cette bonté inépuisable, à cette humeur gaye & franche qui ne s'altéra jamais même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux & des calamités diverses (*).

Les Mémoires que nous offrons furent trouvés écrits de sa propre main, environ quatre ans après sa mort, dans une cassette laissée par Claude Anet, chez de vieilles demoiselles qu'il servit après la mort de Mad. de Warens; car il paroît constant aujourd'hui qu'il survécut de deux ans à sa maîtresse. (**) C'est un fait que plusieurs person-

(*) Voyez les Confessions *Liv. II.*
(**) Mad. de Warens mourut en 1759.

nes de Chambery pourront atteſter, quoique Rouſſeau nous diſe qu'il l'a vu mourir, & qu'il veuille ajouter à l'authenticité de ſon témoignage un aveu, qui par ſa reſſemblance avec bien d'autres, ne tourne point à ſon honneur.

Ecoutons-le & voyons de qu'elle douleur il fut affecté, au moment où il nous aſſure qu'il le perdit.

„ Voilà comme je perdis le plus „ ſolide ami que j'eus en toute ma „ vie, homme eſtimable & rare „ en qui la nature tint lieu d'édu- „ cation, qui nourrit dans la ſervi- „ tude toutes les vertus des grands „ hommes, & à qui peut-être „ il ne manqua pour ſe montrer „ tel à tout le monde, que de vivre „ & d'être placé.

„ Le lendemain j'en parlois avec

„ Maman, dans l'affliction la plus
„ vive & la plus ſincere, & tout
„ d'un coup au milieu de l'entre-
„ tien, j'eus la vile & indigne pen-
„ ſée que j'hériterois de ſes nipes
„ & ſur-tout d'un bel habit noir qui
„ m'avoit donné dans la vue „. (*)

Madame de Warens parle très-peu de Rouſſeau dans ſes Mémoires; en général, elle ne dit qu'un mot des perſonnes qu'elle combla de bienfaits, & le citoyen de Geneve tient le premier rang dans la claſſe des malheureux avec leſquels elle partagea ſon revenu. Cette femme vertueuſe auroit cru diminuer le mérite d'une bonne action, ſi elle l'eut miſe au grand jour.

(*) Voyez les Confeſſions *Liv. V.*

Le morceau de ſon ouvrage où il eſt queſtion de lui, eſt comme le reſte, écrit ſimplement & ſans enthouſiaſme ; elle avoit accueilli ce jeune homme ſur la recommendation du Curé de Confignon. Dont on trouvera la lettre à la fin de ces Mémoires.

Madame de Warens avoit auſſi fait deux ou trois petites piéces de théâtre qui furent trouvées parmi ſes papiers. On n'a pas cru devoir les mettre au jour, elle avoit pu s'en amuſer dans ſon intérieur, elles n'ont point parues aſſez intéreſſantes pour être offertes au public, celle intitulée *les Perdrix* eſt priſe d'un conte aſſez connu, & qui a été agréablement verſifié par *M. Pons de Verdun*, & inſéré dans *l'almanach des Muſes.*



AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS (*).

MEs adverſités m'ont éclairé, les malheurs qui m'aſſiegent depuis long-tems m'apprennent à juger des hommes; & tranquille ſur ma couche infortunée j'attends la mort.

Dieu tout puiſſant! c'eſt de toi ſeul que j'ai reçu le courage qui me ſoutient dans mes adverſités, c'eſt par ta grace que je ne connois pas ces foibleſſes, ces larmes impies & ameres que la miſere arrache preſque toujours à la vieilleſſe; veille ſur moi j'uſqu'au terme où mon ame doit ſe rendre au pied de ton trône.

Le ſouvenir de ma vie paſſée, le bien être dans lequel je ſuis

(*) C'eſt Mad. de Warens qui parle.

née, l'abondance que j'ai perdue, ſe repréſentent ſans ceſſe à mon eſprit: mais loin de faire le tourment de mes jours, je leur dois la ſérénité de mon ame, & je me trouve encore heureuſe, puiſque je crois n'avoir vécu que pour apprendre à mourir.

J'ai reçu de la nature un caractere impétueux, mais ſenſible; j'en ai été comme on peut l'imaginer, plus d'une fois la victime, j'ai eu beſoin d'une longue expérience pour détromper mon eſprit avide & crédule......

Qu'elle leçon que celle du tems! lui ſeul, déchirant le voile qui nous avoit dérobé la connoiſſance vraye & fidele de tous les objets, peut nous éclairer ſur la valeur de la vie humaine. D'après cette vérité, le meilleur plan d'éducation ne ſeroit-il pas celui qui dirigeroit

la jeunesse au bien par le seul exemple des hommes qui l'ont précédée? l'histoire (je ne dis pas seulement celle des empires) en lui représentant la vie de chaque particulier la conduiroit immanquablement à la vertu, parce que les faits lui en prouveroient la nécessité.

Voilà le motif qui me détermine à jeter un regard impartial sur mes jours passés: je fais le journal de ma vie plutôt pour servir de leçon, que pour faire passer mon nom à la postérité. Je tiens trop peu à ce monde pour songer à moi, & mon ame ne voit d'immortalité que dans l'autre vie.

Si ces Mémoires doivent une fois voir le jour, qu'on ne pense pas que je ne les ai écrits que pour me venger de ceux dont j'ai été plus d'une fois la victime. Je ne veux de mal à personne, je n'at-

taque perſonne ; j'attribue mon changement d'état à toute autre main que celle des mortels qui n'en furent ſans doute que les inſtrumens... je ne me plains pas, je ne ſuis pas même à plaindre, puiſque je fais ſouffrir.



MEMOIRES



MÉMOIRES DE MADAME DE WARENS.

PREMIERE PARTIE.

L'AN 1699, je nâquis au Pays-de-Vaud : les auteurs de mes jours y tenoient un rang des plus distingués par leur opulence & par l'ancienneté de leur famille. La mort prématurée de ma mere fut la source des malheurs qui m'ont accablée dans tout le cours de ma vie, parce qu'elle fut la cause de

la ſingularité de mon éducation ; je n'étois pas ſortie de l'enfance lorſque je la perdis, je puis donc dire que j'ai vécu ſans l'avoir connue ; mon pere avoit paſſé une partie de ſa vie au ſervice, il étoit peu propre à diriger mon enfance ; il ſe déchargea de ce ſoin ſur une gouvernante, c'étoit une *Bernoiſe* du meilleur caractere poſſible & réellement faite pour être ce qu'on appelle une *Bonne ;* ſans s'aſſujettir d'abord à toutes mes petites volontés, elle avoit trouvé le talent ſi rare de ne me laiſſer faire que ce qu'elle vouloit ; ſans me heurter de front & ſans me contrarier, elle ſut reprimer mes caprices, & m'amener inſenſiblement à ne deſirer que ce qu'elle pouvoit ou vouloit m'accorder, heureuſe ſi cette fermeté eut été ſoutenue, & même augmentée, à meſure que

je grandiſſois ; ſes ſoins à mon égard furent ceux d'une mere, plutôt que d'une perſonne gagée pour habiller & deshabiller un enfant & pour lui faire ſentir par intervalle, les effets de ſa mauvaiſe humeur. La preuve que ma *bonne* l'avoit réellement été pour moi, c'eſt qu'en grandiſſant je la chériſſois ſans la craindre, je ne tremblois de lui déplaire que parce que je l'aurois affligée ; c'étoit fort bien pour l'âge qui ſuit immédiatement l'enfance, mais je crois qu'on auroit dû par la ſuite me donner une autre gouvernante, car ſa trop grande douceur dégénérant en une complaiſance outrée pour tous mes caprices, elle me rendit un bien mauvais ſervice & je dois la regarder comme l'auteur involontaire des chagrins qui me dévorérent, ce

dont il ſera aiſé de ſe convaincre par la ſuite de ces mémoires.

Ma premiere éducation fut à peu-près celle que l'on donne à tous les enfans : j'avois ma poupée, je l'habillois je la deshabillois, je la faiſois ſauter & au milieu de ces graves occupations, je ne m'appercevois pas que le tems s'écouloit : enfin comme les trois quarts des perſonnes de mon ſexe, j'entrai dans ma douzieme année ſans avoir rien appris, je n'avois fait que croître.

Me voilà donc âgée de douze ans, fille unique d'un riche ſeigneur, aſſez jolie & vive à l'excès. Mon pere depuis la mort de ſon épouſe, avoit pris pour l'étude de la chymie, un goût preſque pouſſé juſqu'à l'extravagance ; il vouloit que tous ſes gens ſe connuſſent en minéralogie ; le château n'étoit

meublé que de fourneaux & d'alambics; aux tapisseries avoient été substitués de vieux cadres enfumés, les portraits des plus anciens alchymistes, les images des souffleurs les plus entêtés. Tous les jours amenoient une nouvelle opération à faire & ce brillant laboratoire étoit dirigé par un de ces *chercheurs de fortune*, qui courent le monde en faisant les gens *à secrets*; celui qui avoit eu l'art d'enchanter mon pere, étoit (autant que je peux me le rappeller) le plus stupide & le plus ennuyeux de tous les hommes; ce qui me le rendoit encore plus détestable, c'est que malgré son attachement pour les sciences occultes, il étoit à ce qu'il me disoit très-amoureux de moi.

Une déclaration d'amour, dit-on, flatte toujours une jeune personne, je

ne crus rien & je trouvai celle de ce mendiant souffleur très-choquante; li commandoit dans la maison plus que mon pere; il lui avoit suggeré qu'il étoit de la plus grande importance que sa fille s'adonnat sérieusement à l'étude de la chymie, la loi devint générale, ma gouvernante même ne put s'y soustraire, il fallut obéir; nous voilà toutes deux le nez dans de vieux livres, que notre original professeur nous expliquoit & nous faisoit réciter deux fois par jour.

Après quelques mois de travail inutile, car je n'y comprenois rien; je montrai de l'humeur au moment de la leçon; d'accord avec ma gouvernante, je dis à notre précepteur que nous ne voulions plus de chymie, & nous lui jettâmes l'une & l'autre le livre au nez. Cet Abailard enfumé avoit cru faire de moi une

Héloïſe, ſa paſſion n'avoit fait qu'augmenter par l'indifférence avec laquelle j'avois reçu ſon premier aveu, il crut que la douceur auroit plus d'empire ſur un cœur dont il vouloit être roi : il ne dit rien à mon pere de la petite ſcène dont j'avois égayé la leçon, mais il profita de cette occaſion pour me déclarer ſa tendreſſe d'une maniere plus authentique ; il remit le ſoir à la gouvernante le billet ſuivant autant pour m'encourager à l'étude de la chymie, que pour m'exhorter à trouver la ſcience & le maître aimables.

» Louiſe, hé quoi vous voudriez quitter
» Un art que, ſans vous-en douter,
» Vous ſavez tous les jours ſi bien mettre en
» pratique.
» Quand vos yeux dans les miens lançent le
» phlogiſtique ;
» N'eſt-ce pas à l'inſtant une opération ?

» Quand par une douce émotion,
» Vous faites paſſer dans mon ame
» L'alkali volatil d'une amoureuſe flamme. . . .
» Quand le principe actif de vos charmes naiſ-
» ſans, ...
» Lorſque l'huile ou l'æther de vos traits raviſ-
» ſans. . . .
» Quand ce mixte en un mot dans mon cœur
» ſe diſtille. . . . .
» Vous ſavez bien alors en praticienne habile,
» Retirer de ce tout ce ſel délicieux
» Qui ſous le nom d'amour ſe connoît en *tous*
» *lieux* ».

La lecture de ce galant poulet qui n'annonçoit gueres plus le poëte que l'adepte, nous amuſa ſingulié-rement. Ma gouvernante qui vouloit ſe venger de l'ennuyeux pédant, étoit décidée à ſe montrer à mon pere, dans le deſſein de le faire chaſſer : ce ne fut pas mon ſenti-ment, outre que peut-être nous n'aurions pas réuſſi, il n'étoit pas dans mon caractere de faire de la

peine à qui que ce fut ; je voulois en rire & rien de plus : nous résolumes d'y répondre ; mais dans quel genre ? en vers, dit ma gouvernante, la poésie est le langage des graces. Je lui abandonnai le soin de la dépêche, & voici ce qu'elle lui remit le lendemain.

» Votre chymie peut s'entendre,
» Volontiers nous voulons l'apprendre :
» Mais qu'on nous permette avant tout,
» De nous choisir un maître à notre goût.
» Allez donner ailleurs votre leçon chymique,
» Et nous ne voulons pas de votre *phlogistique* ».

Babet, (c'est le nom de ma Bonne) s'aplaudissoit beaucoup d'avoir trouvé un pareil impromptu pour répondre à mon Adonis, elle rioit sur-tout du mot *phlogistique* auquel elle attachoit sans doute plus de finesse que moi. Cette réponse eût le succès qu'elle s'en étoit promis,

elle fit un tel effet ſur l'eſprit de notre amoureux, qu'il ne m'a plus inquiettée depuis par ſes ſoupirs ; il fit plus, il nous délivra de ſes ennuyeuſes leçons, en aſſurant à mon pere que j'étois inepte pour les hautes ſciences, qu'il valoit mieux m'abandonner au ſort des autres perſonnes de mon ſexe, c'eſt-à-dire borner ma ſtupide exiſtence au tour d'une filoche ou d'un rouët.

Ainſi donc nous voilà Babet & moi, dégagées de toutes les entraves chymiques, plus de bouquins à feuilleter, plus de charbons à ſouffler, nous dîmes adieu aux réchauds & aux alambics. Ma mere de ſon vivant avoit beaucoup aimé la lecture ; elle avoit laiſſé une bibliotheque aſſez bien garnie, à laquelle mon pere ne touchoit aucunement, parce qu'il n'y étoit pas queſtion du grand œuvre ; la liberté dans la

quelle nous devions vivre Babet & moi, nous donna occasion d'y chercher une sauve-garde contre l'ennui : d'abord ce n'avoit été que par désœuvrement, bientôt ce fut une passion ; la lecture des romans nous attacha singuliérement, & mon cœur promené d'intrigues en intrigues sentit enfin que l'amour n'est pas toujours confiné dans les livres.

Ici commence une nouvelle existence. O jours de mon enfance comme vous vous êtes enfuis ! avant ma quatorziéme année je n'avois ressenti aucune de ces émotions qui troublent mon ame, je ne connoissois point ces sentimens brûlants & inexpliquables qui me consument.

J'étois dans un état que je ne pouvois comprendre ; je m'en plaignois à ma bonne, elle rioit. Quelle est me disois-je la source de mes inquiétudes ? pourquoi ces desirs

dont j'ignore la cauſe, à qui s'adreſſent ces ſoupirs qui s'échappent malgré moi? pourquoi ai-je perdu cette indifférence qui ſembloit être la baſe de mon caractere? perſonne ne me répondoit, il falloit déviner.

Cependant mon teint prenoit un coloris plus vif, mes yeux me paroiſſoient plus animés, ma gorge commençoit à s'arrondir, en un mot, tous ces changemens me paroiſſoient encore plus étonnans que ceux qui ſe paſſoient dans mon eſprit; chaque jour je perdois un peu de cette étourderie enfantine qui s'égaye de tout; je devenois timide en ſociété, je n'oſois fixer perſonne. Enfin le moment de déviner la cauſe de ce déſordre, qui avoit affecté mon exiſtence morale & phyſique arriva, je connus la cauſe de mes maux, j'étois née

ſenſible, pouvois-je échapper aux piéges & aux malheurs que l'amour prépare aux victimes qu'il choiſit.

Un jeune homme, M. de T***. dont le ſouvenir me fut toujours cher, attiré dans la maiſon de mon pere par un ſimple motif de curioſité, (il croyoit n'y trouver que des alchymiſtes, il ne vouloit que s'amuſer) changea bientôt d'intention lorſqu'il m'eut apperçu : pour avoir un libre accès dans la maiſon, il affecta du goût pour les ſciences & ſur-tout quelques connoiſſances en chymie; il fut bientôt grand ami de mon pere juſqu'à demeurer dans le château; dès qu'il pouvoit s'échapper du laboratoire, il venoit nous tenir compagnie & nous faire quelque lecture; ces fréquentes viſites établirent entre nous une liaiſon qui n'eut pas beſoin d'un long terme pour ſe cimenter, nos

yeux mille fois s'étoient rencontrés, nos cœurs s'entendirent : je plûs à M. de T***. je ne le trouvai pas moins aimable, je ne fus plus maîtresse de mon cœur il l'eût tout entier ; tendres émotions.... douces confidences... billets sinceres, larmes précieuses que mille fois nous avons répandues.... jours fortunés employés à nous jurer un amour éternel, qu'êtes-vous devenus ? hélas !... jamais vous ne reviendrez, vous n'avez luis qu'un moment ; une passion vertueuse & innocente suffisoit à notre bonheur. Babet comme je l'ai déjà dit, trop foible & trop complaisante n'avoit pas prévu que cette intrigue feroit mon malheur, loin de s'opposer à nos desirs elle en augmenta le nombre, par la facilité qu'elle nous donnoit pour les satisfaire, elle espéroit comme nous, qu'un amour si

tendre conduiroit infailliblement à l'hymen le plus fortuné, & nos entretiens se terminoient toujours par un plan de vie qui auroit offert tout ce qu'un mortel peut desirer ; jamais on n'auroit vu de ménage comme le mien. Douces illusions ! le tems vous a détruit, ces projets ont disparus comme l'ombre, il ne me reste que le souvenir de les avoir formés.

M. de T*** n'avoit sur moi que des vues honnêtes, jeune, sensible & vertueux, il avoit cherché mon cœur sans vouloir me séduire : hélas ! s'il eut été corrompu que serois-je devenue ? ma sensibilité auroit-elle pu veiller sur ma vertu ?

Toutes nos jouissances étoient celles de deux jeunes cœurs, qui ne connoissent de l'amour que ce premier sentiment qui fait placer.

la volupté dans les regards, qui trouve le comble de la jouiſſance dans un ſerrement de main, qui fait qu'on treſſaillit à l'ouverture d'une lettre de la perſonne adorée ; ſentiment que l'on ne connoît qu'une fois dans la vie, & qui ne ſe fait ſentir qu'à des ames vertueuſes.

La muſique que poſſédoit aſſez bien mon amant, étoit l'interprête de nos ſentimens ; il m'en donnoit des leçons, elles étoient plus à mon goût que celles du chymiſte : je trouvois un plaiſir infini à étudier les morceaux d'*Opéra* analogues à la ſituation de mon ame ; il ſembloit que les ſons qui partoient du clavecin quand, il le touchoit, répondoient amoureuſement aux paroles que je chantois... Charmes de la muſique ! naïves & brûlantes expreſſions de l'ame...

me... vous êtes le plus tendre langage de l'amour! vous allumez sans doute des desirs, mais vous savez faire trouver le bonheur dans les desirs même.

Nos deux cœurs unis par des liens si doux, pouvions-nous prévoir que nous ne serions jamais l'un à l'autre, éleves de la nature, sans expérience, nous pensions a faire un hymen où se trouvoit les convenances du caractere & de la naissance, nous ignorions que l'Etre suprême en nous donnant un pere nous donne quelquefois en même-tems un tyran, nous étions loin de soupçonner que l'homme qui a toute sa liberté pour faire le mal, rarement peut en faire usage pour se procurer le véritable bonheur.

Sans expérience, n'ayant vu le monde qu'au-travers d'une gaze, peu faite au manége d'une fille éle-

vée de bonne heure à dissimuler ; ne soupçonnant pas qu'un autre que moi, eut le droit de faire un choix d'où devoit dépendre ma félicité, ne jugeant que d'après les impressions de mon cœur simple & naïf, je ne balançai point à déclarer mes sentimens à l'auteur de mes jours. Cette déclaration devint funeste à tous deux, mon amant fut exclus de la maison ; mes larmes furent inutiles, il fallut nous séparer & renoncer à nous voir : *vous êtes promise depuis long-tems*, me dit mon pere, en me couvrant de reproches les plus amers, il m'ajouta ensuite qu'il ne convenoit pas à une demoiselle bien née de laisser parler son cœur sans la volonté de ses parens. Ce langage me parut inintelligible : je ne me sentois pas coupable ; la flamme qui dévoroit mon sein ne me sembloit

ingénuement mon ouvrage; j'aimais sans savoir pourquoi, les ordres de mon pere, & le respect que je lui devois, me sembloient n'entrer pour rien dans ce qui se passoit en mon cœur.

Quelques lettres écrites & envoyées de part & d'autre entretenoient cependant notre fatale liaison; nos innocentes jouissances se changerent en gémissemens; & telle est la force de l'amour, que nous trouvions encore du plaisir à nous mander, que nous vivions l'un & l'autre dans les larmes. Quelquefois nous nous flattions de voir finir nos maux, & l'amour que nous nous étions jurés étoit si fort, qu'un rayon d'espérance suffisoit alors pour rendre le calme à nos ames & l'espoir de voir le terme de nos malheurs, allégeoit pour un

moment les ſoucis dont nous étions dévorés.

Telle étoit notre ſituation; lorſqu'un jour (je m'en ſouviendrai long-tems) nous entendîmes le bruit d'un caroſſe à la porte du château; Babet courut, je l'accompagnai, nous vîmes deſcendre de la voiture un jeune homme qui nous aborda & demanda s'il n'étoit pas chez M. de la T... du P... *c'eſt mon pere* lui répondis-je; & le priant de me ſuivre je voulois le conduire dans la maiſon. " Ah! Mademoi-" ſelle, me dit-il d'un ton ſatisfait " & reſpectueux, le bonheur de " vous trouver la premiere en ar-" rivant dans ces lieux m'eſt d'un " très-heureux augure, honorez-" moi je vous prie de votre main, " pour me préſenter à M. votre " pere: " l'air noble de cet inconnu, ſon abord, tout me parut

annoncer en lui un homme de distinction; nous entrâmes & Babet fit remiser la voiture.

Qu'on observe le changement qui va se faire dans mon âme à l'égard du nouvel hôte qui nous est arrivé? d'abord sa phisionomie m'annonce la douceur & la bonté: mais un moment de conversation avec mon pere, va changer mes sentimens, & je ne verrai bientôt dans ce seigneur que le plus cruel des hommes.

Dès que mon pere l'apperçut, se voir & s'embrasser ne fut qu'un; les expressions de la plus tendre amitié furent employées. Il lui prend la main se tourne de mon côté, & dit en me présentant. *La voilà je vous la donne :* puis m'adressant la parole, *Mr. de Warens ajoute-t-il est mon plus grand ami, comme il sera bientôt mon gendre, je n'ai pas besoin de vous*

ordonner de l'aimer ; regardez-le dès ce jour comme votre époux & votre maître.

A ce discours qui fut un coup de foudre pour moi, jugez de quel sentiment fut agité mon cœur! M. de Warens devint dès ce moment l'objet de ma haine je ne voyois plus en lui qu'un monstre, l'aurois-je haï sans l'affreuse idée que je devois être son épouse? non sans doute, je ne le détestois pas en l'introduisant dans la maison. C'est donc ainsi que les affections de notre cœur dépendent des circonstances! les peres seroient-ils les seuls qui ne croiroient pas à ces sentimens vrais quoiqu'involontaires? & s'ils sont cependant réels, les auteurs de nos jours ont-ils le droit de nous en rendre victimes?

Ma timidité, la crainte de désobéir à un pere qui tous les jours

m'ordonnoit d'aimer celui qu'il me deſtinoit, tout m'empêcha de rejetter mon mariage avec M. de Warens. Mon amant M. de T*** apprenant que j'allois donner la main a ſon rival, & ne voyant dans mon conſentement, tout forcé qu'il étoit, qu'une perfidie de ma part, ſe décida à quitter le pays : ne voulant pas, mécrivit-il, me laiſſer triompher en me jettant dans les bras d'un autre en dépit de nos ſermens & ſous ſes propres yeux.

Mon amant perdu, les ordres d'un pere, une gouvernante qui m'obſédoit pour me déterminer en faveur de M. de Warens, & l'obéiſſance filiale concoururent à former enfin le nœud fatal qui m'unit a une perſonne que je ne pouvois pas aimer, le jour de la noce eſt fixé.... ô jour affreux.... Les flambeaux de l'hymen s'allument.

Absorbée dans ma douleur, sans savoir ce que je faisois.... sans me douter de ce que je venois de faire... je fus l'épouse de M. de Warens: la gaieté se peignoit sur tous les visages: chacun me trouvoit charmante, adorable, hélas! je ne me trouvois que malheureuse. Le festin fut bientôt achevé; car les heures volent pour celui qu'on destine au supplice, l'idée de voir M. de Warens partager mon lit m'effrayoit: cependant on me conduit à l'appartement qui nous étoit préparé..... bientôt, je le sentis à mes côtés.

Mon époux (je dois le dire) n'avoit d'autre mauvaise qualité que celle de n'avoir pas été choisi par mon cœur: il étoit rempli de soins pour moi. Jeune & vertueuse, je savois de mon côté que mon devoir étoit de l'aimer par-

te qu'il étoit mon époux : aussi faisois-je tous les efforts possibles pour bannir de mon ame l'image de M. de T***. j'y voulois substituer M. de Warens : hélas mon cœur n'étoit plus à moi malgré tous les efforts que je faisois pour contribuer au bonheur de mon époux, je ne pouvois être heureuse avec lui.

Quel état que celui d'une femme forcée de passer sa vie dans les bras d'un homme que toute sa vertu ne lui donne pas la force d'estimer! que les sacrifices du mariage sont horribles quand ils ne sont pas ceux de l'amour!

" O mon pere! si cette plainte „ alloit jusqu'à vous, ne croyez pas „ que votre fille veuille troubler votre „ respectable cendre, vous vouliez „ son bonheur, vous le crûtes par- „ fait en disposant de sa main „.

Après un an de mariage & de

contrainte employé inutilement à étouffer les impressions de mon ame pour M. de T*** que je regardois comme criminelles, tourmentée de cet état pénible & douloureux je succombai; je fis une maladie qui me conduisit aux portes du tombeau; quoiqu'encore jeune, je n'envisageois dans la mort que la dissolution de mon hymen, & son approche ne m'épouvantoit pas.

Disposée à paroître devant l'Eternel; je crus devoir à mon époux l'aveu de mes foiblesses; & comme il ne quitta pas le chevet de mon lit pendant toute ma maladie, je profitai d'un instant que nous étions seuls pour lui faire ma confession: saisissant un petit paquet de lettres & les mettant entre ses mains, je lui dis " si je peux „ vous parroître coupable, ce n'est „ que parce que j'ai conservé ces

„ monumens d'un amour qui me
„ met dans la tombe pour avoir
„ voulu l'étouffer. J'ai aimé M. de
„ T*** le juge devant le quel mon
„ ame va parroître fait que notre
„ liaiſon fut toujours cimentée par
„ la vertu ; nous fumes ſenſibles
„ ſans être criminels ; je vous re-
„ mets ces lettres pardonnez-moi „.
M. de Warens loin de me faire
aucun reproche, craignant peut-être
mon état, ne me répondit que par
un baiſer ; il me ſerra dans ſes bras :
ſoulagée par cet aveu, & perſuadée
que je touchois à ma fin, j'étois
dans la ſituation la plus tranquille.

L'heure de mon trépas ne ſonna
point, les bornes de ma carriere
étoient plus éloignées, mes infir-
mités ſe diſſiperent. En vain, après
mon rétabliſſement, je fis de nou-
veaux efforts pour répondre aux
ſoins de mon époux, l'amour n'étoit

jamais d'accord avec moi. M. de Warens, apparemment fatigué de me regarder comme sa moitié, ou se sentant autorisé par la confidence de mes foiblesses passées, crut devoir me parler en maître. A toutes les bontés qu'il avoient eues jusqu'alors pour moi, succéderent les dedains, les procédés même les plus outrageants ; déja presque accoutumée à la douleur je savois souffrir, & les mauvais procédés de mon époux, loin de faire mon plus grand tourment, sembloient m'autoriser à toujours penser à M. de T***. Malgré les troubles intérieurs de notre hymen, personne ne soupçonnoit la mésintelligence qui regnoit entre nous : tel est le pouvoir de l'éducation, la meilleure ne fait souvent que des hypocrites, elle apprend à se montrer au public tout autre que ce qu'on est. J'étois dans toutes les

ſociétés où ſe trouvoit M. de Warens ſa chere & bien aimée : mon pere même ignoroit tout ; le bon vieillard nous croyoit heureux. Si par haſard dans le ſein de la famille (car nous logions chez mon pere) il échappoit à mon époux quelque mouvement de colere contre moi en préſence de l'auteur de mes jours ; ce dernier ne les attribuoit qu'à ce que je n'avois pas encore donné le titre de pere à M. de Warens : en effet, une épouſe eſt bien moins chere à ſon mari, lorſqu'elle n'acquiert pas le tendre nom de mere ; un hymen ſans fruit n'eſt pas long-tems heureux.

Deux longues années s'étoient écoulées depuis la célebration de mon mariage, lorſqu'une apoplexie conduiſit mon pere dans la tombe : malgré les nœuds cruels qu'il avoit formés pour moi, je fus

on ne sauroit plus sensible à sa perte.
„ Ah! si du sein des morts, on en-
„ tend encore les gemissemens!...
„ si la douleur des vivans peut péné-
„ trer dans les demeures sombres!
„ vous aurez connu pere chéri, que
„ votre fille, quoique malheureuse,
„ n'a pas moins arrosé votre tom-
„ beau de ses larmes „.

Après la mort de mon pere, la maison changea bientôt de face; les manipulateurs chymistes ne tarderent pas à être exclus; ce n'est pas ce que fit de plus mal M. de Warens: mais il eut la cruauté de renvoyer Babet que j'avois à mes côtés depuis ma naissance, & qui journellement essuyoit encore mes larmes.

Seule, sans la moindre consolation dans le sein d'un ménage mal assorti, mon esprit s'occupoit sans cesse a chercher des moyens de rompre cet affreux engagement.

Dans mon malheur, je croyois d'abord ne trouver de ressources que dans le suicide, l'honneur parla, son cri fut plus fort que celui du désespoir; quoiqu'un peu plus calme je n'en étois pas moins infortunée, est-il vrai me dis-je souvent a moi-même que la mort est le souverain bien, qu'elle peut-être le terme de mes malheurs.... mais suis-je libre de hâter le moment de ma destruction? ou dois-je attendre sans murmure les décrets du Tout-Puissant? il me parut que la main surnaturelle qui m'avoit donné la vie avoit seule le droit de m'en priver, & l'idée du suicide me sembla criminelle. Les loix, le contract social auquel tous les hommes sont soumis en entrant dans le monde, tout condamna dans mon ame l'affreuse idée qui m'étoit venue de porter sur moi des coups meurtriers. La réligion

devint mon consolateur le plus assuré ; je cherchois dès-lors dans les prieres un remede au tourment qui me déchiroit le sein ; une femme sensible est bientôt dévote. C'est sans doute par un bienfait du Créateur que les malheureux trouvent un grand soulagement, dès qu'ils peuvent porter leur douleur jusqu'au pied de son trône.

Issue de parents protestans je suivois la même réligion qu'eux : toutes mes lectures n'étoient que des livres de piété ; l'évangile m'offroit a chaque page de quoi me trouver moins à plaindre, lors qu'à près avoir médité ce livre sacré, je jettois les yeux sur moi. Les romans furent bannis de ma bibliotheque, je leur substituai des livres propres à me rendre mes peines plus supportables.

Je ne me bornai point à parcourir

fir les ouvrages des auteurs proteſtans ; ma curioſité s'étendit plus loin, je voulus connoître le culte des autres peuples, & quelques livres papiſtes qui me tombérent dans les mains me ſuggèrerent de nouvelles idées, ouvrirent un nouveau champ a mes réflexions, nous ne ſommes diviſés avec les romains que ſur quelques points ; leurs livres me parurent contenir la même morale que les nôtres ; je me plaiſois a en confronter les paſſages ; je liſois également les uns & les autres, ſans prévoir encore que bientôt j'embraſſerois le Catholiciſme.

Je n'ai aucun reproche à me faire, c'eſt à l'Eternel à me juger, maître de ma deſtinée n'eſt-ce pas lui qui la conduit?.... ai-je été coupable de quitter la croyance de mes peres?.... ſont-ils punis de

n'avoit pas faits comme moi?...
sans ôser porter aucun jugement
sur ce point j'ai toute ma vie regardé tous les mortels comme mes
freres, & jusqu'à mon dernier soupir je ferai des vœux au ciel pour
les chers auteurs de mes jours.

En parcourant l'histoire de l'église catholique, ce n'est pas sans étonnement que je vis que les papistes avoient institué des maisons ou se renferment volontairement des personnes de notre sexe. Dans la situation malheureuse qui m'accabloit, je louois avec enthousiasme une pareille institution; je me peignois ces filles du *Seigneur* à l'abri de toutes les passions qui tourmentent les mondains; je me représentois le cloître comme un autre monde où régnoit le repos & la sainteté. La religion de mes peres n'offrant aucune ressource semblable, je ne ba-

lançai pas dans mon cœur de donner la préférence à celle des catholiques. Malheureuſe dans le Pays-de-Vaud, ne pouvant y aimer un époux qui me tyranniſoit, je pris le parti de la fuite pour me ſouſtraire à mon infortune.

Qu'on imagine le cruel combat qui dut alors ſe paſſer dans mon cœur! Ce projet me paroiſſoit ſûr, il m'annonçoit la tranquillité: mais comment l'éxecuter? douée d'un bon caractere, ayant toujours chéri la vertu, je ne pouvois me réſoudre.

Comment & pourquoi laiſſer un époux à qui je m'étois donnée? l'idée d'abandonner la religion de mes peres préſentoit quelquefois à mon ame indéciſe & ſouffrante mon projet comme le crime le plus attroce. Il fallut quelque choſe de plus que mes malheurs & mon

courage pour vaincre ma timidité, la main de Dieu me conduisit sans doute, j'eus la force d'abandonner ma patrie.

Fin de la premiere partie.





MÉMOIRES
DE MADAME
DE WARENS.

SECONDE PARTIE.

J'ARRIVAI en Savoye dans une heureuſe circonſtance ; ſans reſſources & ayant abandonné ma fortune à l'époux que j'avois quitté : je trouvai à Evian le roi de Sardaigne *Victor Amedée*. Je ne rencontrai point d'obſtacle pour aller me jetter aux pieds de cet auguſte monarque. Dans cette cour les barrie-

res qui entourrent ordinairement les ſouverains, tombent devant les cris des infortunés : la miſère va juſqu'au pied du trône, où la bonté du prince l'écoute avec clémence & lui tend une main ſécourable. Touché de mes malheurs, ſatisfait de ma réſolution, le roi *V. Amed.* ne s'en tint pas aux ſeuls mouvemens de la pitié, il m'accueillit avec bonté; le ſouvenir de ſes bienfaits ne s'effacera jamais de mon cœur : honorée par lui d'une penſion de quinze cent livres de Piémont, je fus conduite par ſes ordres à *Annecy.*

C'eſt dans cette ville que réſide l'ancien évêque & prince de Genêve, qui n'en a aujourd'hui que le titre; c'eſt à ce prélat que je fus adreſſée. On me fit entrer dans le couvent de la *Viſitation*, pour m'inſtruire ſur tous les points de la re-

ligion que j'allois embrasser. Déjà pénétrée de la morale de l'évangile, je ne fus pas long-tems à devenir une bonne catholique; n'étois-je pas déjà chrétienne?

Accueillie & comblée des bontés de toutes les dames réligieuses, comparant mon état à celui de mon mariage & ma nouvelle habitation au ménage que je venois de quitter, je jouissois de mon triomphe; j'attendois avec plaisir le moment de faire ce qu'on appelle *abjuration*, cette cérémonie devoit rompre tous mes engagemens passés; l'image de l'amant que j'avois adoré, n'étoit plus rien pour moi: enfin, ce jour tant desiré arriva, je prononçai mon *abjuration* dans le dessein de passer le reste de mes jours au fond d'un cloître. La vie des réligieuses m'ayant jusqu'à lors semblé exempte de troubles, je me

félicitai de l'avoir connue ; mais hélas ! un peu plus familiarisée avec ces dames, j'eus bientôt occasion d'apprendre de quelques unes d'entr'elles, que ces grilles monastiques n'excluent pas les chagrins du monde. Quel fut mon étonnement, lorsque dans la confidence d'une jeune réligieuse, je fus instruite, que ni les prieres, ni les vœux, ni le voile que rien enfin ne pouvoit éteindre les feux de l'amour? Jugez de ma surprise, lorsque plus au fait de toute la maison, je vins à débrouiller parmi celles qui l'habitoient un esprit d'intrigue, une jalousie qui les portoient jusqu'à se haïr entr'elles, & même se persécuter. Je vis ces couches saintes & solitaires plus d'une fois arrosées par les larmes de quelques victîmes, à qui la tyrannie des parens avoit seul fait su-

bir le joug. (*) ſenſible, comme je l'ai toujours été, le bonheur de quelques réligieuſes, pouvoit-il me fermer les yeux ſur l'infortune de celles que je voyois vivre dans les larmes? Je cherchois à diminuer l'amertume de leurs chagrins, mes

---

(*) Les tems ſont un peu changés. Depuis vingt ans, la philoſophie a fait entendre ſa voix, & l'Univers a appris par ſa bouche qu'il étoit un point au-delà duquel l'autorité paternelle n'eſt plus rien, ſurtout quand on veut l'employer à preſcrire un ſacrifice contraire à la nature & au-deſſus de la nature.

Les Eſpagnols ſont peut-être le ſeul peuple chez lequel il ſoit permis aujourd'hui de s'enſevelir tout vivant dès qu'on entre dans ſa ſeizieme année, mais un peuple dont les évêques exorciſent encore des ſauterelles (comme nous l'avons vu il y a trois ans) un peuple qui protége une inquiſition, un peuple ſur lequel les moines regnent avec un deſpotiſme auſſi affreux que celui des tyrans Aſiatiques, eſt un peuple barbare & mépriſable qu'on ne doit pas même plaindre puiſqu'il n'a pas le courage de briſer les fers dont on l'accable.

tentatives furent inutiles.... j'eus recours à la fuite, c'étoit le ſeul parti que j'avois à prendre pour me ſouſtraire à un ſpectacle qui me déchiroit l'ame.

Je ſuis loin de chercher à blâmer ce qui ſe pratique dans la réligion romaine; mais elle me paroîtroit bien cruelle, ſi elle autoriſoit les peres & meres à ouvrir à leurs enfans des tombeaux où ils meurent chaque jour, chaque heure, chaque minute; ces ſépulcres ſont d'autant plus affreux que la vie s'y peut conſerver, quoi qu'elle y ſoit cent fois pire que la mort.

Quoi de plus effrayant que de voir une jeune perſonne dont le cœur eſt encore fermé à toutes les paſſions, venir couronnée de fleurs, ſe préſenter au pied des autels d'un Dieu clément, faire un vœu qui outrage les fins du Créateur, en pro-

mettant solemnellement de renoncer aux appas d'un monde qu'elle ne connoît pas ? cette innocente victîme souvent interrompt par mille sanglots les paroles fatales que la superstition lui suggere, ou que la cruauté d'un pere lui arrache ; sent-elle la force de ce qu'elle vient de promettre par un serment que l'Eternel a rejetté d'avance ? .... elle n'est hélas ! vertueuse que parce qu'elle ignore tout : elle dépouille sans frémir les ornemens dont on l'a parée, elle se couche innocemment sous un drap mortuaire autour duquel ses compagnes attendries, chantent sur un ton triste & lugubre les dernieres prieres qu'on fait ordinairement pour les morts ; le son des cloches apprend à la société qu'une fille à peine sortie de l'enfance vient de renoncer à la douceur d'être mere, au plaisir de

faire le bonheur d'un époux....
la plume m'échappe, les expreſſions
me manquent, le ſouvenir de cette
lugubre cérémonie m'arrache encore
des larmes...., Paſſions cruelles
! quoique vous ſoyez filles de
la nature, reſpectés la cellule de
cette jeune vierge, laiſſez-la jouir
en paix des fruits de ſa réſolution....
ſouhaits inutiles ! le tems
fuit; les jeûnes & les cilices ſont
des armes trop foibles pour vaincre
la nature, le cœur parle, & le
déſeſpoir vient y régner pour toujours.
Tirons un voile ſur ces demeures
ſaintes; le reſpect m'arrête.....
je reviens à moi. Je me
déterminai à ſortir du couvent
pour choiſir un appartement dans
la ville; je m'étois fait quelques
amies que je ne pûs quitter ſans
regret. Je trouvai dans la ville d'Annecy
une maiſon qui étoit vraiment

de mon goût, je la louai, un petit jardin rendoit cette habitation délicieuſe : mon domeſtique fut compoſé d'une fille & d'un valet, j'eus le bonheur d'en trouver un qui eſt encore actuellement à mon ſervice. Je reçus dabord un grand nombre de viſites dans ma nouvelle habitation; mon entrée dans la religion catholique avoit fait beaucoup de bruit, elle me mit dans le cas de recevoir les meilleures maiſons de la ville. Quoique juſqu'àlors j'euſſe eu beaucoup d'inquiétudes, la grande compagnie me rendit en peu de mois mon premier enjouëment. Je ſavois la muſique, j'ouvris ma maiſon aux perſonnes qui la cultivoit, je me décida à donner des concerts. Cette intéreſſante recréation contribua, plus que tout le reſte, à me faire oublier mes peines paſſées.

Me voilà libre & contente de mon sort; je devois mon bonheur aux adversités qui m'avoient accablée; je ne les avois cependant pas oubliées, c'est en me rappellant ces momens de crise que je me sentis portée à épargner sans cesse sur mon revenu, pour avoir le plaisir de soulager les infortunés. Tenant tout mon bien-être de la générosité, c'étoit une vraie jouissance pour moi de retrancher sur ma dépense pour devenir généreuse à mon tour.

Passoit-il un étranger qui eut ou parut avoir des besoins, mes secours les prévenoient, afin de ne pas blesser son amour propre. La bonté de mon ame fut bientôt connue; on m'adressoit tous les malheureux qui passoient dans cette ville, & mon seul chagrin étoit de ne pouvoir leur donner de plus

grands ſoulagemens. Loin d'attacher le nom de charité aux bonnes actions que j'étois trop heureuſe de pouvoir faire, j'avois ſoin d'en écarter toute humiliation ; la ſenſibilité ſeule préſidoit à mes bienfaits. En effet, doit-on ſe croire exempt de ménagement pour un infortuné, par la ſeule raiſon qu'il eſt dans la miſère ? l'aumône perd ſon prix ; dès qu'elle n'a d'autre cauſe que l'oſtentation : ce qu'on donne avec dédain, ou avec hauteur, afflige certainement celui qui eſt forcé de recevoir. Le pauvre gémit alors ſur le bienfait, il le refuſeroit ſans la faim qui le preſſe.

Mon tems partagé entre la prière, mon petit ménage & l'heure de la ſociété, laiſſoit encore une grande partie du jour à l'oiſiveté ; mon eſprit naturellement très-actif, cherchoit ſans ceſſe à trouver une

occupation qui pût l'attacher sérieusement, & la musique ne lui offroit qu'un délassement. J'avois comme je l'ai déjà dit, vu beaucoup de livres de chymie dès ma tendre jeunesse, j'en avois lus quelques-uns de médecine; forcée à le faire j'avois pris cette étude en dégoût. Cependant le souvenir de quelques opérations que faisoit mon pere, joint à l'envie de composer quelques remedes pour le soulagement des pauvres malades, me fit recourir à un genre d'occupation, qui avoit un peu troublé le bonheur de mes premieres années. Je formai la résolution de travailler à la chymie; je voulois en étudier & même en pratiquer toutes les parties.

Claude Anet, le domestique que j'avois chez moi, me fut d'abord d'une grande ressource, il connoissoit nombre de plantes nous commen-

mençames donc par la botanique ; il ſe mit a herboriſer aux environs d'Annecy, comme il l'avoit fait ſur le mont jura, avant que d'entrer à mon ſervice. L'orſqu'il apportoit les ſimples à la maiſon, nous les préparions : ma chambre fut bientôt un laboratoire d'apothicaire.

Ainſi mes jours s'écouloient dans la plus grande ſatisfaction ; mais telle eſt l'inconſtance des mortels, que je ne ſus pas m'en tenir à ce genre de vie. Mes études, que je ne regardois d'abord que comme un amuſement, me conduiſirent enſuite à former d'autres projets ; je portai mes vues bien loin, il ne s'agiſſoit de rien moins que d'élever des fabriques : il falloit un aliment à mon activité naturelle ; quand j'étois un quart d'heure ſans m'occuper, livrée à moi même, mes réflexions me ramenoient tou-

jours au même point, je voyois dans mes combinaiſons des profits immenſes, & j'en deſirois ardemment l'exécution, parce qu'elle m'auroit miſe à portée de ſoulager plus de malheureux.

L'arrivée d'un de mes parents à Annecy, augmenta encore mes deſirs pour une vie plus active : c'étoit M. d'Au::: homme à projets, voyageant preſque toujours pour offrir de tous côtés, le réſultat de ſes combinaiſons & pour en propoſer l'exécution. Tout le tems qu'il demeura auprès de moi fut employé à développer différens projets que nous nous communiquions l'un & l'autre. Le lieu que j'habitois ne lui parut pas une ville aſſez grande, ni aſſez riche pour ſes ſpéculations; il n'avoit pas deſſein d'y faire un bien long ſéjour, il y fut cependant

un peu plus retenu qu'il ne pensoit, par une intrigue amoureuse, qui manqua de lui faire tourner la tête; l'objet de ses amours étoit une assez jolie personne; il étoit un charmant cavalier; & les qualités de part & d'autre, étoient plus que suffisantes pour autoriser l'amour, à dérober quelque chose à l'hymen.

Tandis que se filoit cette tendre passion, j'en étois toujours sur mes projets; Claude Anet, n'en herborisoit pas moins: ma porte ouverte aux gens du pays & à tous les étrangers, me fournissoit des occasions pour prendre de plus amples instructions sur les différentes opérations que je voulois entreprendre: croyant tout le monde aussi franc & aussi sincére que moi, le premier venu étoit bientôt dans ma confidence, helas! j'eus le mal-

heur (comme on le verra dans la ſuite) d'être ſouvent la dupe de ma bonne foi; l'expérience ne m'a appris que trop tard, qu'il eſt une eſpece de gens qui ne mettent leur gloire qu'à tromper ; leur eſprit ſaiſiſſant avec avidité le foible de ceux qui les croyent honnêtes, ils ſe font un mérite de violer les loix de la probité, même envers leurs bienfaiteurs. Un inconnu arrivant chez moi avec l'ombre de quelque talent, je me faiſois un devoir de m'intéreſſer à lui, écrivain, poëte, muſicien, peintre, ouvrier, tous étoient également accueillis ; quelques uns répondoient à mes bontés, d'autres en profitoient ſeulement, pour devenir ingrats.

On doit imaginer que ma conduite ne manquoit pas d'exercer vigoureuſement les traits de la ca-

lomnie ; encore à la fleur de l'âge, toujours entourée d'une brillante société, les méchants ne pouvoient pas se mettre dans l'idée que les amourettes n'y fussent pour quelque chose ; tantôt on me donnoit un tel pour amant, quinze jours après c'étoit un autre ; (*) ma conduite cependant étoit irréprochable ; sage sans être farouche, je savois goûter les charmes de la société, peut-être que je dois moins ce triomphe à ma vertu, qu'aux occupations continuelles dans lesquelles je vivois ; mon cœur étoit incapable d'être emporté par de

(*) C'est la maniere de juger des gens de province ; & en général de toutes les petites villes ou tout le monde se connoît. Un cavalier accompagne-t-il une femme a la redoute, la reconduit-il chez elle après le bal *c'est son amant*... parle-t-il deux fois à la même demoiselle... on signera demain leur contrat de mariage.

nouvelles paſſions, il avoit été trop ulcéré; & la véritable tendreſſe ne ſe laiſſe goûter qu'une fois: j'avois été ſenſible dans mes jeunes ans, on m'avoit cruellement arrachée à l'objet de ma flamme, & ce qui étoit plus funeſte encore traînée malgré moi au lit nuptial, l'amour n'étoit pour moi qu'un tyran & mon cœur étoit fermé aux jouiſſances qu'il procure quand ſa conquête eſt le réſultat de la tendreſſe & de la ſenſibilité.

La ville d'Annecy n'étoit pas celle ou je devois finir mes jours; non pas que j'euſſe à me plaindre de ſes habitans, ce ſont en général les meilleures gens du monde; affables ſans politique, polis ſans affectation, vifs & enjoués, ils ne manquent pas d'eſprit; l'éducation qu'on y donne à la jeuneſſe, n'eſt cependant point comparable à celle qu'on

reçoit dans la république dont elle n'est éloignée que de sept lieues.

On trouve à Genève des enfans assez instruits & qui raisonnent bien : (*) loin de les laisser croî-

(*) Il est très-vrai que l'éducation des Genevois est bien soignée, j'ai vu en général peu de villes ou la jeunesse soit, je ne dis pas mieux, mais aussi bien élevée ; peut-être même n'existe-t-il point en Europe un gouvernement qui se soit plus occupé de cette partie tant négligée chez beaucoup de peuples. L'éducation publique y est généralement préférée a l'éducation particuliére, on n'y connoit point ou peu, ces êtres précaires & amphybies, assujettis aux caprices d'un pere & d'une mere, & même des valets de la maison, dont ils élévent le maître futur, & qui deshonorent la premiere & la plus précieuse fonction, en servant eux-mêmes souvent de jouet, à l'enfant qu'ils veulent instruire. Pour bien élever un homme, il faut être homme, sans cela on ne fait que des esclaves ; j'ai cependant cru remarquer pendant mon séjour à Genève, que les personnes chargées de l'éducation publique, (je ne parle ici que des régens du collége) quoique gens de mérite, n'y jouissent pas de la considération personnelle qu'ils devroient se promettre

tre dans loisiveté, on leur donne de bonne heure un état, on leur inspire à tous les sentimens d'émulation indispensables chez un peuple dont les vrayes richesses, ne consistent que dans les talents & l'industrie (*).

Mais je reviens à moi & à mon

---

de la fonction pénible & honorable à laquelle ils sont appellés ? d'où vient cette erreur ? est-ce préjugé ? est-ce fierté je n'en sais rien.... malheur au pere qui n'estime point celui qui le représente auprès de ses enfans, & qui leur donne une existence qui l'emporte de beaucoup sur celle qu'ils ont reçu de lui

(*) D'autres tems, d'autres mœurs. Les rentes viagéres de France ont presque étouffé l'industrie à Genève, en transportant dans l'étranger les fonds nécessaires au commerce; l'argent y est très-rare, & l'esprit de calcul dans une certaine classe de citoyens, y tient lieu aujourd'hui de toute espece de talens, il semble qu'on y veuille accorder de considération réelle, qu'à ceux qui en peu d'années ont quadruplé leur fortune, ou s'en sont fait une avec rien.

habitation ; placée dans un endroit fort airé, la maiſon que j'occupois à Annecy me procuroit mille agréments ; cette ville par ſon heureuſe ſituation eſt entourée de fort jolies promenades, la plus agréable eſt celle qui ſe trouve au bord du lac ; mais un triſte ſouvenir m'empêchoit d'en jouir, je n'ai jamais pu paſſer près d'un lac ou d'une grande riviére ſans frémir ; ce ſpectacle, délicieux pour toute autre perſonne, me rappelloit le triſte ſouvenir de celle qui m'a donné le jour. Comme cette ſcène peint toute la tendreſſe de celle qui m'a donné le jour, quel qu'affreuſe qu'elle ſoit, je me plais à la retracer, elle m'arrache des larmes, mais c'eſt une jouiſſance pour moi de ſentir que j'aurois eu la force d'en faire autant.

Ma mere fit un jour une partie

avec mon papa & ſes enfans ; c'étoit là ſa plus grande ſatisfaction ; ils avoient porté un goûter ſur les bords du lac de Genève ; après ce petit repas champêtre, cette tendre mere ſe réjouiſſoit de voir folâtrer ſur l'herbe mon petit frere âgé de ſix ans ; ce pauvre enfant ramaſſoit quelques fleurs, & les jettoit ſur moi : j'étois dans les bras de ma gouvernante & incapable de marcher ſeule ; à ces jeux ſuccéda l'événement le plus affreux, mon frere s'étant par malheur un peu trop approché des bords du lac, y fut englouti par une vague. Occupée alors avec mon pere, maman fut attirée du côté ou ſe paſſoit cette ſcène vraiment tragique par les cris de ma bonne, les pleurs de cette pauvre fille, ſon fils qu'elle n'apperçoit plus, le mouvement de l'eau qui avoit été calme juſqu'à lors,

tout lui apprend le malheur qui venoit d'arriver; s'élancer après ſon fils comme un éclair, ne fut rien pour une ſi tendre mere; jugez de l'effroi de ſon époux; quelques perſonnes excitées par ſes lugubres cris vinrent au ſecours des deux infortunés qui périſſoient, on les retira, l'enfant n'étoit déjà plus, ma mere ſans connoiſſance fut auſſi-tôt tranſportée à la maiſon, où elle ſuccomba deux jours après, victime de ſon courage & de ſa tendreſſe.

J'étois trop enfant pour ſentir la perte que je faiſois, trop jeune pour lire dans l'avenir, & je n'ai conſervé le ſouvenir de ce triſte événement, que parce que ma bonne me l'a mille fois répété depuis; ſouvenir affreux que je paye encore de larmes! ô ma mere! en donnant la plus grande marque de ſenſibilité, falloit-il que la leçon que

vous donniez à l'humanité vous couta la vie ?

On voit par ce que je viens de dire que la plus agréable promenade d'Annecy n'étoit rien pour moi, puiſqu'elle m'auroit toujours rappellé la funeſte aventure, qui me priva d'une mere chérie dont l'exiſtence m'eût épargné bien des malheurs. Quand je quittois ma maiſon je tournois mes pas de tout autre côté ; le plus ſouvent je ne me promenois que dans mon jardin. Tels étoient mes amuſemens à Annecy : j'y vivois paiſiblement & ſans ambition, & bien éloignée de croire que je ſerois bientôt obligée d'en ſortir.

Mon parent M. d'Au.... y avoit été juſqu'àlors fixé par une paſſion preſque romaneſque, il fut enfin forcé d'en partir par une ſuite de la même intrigue qui l'avoit rete-

nu. Un événement inatendu, & qui fit beaucoup de bruit dans la ville, rompit cette liaiſon. L'amour ſommeille quelquefois ; l'imprudence de nos deux amans les mit en deffaut, & le mari fut très-bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans ſa maiſon : voici comment cette plaiſante ſcène arriva. Il étoit allé pour quelques jours à la campagne, le ſouvenir d'une preſſante affaire qui exigeoit ſa préſence à Annecy, & à laquelle il n'avoit pas ſongé, en partant, le rappelle à la ville, plutôt qu'il ne le croyoit lui-même ; il arriva ſi tard chez lui, que les amans déjà dans les bras du ſommeil, ne ſoupçonnoient rien du malheur qui les attendoient ; il frappe à la porte, appelle ſes gens. L'amour s'éveille, écoute & reconnoît la voix du patron ; l'amoureux ſe garnit à la hâ-

te de ſes vêtemens ; perſonne ne répond à l'époux qui s'impatiente, ſans ſe douter de rien, perſuadé au contraire qu'ils étoient tous endormis, il fait le tour de la maiſon, pour venir frapper à une fenêtre qui donnoit dans la chambre ou couchoient les domeſtiques ; il n'eſt pas plutôt derriere la maiſon, que M. d'Au.... ſaute par une fenêtre pour éviter d'être vu, (il croyoit toujours le mari en ſentinelle à la grande porte), tombe dans le jardin, l'amant ſe releve, croit avoir échappé à tous les regards, & prend la fuite. Quelle ſurpriſe pour le mari ! quel coup pour un homme qui regagne tranquillement ſa maiſon ſans ſonger à mal ! il avoit trop bien reconnu M. d'Au.... pour s'imaginer que ce fut une ombre ou un revenant ; il ne doute plus de l'infidélité de ſa moitié ; la porte

s'ouvre, il monte chez lui, s'annonce par un bruit affreux, gourmande tout le monde ; on a beau vouloir s'excuſer, il en avoit aſſez vu, ſa colère étoit d'autant plus vive, qu'il l'avoit échappé belle, quelques pouces de plus diſoit-il naïvement, l'amant m'auroit écraſé par ſa chûte, voyez, diſoit-il avec humeur, l'embarras dans lequel vous m'auriez mis avec vos ſottiſes? Cet époux un peu original, alloit publiant ſon aventure par toute la ville, pour faire honte à ſa femme ; il en étoit continuellement au danger de la chûte, & ſon imbécille colère, en revenoit toujours à ce qu'il l'avoit échappé belle.

Après une hiſtoire qui faiſoit autant d'éclat, & qui parconſéquent rompoit toutes les liaiſons de mon parent avec la belle, il réſolut de continuer ſes voyages ; il en re-

vint à ſes projets, & ſa concluſion fut qu'il alloit ſe rendre à Paris. Nous convînmes que j'irois avec lui; outre l'envie de voir cette capitale, j'étois encore pouſſée à faire ce voyage par l'opinion où j'étois, qu'il me ſeroit facile d'y mettre à exécution différents projets que j'avois bâtis dans ma cervelle; & qui n'étoient réellement, que ce que l'on appelle des *châteaux en Eſpagne.*

Notre voyage décidé j'arrange mes petites affaires, je me défait des uſtenſiles de ménage, & j'emmene avec moi ma fille de chambre & mon domeſtique. J'ai ſû depuis, que mon départ avoit excité la curioſité & même la calomnie des habitans d'Annecy; ceux qui n'étoient pas inſtruits de la route que j'avois pris, affirmoient que, peu contente de mon abjuration,

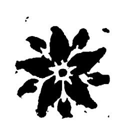
je

je m'étois déterminée à retourner en Suiffe, vaincue par les confeils & les inftances de M. d'Au... cet homme, difoit-on, n'étoit point mon parent, on affuroit qu'il étoit un miniftre proteftant déguifé, qu'il n'avoit eu d'autre but en fe rendant à Annecy, que de me reconduire dans ma patrie. Cette calomnie étoit certainement fans fondement; à fuppofer qu'il put fe trouver quelque religion dont les miniftres fe fiffent un devoir d'aller furtivement arracher de bonnes gens à la croyance de leur églife, c'étoit à tort que l'on imputoit cette foibleffe à l'églife proteftante: auroit-elle commencé à donner en moi le premier exemple d'un fanatifme qu'elle ne connut jamais? D'autres perfonnes plus mal intentionnées, crurent pouvoir attribuer mon voyage à une autre caufe;

ſachant que j'avois pris la route de Paris, elles publierent que mécontente des bienfaits du monarque qui m'honoroit, je n'étois partie pour Paris, que dans la perſuaſion d'obtenir une plus forte penſion du roi de France. Cette calomnie étoit plus dangereuſe pour moi que la premiere, mais elle n'avoit pas plus de fondement. Par les charités que je faiſois journellement, on voit d'abord que les deux mille francs de rente que j'avois de la généroſité du roi *V. Amed.* étoient plus que ſuffiſants pour m'entretenir dans l'aiſance, au ſein d'une petite ville où les denrées étoient preſque pour rien. De plus aurois-je été aſſez inſenſée de quitter une penſion bonne & certaine, pour aller en mandier une autre, ſur des terres qui m'étoient inconnues?

Ignorant les propos qui ſe tenoient ſur mon compte, je faiſois toujours chemin : ma curioſité ne voyoit que le moment de toucher aux barrieres de Paris, M. d'Au... comptoit ſur ſes projets, moi ſur les miens, & nous allions toujours en avant. Le bruit qui ſe fait dans cette grande ville nous annonça que nous n'en étions pas bien éloignés, enfin nous y arrivâmes.

Fin de la ſeconde partie.





MÉMOIRES
DE MADAME
DE WARENS.

TROISIEME PARTIE.

JE ne fus point trompée dans mon attente, je vis que Paris ſurpaſſoit encore l'idée que je m'en étois faite, d'après toutes les inſtructions que j'avois reçues à ce ſujet. Le cahos qui y regne, & que tant de gens trouvent inſoutenable, loin de m'incommoder, me donnoit une eſpece de jouiſſance que je ne ſais

pas définir : ce bruit continuel, m'annonçant la vivacité d'un peuple actif & laborieux, devint un charme pour moi. L'humidité continuelle des rues, & quelquefois la quantité de boue qui s'y trouve, me choquoit peu, d'autant que c'est un mal inévitable, & auquel la police la plus exacte ne peut remédier qu'en partie ; n'est on pas amplement dédommagé par les superbes promenades qu'on trouve dans cette capitale, & qui en contribuant à la santé des particuliers, peignent avec magnificence la grandeur du souverain ?

Mon premier objet de curiosité fut de visiter les différents monuments qu'on rencontre dans cette ville, je ne m'en tins pas à ne courir que les théâtres, la vue des fabriques me parut ensuite intéressante, & quoique femme, je ne

me bornai point à entrer dans les magaſins des marchandes de modes. Chaque moment amenoit un nouveau beſoin de voir ; je faiſois peu de courſes dans un jour, parce que je voulois obſerver.

Les bibliotheques publiques qui ſe trouvent en aſſez grand nombre dans Paris, ſatisfirent amplement ma curioſité : celle du roi, ſurtout, me parut être auſſi complete que peut l'être un monument de ce genre ; je fus cependant fort étonnée d'apprendre qu'elle ne s'ouvroit que deux fois par ſemaine, & ſeulement deux heures le matin ; je trouvai qu'un homme qui, par le beſoin de certains livres rares, n'auroit pû travailler que là, n'avoit pas aſſez de quatre heures par ſemaine.

Mon parent, M. d'Au... qui avoit fait d'autres voyages à Paris,

m'introduisit dans de charmantes sociétés ; je me trouvois journellement dans des cercles bien différents de ceux que j'avois connu jusqu'àlors. J'y rencontrai une jeune personne qui devoit me causer un jour bien des chagrins, (comme on le verra dans la suite) il en couta cher à ma sensibilité, pour avoir été liée avec cette infortunée demoiselle.

A Paris les jours passent comme un éclair. J'aurois desiré m'occuper à nombre de choses, je ne pouvois choisir mon tems. La société, le théâtre, & les promenades se partageoient toute mon existence. Cependant dès que je sus qu'il s'y faisoit des cours publics en tout genre, je fus curieuse d'assister à ceux de chymie, bien assurée que je n'y trouverois pas un démonstrateur aussi ennuyeux que celui

qu'avoit choiſi mon pere; j'achetai beaucoup de livres qui traitoient de cette matiere; & je me fis bientôt une ſérieuſe occupation de l'étude.

Monſieur d'Au..... ne réuſſit dans aucuns de ſes projets; il jugea par conſéquent à propos de tourner ſes pas d'un autre côté, il me laiſſa à Paris, pour paſſer à ce qu'il me dit en Hollande, (je ne l'ai pas revu depuis.) Mes ſpéculations n'étant pas meilleures que les ſiennes, je réſolus de ne reſter à Paris, que le tems néceſſaire pour y prendre quelques connoiſſances; on devine aiſément que je m'arrêtai à la chymie, j'arrangeai cependant mon plan d'étude de maniere à pouvoir viſiter mes connoiſſances & mes amies.

Paris offrant chaque jour des nouveautés, mon humeur curieuſe à l'excès m'arrachoit ſouvent de

mon cabinet: tantôt c'étoit un habile méchanicien qui montroit un automate jouant de la flûte, tantôt c'étoit une pompeuse annonce, & puis rien. Une chose qui me surprenoit dans cette capitale, c'étoit d'y voir le plus stupide aveuglement, à côté des connoissances les plus profondes; la plus imbécile invention attiroit quelquefois une foule nombreuse, & ce qui est frappant, c'est que ce concours duroit long-tems. D'après cela on doit imaginer qu'il y a toujours nombre de charlatans qui tous font fortune (*).

(*) Qu'auroit donc pensé Mad. de Warens si elle avoit vu les gens les plus qualifiés comme les plus instruits promener Bletton, de rues en rues & de jardins en jardins, assiéger le baquet de Mesmer pour y voir répéter les scènes ridicules & extravagantes qui avoient attiré, vingt ans avant, toute la ville au tombeau du bienheureux

Un genre de friponnerie assez commun, c'est une espece de devins qui lisent dans l'avenir avec un jeu de cartes, cette fureur étoit surtout celle des femmes ; je suis, ainsi que je l'ai souvent rappellé, extrêmement curieuse ; la marquise De... mon amie ne l'étoit gueres moins que moi ; nous fîmes un jour la partie d'aller consulter une magicienne de ce genre ; nous prîmes des habits de négligé, nous montâmes en carosse, & fûmes descendre à quelques pas de la demeure *d'une tireuse de cartes* qu'on nous avoit indiqué ; sans suite, sans

---

Paris. Qu'auroit dit Mad. de Warens, si elle avoit vu des parisiens de cinquante ans qui n'avoient jamais visité l'intérieur des invalides, les ateliers des Gobelins, ou des artistes qui abondent dans cette capitale, s'empresser de porter leur nom & leur argent à une souscription ouverte pour voir courir un Lyonnois sur la riviere de Seine.

laquais nous entrons dans un chenil, où nous trouvons une vieille *guenon*, qui tondoit un petit chien (*) la ſybille échevelée n'attendit pas nos interrogations pour ſavoir le ſujet de notre viſite, aſſeyez vous, nous dit-elle, j'ai préciſément un jeu de cartes qui n'a jamais ſervi, & vous êtes aſſez jolies pour avoir

(*) Il n'eſt pas rare de rencontrer dans Paris une Ducheſſe allant à pied, vêtue des habits de ſa femme de chambre, accompagnée d'une amie auſſi curieuſe qu'elle, & auſſi bien déguiſée, monter à un ſixieme étage du faux-bourg St. Martin ou St. Denys, pour aller ſe faire tirer les cartes. Quelquefois la ſorciére eſt occuppée; elle les fait cacher dans un mauvais réduit où l'on ne ſauroit être debout, & de là, elles ont la ſatisfaction de voir ſortir les curieuſes qui les ont précédées, elles reconnoiſſent malgré l'incognito dont on s'eſt précautionné comme elles, une préſidente de leur quartier appuyée ſur ſa femme de chambre ou leur amie la Marquiſe De... donnant le bras à ſon amant... & de rire de la découverte: ainſi va le monde, la moitié ſe joue de l'autre moitié.

du neuf; nous obéimes à la fée qui battoit ſes cartes en ſe plaçant gravement à côté d'une vieille table; elle fit ſon jeu magique, & devina ſi juſte qu'elle dit à la Marquiſe qu'elle changeroit bientôt d'état, & qu'un *cordon rouge* amoureux d'elle, lui feroit un ſort heureux, qu'il l'entretiendroit & lui léveroit l'embarras de ſe donner tant de peines: cet oracle nous fit partir d'un éclat de rire; elle faiſoit l'honneur à ma compagne, de la prendre pour une aventuriere, qui ne venoit faire dire ſa bonne fortune, que par le grand deſir d'en avoir une. La Marquiſe lui donna un louis, & riant à gorge déployée elle me ramena à l'endroit ou nous avions laiſſé notre voiture.

Quoique par cette ſcène bizarre, nous euſſions été ſinguliérement payées de notre envie de tout voir,

nous ne laiſſions paſſer aucune nouveauté; quant à moi je courrois par tout; je le faiſois d'autant plus volontiers, qu'il m'arrivoit ſouvent de revenir très-ſatisfaite de ce que j'avois eu occaſion de voir ou d'apprendre.

Cependant ne pouvant me fixer à Paris, je pris la réſolution de tout préparer pour mon départ; quoique je le quittaſſe avec regret, je jouiſſois d'un autre côté, en m'imaginant que je pourrois en Savoye, tirer parti des études que j'avois faites dans la capitale.

Les manufactures que je viſitois aſſidûment me faiſoient naître l'envie d'en élever dans le pays où j'allois; hélas! j'aurois mieux fait de m'en tenir, dans la ſuite, à la vie contemplative? j'eus le malheur de vouloir entreprendre; je fus toujours dupe.

J'employai les derniers jours que j'avois à paſſer dans la capitale de la France, à obſerver cette grande ville, dans un genre de détails que je ne connoiſſois pas encore. A la vue des théâtres, je ſubſtituai celle des marchés; mon imagination ne pouvoit conçevoir comment une ville ſi peuplée, qui conſomme tant de denrées, en eſt toujours auſſi bien fournie; à Paris on trouve tout ce qu'on veut & à toute heure; tandis qu'en province, les légumes manquent plus d'une fois, & dans la plus belle ſaiſon. Je paſſai une nuit à obſerver la halle; ce magaſin qui tous les matins porte l'abondance dans les quartiers les plus reculés, m'amuſa ſinguliérement: le bruit des châretiers, le ton des poiſſardes, beaucoup de diſputes & preſque jamais de ba-

tailles, tout concourroit à former le plus plaiſant tableau.

J'ai connu beaucoup de perſonnes qui ſe plaignent des alimens de toute eſpece qui ſe débitent à Paris, d'après le tems que j'y ai paſſé, je penſe qu'ils ont un peu de tort. D'abord les boucheries y ſont très-bien dirigées, une bienfaiſante police veille toujours ſur la qualité de la viande qui s'y diſtribue, & il y a peu de pays où l'on en mange d'auſſi bonne. La volaille ne manque pas à Paris, elle s'y trouve quelquefois à très-bon compte; de ce côté on n'à pas de fraude à craindre, car on ne peut pas en changer la qualité. Le pain y eſt meilleur & plus beau qu'en province. On y mange du poiſſon excellent, & qui eſt très-commun dans certains tems de l'année. La boiſſon,

ſoit en vin, ſoit en liqueur, y eſt, dit-on, toujours falſifiée; je ne ſais pas ſi les marchands de ce genre peuvent échapper aux nombreux ſurveillants qui les puniroient rigoureuſement en cas de délit, cela me paroît difficile, le vin que j'y ai bu ne m'a jamais fait de mal. Ceux qui ſe délectent à tout ridiculiſer, s'appuyent ſurtout ſur ce qu'on vend l'eau à Paris; j'ai obſervé au contraire qu'on la paye moins qu'en province : quel eſt en effet, le commiſſionnaire qui voudroit pour deux ſols porter ſa charge d'eau à un huitiéme étage? ce n'eſt pas l'eau qui ſe paye; on ne donne qu'un petit ſalaire au malheureux qui à la peine de l'aller chercher fort loin, & de la porter à celui qui n'étant pas aſſez riche pour payer un domeſtique, ſe trouveroit très-embaraſſé

tassé s'il étoit obligé de l'aller chercher lui-même (*).

Est-ce parce que Paris me plaisoit, que je le voyois toujours du bon côté? je n'en sais rien; ce que je peux affirmer c'est que je m'y suis toujours bien portée. Je ne dis pas que tout ce que j'ai vu me parut être bien, certains objets affligeoient quelquefois mon ame; mais je pense que ce n'est pas la seule ville qui présente des tableaux de ce genre. Le libertinage, par exemple, y réunit tout ce qui peut révolter l'homme sensé & rai-

(*) Madame de Warens n'a pas vu les choses du même œil que M. Mercier. Lecteurs intrépides que le nombre des volumes ne rebuta jamais, lisez huit gros volumes qu'on pourroit réduire à un seul, ce qui formeroit un ouvrage excellent, & prononcez. Lequel a raison, de Mad. de Warens, ou du pere de l'habitant de la guadeloupe?

ſonnable, & tous les appas propres à corrompre la jeuneſſe & l'innocence.

Ce déſordre me faiſoit faire plus d'une réflexion. Je n'ai jamais pu concevoir comment une jeune perſonne arrive au terme honteux d'oſer vendre des faveurs, que la femme la plus ſenſible & la plus aimante peut laiſſer dérober, mais ne donne jamais. Je ne ſais pas comme la délicateſſe d'un homme n'eſt par révoltée, à l'approche d'une femme chez laquelle le vice a détruit tous les charmes, & qui rarement laiſſe ſortir de ſes bras le voluptueux qui s'y livre, ſans le rendre victime de ſon aveuglement.

Le terme où je devois quitter Paris étoit arrivé, Claude Anet fut chargé de faire préparer une chaiſe de poſte : les voitures publiques dont je m'étois ſervie pour partir

de Lyon, n'avoient pas été de mon goût; j'aime la liberté, & dans les diligences on ne part pas quand on veut; on n'a pas plutôt la tête sur le chevet, qu'un maraud de cocher vous presse déjà de rentrer dans le carosse. J'achetai nombre de livres & beaucoup de drogues, après quoi je fis mes visites à toutes les personnes avec lesquelles j'avois été liée pendant mon séjour.

Je ne manquai pas d'aller embrasser mon amie, (la jeune demoiselle dont j'ai parlé plus haut) heureuse comme je l'avois vue usqu'àlors, quel fut mon étonnement de la trouver dans la douleur & dans les larmes! elle m'avoit fait part quelque jours auparavant, d'un mariage qu'elle étoit sur le point de contracter, & qui faisoit tout son bonheur. A ma vue elle me saute au col, me serre dans ses bras.

Ah! “ chere amie, me dit-elle, je ſuis dans le plus affreux déſeſpoir... „ Son état me déchira le cœur, je ne pouvois imaginer d'autre cauſe à ſes larmes que la mort de ſon amant: je la preſſai de m'inſtruire, elle le fit en ces termes; “ ma chere Wa„ rens, mes malheurs ſont bien „ grands; je vais affliger votre ſen„ ſibilité; mais ayez la force de „ m'entendre; mon ame oppreſſée „ a beſoin d'un tel épanchement, „ peut-être ſoulagera-t-il ma dou„ leur.

„ Un haſard nous a fait rencon„ trer, un eſprit de ſympathie nous „ a attachée l'une à l'autre; nous „ nous ſommes aimées ſans nous „ connoître, ou du moins l'occa„ ſion ne s'eſt pas préſentée de „ nous faire part de nos aventures; „ voici la mienne: en apprenant le „ ſujet de mes pleurs, vous jugerez „ quel doit être mon déſeſpoir.

„ Je ſuis née dans la religion Jui-
„ ve ; mes parents enrichis par leur
„ commerce, furent à portée de me
„ donner une éducation aſſez bril-
„ lante ; cette éducation me fit ſen-
„ tir l'opprobre qui accompagne,
„ la ſecte Juive chez tous les
„ peuples qui la ſouffrent ſans l'eſ-
„ timer ; ce préjugé quoiqu'injuſte
„ m'afligea : un jeune Catholique
„ M. De... (c'eſt l'auteur de mes
„ infortunes) me fit, plus que
„ toute autre choſe, ſentir le dé-
„ ſagrément de reſter dans la
„ croyance de mes peres ; ma ten-
„ dreſſe pour lui, me donna la
„ force de quitter ma famille pour le
„ ſuivre.

„ Comptant ſur la foi de mon
„ amant, perſuadée de devenir ſon
„ épouſe, je vins avec lui à Paris,
„ où proteſtant contre la foi de mes
„ ancêtres, j'embraſſai la religion

„ Catholique. Sous le prétexte de
„ quelqu'arrangement de famille,
„ M. De . . . retardoit toujours
„ l'hymen qui devoit nous unir;
„ & le fourbe à long-tems abu-
„ ſé de ma crédulité, en arra-
„ chant à ma bonne foi des fa-
„ veurs, que ma tendreſſe croyoit
„ donner à celui que je regardois
„ déjà comme mon époux.

„ Je le preſſois chaque jour pour
„ former les *liens* qui devoient ren-
„ dre mon amour légitime. Pou-
„ vois-je prévoir le coup qui de-
„ voit me percer le ſein? M. De...,
„ m'annonce enfin le jour de mes
„ nôces, (je vous en fis part) c'eſt
„ hier que devoit ſe faire la céré-
„ monie. Jugez de ma joye quand je
„ vis entrer dans mon appartement
„ l'homme que jadorois, ſuivi d'une
„ autre perſonne & d'un notaire;
„ mais quelle fut ma ſurpriſe lorſ-

„ que j'appris que ce n'étoit pas
„ lui que j'allois épouser : il venoit
„ seulement comme tuteur, ou
„ comme mon pere, me faire la
„ charité d'une dot, pour me don-
„ ner en mariage à la vile personne
„ qu'il avoit amené ; & le tout pour
„ se débarrasser de moi.

„ J'avois préféré mon amant à
„ la fortune de mes parens ; ainsi,
„ l'appas des richesses ne pouvoit
„ rien sur mon cœur : j'avois adoré
„ M. De... pour lui-même, je ne
„ voyois que lui sur la terre qui
„ put faire mon bonheur ; vous
„ devez penser combien son pro-
„ cédé dut m'étonner. Ma tendresse
„ n'oublia rien pour le ramener à
„ son devoir ; le souvenir de nos
„ plaisirs passés, mes pleurs, mes
„ gémissemens, ma fureur, tout
„ fut inutile. Croyant me faire beau-
„ coup de grace de me pourvoir

„ d'un autre, en me refuſant ſa
„ main, il feignit de ne trouver
„ qu'une ſotte opiniâtreté dans mon
„ amour. L'ingrat n'oublia rien
„ pour m'avilir ; & c'eſt en vain
„ que ma tendreſſe l'appelle en-
„ core „.

Ce diſcours qui avoit plus d'une fois été interrompu par les larmes de cette infortunée, me fit frémir, j'en étois d'autant plus affectée, que je n'y voyois aucun reméde: ſéduite, & bientôt dans la miſére, elle étoit digne de compaſſion, mais que peut la pitié contre de ſi cruelles atteintes ? il lui étoit poſſible de prévenir la pauvreté ; mais je jugeois par mon cœur que les maux du ſien étoient incurables.

Lorſque je lui appris mon départ de Paris, elle me fit entendre qu'elle deſiroit ardemment de pouvoir en fai-

re autant, elle ajouta qu'à ſuppoſer qu'elle ſurvécut au coup qui venoit de la frapper, elle préféroit un azile quelconque, à celui qu'habitoit ſon perfide amant : mes bras diſoit-elle me feront une reſſource contre la miſére. Je ne balançai pas à lui offrir de partager mon ſort, le ſien m'intéreſſoit d'autant plus que je voyois toute la force de ſon déſeſpoir. Loin de prévoir quelle devoit être la fin de cette infortunée, je fixai notre départ au lendemain.

Comme elle avoit accepté ma propoſition avec empreſſement, je me flattois que la diſtraction du voyage diminueroit un peu ſes inquiétudes ; je jouiſſois d'avance du plaiſir que j'aurois, lorſque tranquille avec moi en Savoye, mon amie pourroit ſe venger de l'inconſtance de ſon amant, par l'ou-

bli le plus profond. Hélas! c'eſt en vain que les mortels comptent ſur leurs projets : de plus grands malheurs nous attendoient encore.

Nous montâmes dans ma voiture qui étoit à quatre places, & la poſte nous eut bientôt arrachées à la capitale de la France. Je voulus aller coucher à Fontainebleau, parce que j'avois des perſonnes de connoiſſance à y voir : comme cette ville n'eſt pas bien éloignée de Paris, & que nous étions partis de très-grand matin, nous y arrivâmes de bonne heure.

Mon amie ne me parut pas ſi triſte que la veille ; je lui propoſai de me ſuivre, ou d'aller voir le château, elle refuſa ſous prétexte d'un peu de fatigue, & préféra de reſter dans ſa chambre en attendant le ſouper. J'avois comme je l'ai dit, fait emplette à Paris de

beaucoup de drogues ; je les tenois dans une caſſette, que je ſortois du caiſſon de la voiture, lorſque nous nous arrêtions, pour la faire porter dans ma chambre. Mademoiſelle *** profita du tems que j'étois ſortie avec mon domeſtique & de l'abſence de ma femme de chambre, pour viſiter cette petite pharmacie : tous le paquets étoient étiquettés, elle n'eut point de peine à faire un choix bien propre à la guérir pour jamais, des chagrins aux-quels ſon ame étoit en proie ; la vie lui étoit devenue odieuſe, le courage lui manquoit pour ſupporter les malheurs qui étoient venus fondre ſur elle, elle crut dans la mort trouver le ſouverain bien. De vives douleurs la punirent bientôt d'un attentat auſſi cruel ; les cris qu'elle pouſſoient attirerent les gens de l'auberge on ne tarda point

à s'appercevoir que cette infortunée avoit voulu trancher le fil de ſes jours ; tous les ſymptômes annonçoient la nature & la vivacité du poiſon qu'elle venoit d'avaler.

J'arrive au moment même que l'on commençoit à lui administrer tous les ſecours que peut fournir la médecine en pareil cas. Jugez de mon effroi lorſque j'apprends le ſujet de ſes vomiſſemens. Mon imprudence ſeule avoit cauſé tout ce déſordre, elle avoit ſervi d'inſtrument à ſon déſeſpoir.... Eſt-ce ainſi, lui dis-je, que vous reconnoiſſez les ſoins de l'amitié ?

Epuiſée par la violence du poiſon, & par les remédes qu'on l'avoit forcée d'avaler, elle finit dans mes bras ſes miſérables jours. Victime de l'amour, ſes dernieres paroles furent encore des expreſſions de ſenſibilité & de tendreſſe pour

moi & pour ſon perfide amant ; jamais je ne les ai oubliées, jamais je ne les ai répétées ſans verſer des larmes. „ Warens, me dit-elle, je „ ſuis auſſi coupable que mon amant ; „ le cruel à violé les loix de l'amour „ en me trompant ; j'ai violé celles „ de l'amitié en me donnant la „ mort : mais chere amie, imite „ ma générosité, oublie ma faute ; „ celle de mon amant eſt déjà par„ donnée..... „ Ce diſcours achevé, elle mourut.

Fuir ce théatre d'horreur, étoit tout ce qui me reſtoit à faire ; je laiſſai les cendres de Mademoiſelle *** à Fontainebleau, & je me dérobai à des lieux où je n'aurois pu reſter un quart d'heure ſans me procurer les plus vifs regrets. On doit imaginer que cette affreuſe ſcène me rendit le voyage très-importun, arrivée à Lyon, il me

sembloit encore voir mon amie dans les angoisses de la mort. Cependant une connoissance que j'avois dans un couvent de cette ville (Mlle. du Ch...) dissipa une partie de la mélancolie qui m'accabloit, la satisfaction de voir une ancienne amie, rendit mon cœur un peu plus tranquille; je n'y fis cependant de séjour, qu'autant qu'il m'en fallut pour voir la ville en détail, mon esprit curieux à l'excès, eut de quoi se satisfaire pour ce qui concerne les manufactures & les fabriques. Mon amie m'avoit procuré une charmante société, cependant je trouvois que ce n'étoit qu'un diminutif de Paris.

J'avois besoin de regagner la Savoye, je fis mes derniers adieux à la France. Mon dessein n'étant pas de retourner à Annecy, Chambery fut l'endroit que je choisis

pour ma patrie; cette ville quoique petite, m'offroit plus de ressources que l'autre, quant aux projets que j'avois dessein de mettre en exécution. Arrivée en Savoye, j'appris que le voyage que je venois de faire avoit suspendu ma pension, & qu'on ne comptoit plus sur mon retour; il étoit nécessaire de justifier ma conduite auprès de mes bienfaiteurs, ce qui exigea que je me rendisse à Turin.

Prévoyant que je ne me fixerois pas en Piémont, je jugeai a propos de laisser à Chambery ma femme de chambre & Claude Anet; les apprêts de mon voyage furent bientôt faits & je partis pour Turin.

Ce fut une grande satisfaction pour moi de parcourir les montagnes autravers desquelles la valeur d'Annibal avoit trouvé un chemin, pour aller porter la terreur dans les

foyers des vainqueurs du monde. Le sommet des rochers qui sembloient menacer ma tête, les précipices qui d'autre côté paroissoient être le terme du chemin que faisoit la voiture, enfin toutes les charmantes horreurs qui se présentoient à ma vue, répandoient dans mon ame une jouissance que je ne sais pas définir, (*) elle étoit dans le même instant affec-

(*) L'imagination s'exalte facilement à l'aspect des beautés sublimes de la nature, surtout dans les pays de montagnes. Que l'historien est froid quand il veut les décrire! de combien le poëte, malgré sa verve & son génie, reste au-dessous du modele quand il entreprend de les peindre! des pensées hardies, des métaphores, de l'harmonie imitative, toutes ces choses sont belles quand vous êtes dans votre cabinet, dans les allées d'un jardin, d'un bosquet, au bord d'un ruisseau, mais quand vous êtes en face du mont-blanc, au glacier des Bossons, à la source de l'Arveron, sur la mer de glace, la plus belle ode de Pindare, ne rendroit point les sensations que vous éprouvez.

tée de différentes maniéres; sans être effrayée, je sentois une espece de terreur qui ne m'enpêchoit pas de tout voir, & ce spectacle me faisoit toujours plaisir : quand je passois dans quelque village j'étois moins satisfaite; je n'en ai trouvé qu'un seul qui n'ait pas fait payer à mon cœur le tribut de compassion que je croyois devoir aux autres: Permignon offrit à ma vue d'agréables habitations; l'air de fraîcheur & de santé des habitans me montra d'heureux montagnards, qui peuvent d'autant plus facilement se consoler de la longueur de l'hiver, que leurs femmes sont toutes jolies.

Après ce que j'avois entendu dire, je craignois peu le passage du Mont-Cenis, où je trouvai encore beaucoup de neiges malgré que ce fut la fin de l'hiver. On me donna des

porteurs dont l'adresse me surprenoit à chaque instant ; comme j'en avois huit, ils se reposoient tour à tour, & me divertissoient pendant cet instant de relâche, par le recit de leurs habitudes & de leur maniere de vivre. Ces paysans, quoique sans cesse dans des courses fatigantes, semblent être tous contents de leur sort : ils ont généralement de l'esprit, ils brillent sur-tout par la fidélité, qualité d'autant plus estimable chez le pauvre, qu'elle lui coûte toujours un sacrifice.

Le passage du Mont-Cenis fut on ne peut plus heureux. Je repris la voiture au pied de la montagne, & les campagnes du Piémont m'offrirent un plus riche tableau que celles de la Maurienne. Je fus surtout frappée détonnement, en entrant dans la superbe allée qui conduit de Rivol à Turin ; cette route de

trois bonnes lieues est tirée au cordeau, elle paroît fermée d'un côté par le château de Rivol, & de l'autre par la riche & majestueuse église de *Supergue*.

Turin me présenta en entrant, un tout autre aspect que les autres villes que j'avois parcourues dans mes voyages, ses larges rues, ses édifices de goût bien alignés, & ses grandes places, flattent tous les étrangers.

Comme je n'avois pas dessein d'y faire un long séjour, je me pressai d'en parcourir les monumens; je fis promptement ce qu'exigoit le sujet de mon voyage, & assurée des bienfaits du Prince, je revins à Chambery.

Fin de la Troisieme partie.





MÉMOIRES
DE MADAME
DE WARENS.

QUATRIEME PARTIE.

ARRIVÉE à Chambery, mon premier soin fut de chercher une maison assez commode, pour les projets que j'avois à exécuter : celle que j'y avois arrêtée en venant de Paris, & où j'avois laissé ma femme de chambre & mon domestique n'étoit pas assez grande, & sa situation me la rendoit insupportable.

Comme je voulois qu'un jardin accompagnât la maison, je me décidai à la prendre dans un des fauxbourgs.

Une fois fixée à Chambery, j'eus bientôt une nombreuse société chez moi. Je n'avois point perdu le goût de la musique, il ne me fut pas difficile de recommencer, mes concerts. Les premieres années que j'ai passées dans cette ville, furent délicieuses : chaque jour amenoit un plaisir nouveau, amusemens, projets, tout m'enpêchoit de sentir le dégoût ou l'ennui. Mais hélas j'ignorois que pendant ce tems on abusoit de ma bonne foi.

Je me fis de nouveau un laboratoire de chymie, j'eus ma pharmacie ; différents ouvriers, que le hasard ou le besoin attirerent chez moi, furent employés : je ne me défiois d'aucun, tout étoit dans

leurs mains; persuadée que les bienfaits dont ils étoient comblés, devoient m'être de sûrs garants de leur fidélité. Mes combinaisons sur l'élévation de quelques fabriques, me parurent susceptibles d'accomplissement: mais pour entreprendre quelque chose de sûr & de durable, il faut des fonds, je n'en avois pas assez, il me fut impossible de faire naître ce genre d'émulation chez les particuliers qui auroient pu le faire, parce que le nouveau épouvante & surtout dans une ville qui n'a aucune espece de commerce. L'agriculture me parut un objet à ne pas dédaigner, en attendant autre chose. Je louai donc, à peu de distance de Chambery, une petite maison de campagne avec ses dépendances; j'y allois par intervalle, pour veiller à la culture des terres; mes spéculations se tournerent aussi

du côté de la coupe des bois ; j'achetai des forêts ſur pied, & j'en aurois certainement tiré très-bon parti, ſi ceux à qui je donnois ma confiance pour veiller à tout, n'avoient pas toujours plus viſés à leur profit qu'au mien.

Claude Anet, comme je l'ai déjà dit, avoit des connoiſſances en botanique, je lui donnai un petit jardin pour le garnir de plantes rares & médicales, je le diſpenſois de toute autre occupation dans ma maiſon. Il s'acquittoit on ne peut mieux de ſon petit diſtrict : outre qu'il connoiſſoit les ſimples par leur nom, il n'en ignoroit pas les vertus, & par différentes préparations, il a plus d'une fois ſoulagé de pauvres malades.

J'allois moi même conſoler les infortunés ſouffrants ; ſans m'en tenir à l'adminiſtration de quelques

remédes, je leur apportois encore les autres fecours utiles à la vie : car à quoi fert la pitié médicale en vers un malheureux qui n'a rien ? la médecine qu'on lui ordonne, ne lui fera-t-elle pas funeste, s'il n'a le bouillon pour en tempérer la force, & lui aider à faire fon effet ? tous les honnêtes médecins accompagnent la vifite qu'ils font au pauvre, d'une autre charité *non moins néceffaire*; cette confidération devroit porter le riche à bien reconnoître les foins de ceux qui pratiquent l'art de guérir.

Mes agens n'étant pas fcrupuleux, les foins que je donnois à la culture des terres fe trouvoient infructueux; quelques fois même j'avois de la perte ; ignorant d'où cela pouvoit venir, je renonçai aux fpéculations de ce genre ; mes études de Paris, en matiere de *mi-*

néralogie, me donnerent une idée qui ne m'a pas été lucrative, elle m'a fourni une ressource de plus pour de nouveaux frippons. Je me mis à faire fabriquer des fourneaux dans mon jardin à Chambery. Comme les mines de fer sont abondantes en Savoye, je fis venir cette terre métallique, & par différentes préparations j'en faisois composer des poëles, des plaques de cheminée, des marmites, & autres ustenciles auxquels la matiere pouvoit être employée. Les ouvriers fondeurs ne me manquérent pas; car quand un étranger s'adressoit à moi, il possedoit tous les arts, savoit tous les métiers auxquels je paroissois avoir envie de l'employer. On doit penser qu'avec plus d'activité que de connoissances, je ne pouvois pas aller loin: en donnant ma confiance au pre-

mier venu, il auroit été surprenant que j'eusse fait de bonnes affaires. Mes dettes augmenterent; la rapine des ouvriers détruisit la fabrique; & tout le monde m'abandonna.

Les créanciers vendirent : le produit de la vente ne pouvant pas tout acquitter, j'offris une partie de ma pension. La maison que j'avois eue jusqu'à lors, me devenant trop chere & *inutile*, j'en pris une autre. Cette derniere, (je l'habite encore) sembloit faite pour la situation où je me trouvois; quoique placée hors de la ville, & donnant de tous côtés sur la campagne, elle contribuoit par sa situation à entretenir la mélancolie au sein de laquelle je voulois finir mes jours.

Dans l'intervalle de ce changement d'état, ma femme de chambre mourut; elle ne fut pas rem-

placée, je n'en avois plus besoin; je pris seulement une femme pour faire ma petite cuisine, & Claude Anet me suivit; ce fidele domestique partage encore l'amertume de mes infortunes.

Tel fut le résultat de toutes mes spéculations, voilà ce que m'a valu la bonté de mon cœur. Dans mes premiers jours de malheur, je ne cache pas que j'ai eu beaucoup de peine, un noir chagrin me dévoroit, mais une main surnaturelle l'a dissipé. J'ai bien réfléchi sur la vie humaine, & maintenant tranquille dans ma solitude, je suis si bien consolée, qu'il me semble n'avoir rien perdu. Revenue à la lecture, je trouve de quoi m'y faire oublier la médiocrité dans laquelle je suis forcée de vivre sur mes vieux jours: je vis parce que j'ai su apprendre à modérer mes besoins: si je regrette le bien

être, je ne le regrette que lorſque je vois des malheureux, hélas!... mon cœur ſenſible ne peut leur offrir qu'une ſtérile compaſſion.

J'aime à jetter de tems à autre des regards ſur ma vie paſſée; en ouvrant le livre du tems, je me plais à comparer la ſituation actuelle de mon ame, avec celle où elle fut autrefois. Je lis dans le paſſé, des foibleſſes qui ne me tourmentent plus; j'y vois des erreurs qui firent mes délices, & dont je ne regrette que le ſouvenir.

Une circonſtance que je me rappelle chaque jour avec plaiſir, & qui me fait faire de ſingulieres réflexions ſur les affections de notre ame, c'eſt l'hiſtoire de mes amours avec M. De T... Je l'ai adoré dans ma plus tendre jeuneſſe; le ſacrifice de mes jours ne m'auroit rien coûté pour lui; aujourd'hui même

Je lui donnerois ma vie, s'il étoit permis à un mortel d'en dispoſer en faveur de l'amitié. O vous qui ne connoiſſez dans l'amour que le phyſique! vous qui ne ſavez pas trouver les jouiſſances du cœur dans le cœur même! ſortez de votre erreur, écoutez moi.

Ma connoiſſance avec M. de T... à été briſée par mon mariage avec M. de Warens. Le reſpect & la ſoumiſſion qu'on doit à l'auteur de ſes jours me donna la force, malgré la violence de mon amour, de ſubir le joug affreux de l'hymen pour me livrer à un homme que toute ma vertu ne pouvoit qu'eſtimer: ſi l'amour n'étoit qu'un beſoin phyſique, ne m'auroit-il offert d'autre reſſource que le déſeſpoir? Si mon amant avoit recherché d'autre poſſeſſion que celle de mon cœur, n'auroit-il pas éclairé ou trompé

mon innocence, & ne nous ferions nous pas donnés l'un à l'autre? en prévenant le tems permis d'être mere, n'aurois-je pas nommé à l'auteur de mes jours celui que les mœurs & les loix me donnoient pour époux?

Tout le tems qu'ont duré nos entrevues, les plaisirs de mon amant & les miens étoient dans le fond de notre cœur; l'amour avoit l'art de donner un prix à des riens: notre imagination exaltée par cette vertueuse passion, trouvoit le bonheur dans un regard, dans un serrement de main; un billet que M. de T... me donnoit en secret, faisoit le comble de ma jouissance; la sienne étoit parfaite quand il en recevoit la réponse.

Qu'on ne croye pas qu'un amour de cette espece ne se trouve que chez les jeunes gens, & que cet

enthousiasme n'est durable & possible que dans un roman ; mon amant & moi sommes une preuve du contraire. Nous nous sommes revus dans un âge plus avancé que celui de nos amours, cependant toujours vertueux, quoique sensibles, notre conduite ne s'est pas démentie.

Dans les premiers tems de mon établissement à Chambery, j'avois, comme je l'ai dit, grande société chez moi ; j'étois par conséquent très-connue. Deux étrangers que la curiosité attiroient en Italie furent contraints de s'arrêter dans la ville pour faire réparer leur voiture ; en se promenant un d'eux entendit prononcer mon nom, il se fit instruire de ma demeure, & vint me voir dans le même moment. Quelle fut ma surprise lorsque je vis entrer M. de T... dans ma chambre ? la reconnoissance nous arracha des lar-

mes ; les embrassemens réitérés les eurent bientôt essuyées. A la joye de nous revoir succedérent les reproches, M. de T... me traita d'inconstante, de cruelle, sur ce que j'avois conclu mon mariage avec M. de Warens. Je l'eus bientôt désabusé ; mon séjour à Chambery, l'abandon de mon époux, tout lui découvrit mes malheurs & l'injustice de mon pere. Instruit de ma conduite & me trouvant toujours fidelle, M. de T... résolut de terminer à l'instant ses voyages, d'abandonner son état en Angleterre ; pour se fixer à Chambery. Le ciel, disoit-il, nous a rejoints, l'amitié ne doit pas laisser échapper l'occasion que le destin nous a procuré pour nous rendre heureux.

Il sortit de chez moi pour faire part de ses desseins à son ami ; sans attendre ma réponse il crut pou-

voir

voir arranger tout ſon projet. Son compagnon de voyage n'eut pas de peine à reconnoître à tous ſes tranſports, la cauſe de cette inatendue réſolution. Loin de l'accabler de reproches, parce qu'il manquoit à ſa parole & à la reconnoiſſance, milord F... parut ne rien trouver qui l'affecta dans cette démarche : il lui demanda ſeulement à voir l'objet d'une ſi conſtante flamme ; & M. de T... l'amena chez moi.

Quoique par l'abandon de la religion proteſtante j'eus pu, n'écoutant que les loix, rompre les liens qui m'unirent à M. de Warens ; je crus que les mœurs me défendoient de paſſer dans les bras d'un autre. J'inſtruiſis mon amant de ma façon de penſer, lui ajoutant que je ne deſirois rien plus ardemment, que de partager ſon ami-

tié, & que s'il avoit la force d'être aussi vertueux qu'à Vevey, il pouvoit dès l'instant, prendre un appartement chez moi : je fis la même politesse à son ami qui consentit à passer quelques jours à Chambery. M. de T... avoit de grandes obligations à mylord F... il lui avoit fait obtenir une place à Londres, où il s'étoit rendu en s'éloignant du pays de Vaud lors de mon mariage : intimément liés l'un à l'autre, ce milord lui avoit proposé de l'accompagner en Italie, mon amant avoit accepté, mais l'amour les arrête au pied des Alpes; milord se voit contraint de voyager seul, ou de retourner dans sa patrie; & ce qui affecte encore plus ce vertueux anglois, c'est qu'il sait bientôt que cette rencontre imprévue ne peut faire le bonheur d'aucun : car je brûle pour un

amant que je ne peux rendre heureux ſans être coupable; celui qui me chérit ſent toute la cruauté du ſacrifice ſans pouvoir s'y refuſer; enfin cette entrevue ne fait que rouvrir une playe, qui en tourmentant nos cœurs, ne nous laiſſe dans cette circonſtance d'autre remede que les pleurs.

Milord veut arracher ſon ami à la cruauté d'une ſemblable alliance, il veut lui perſuader qu'il ne peut reſter à Chambery, ſans troubler ma tranquillité, ſans manquer à ſes engagemens en Angleterre, ſans outrager l'amitié qui les attache. M. de T... emporté par la plus violente paſſion n'entend plus la voix d'un ami, il oublie ſes devoirs, & ſe préparant à me déchirer le cœur, ne cherche que dans la mort le remede du tourment qui le dévore.

Qu'on se peigne ma situation! sensible, & non moins aimante que lui, je suis forcée de lui représenter la nécessité de respecter ses jours pour suivre son ami; par un héroïsme, que je ne conçois pas, je lui ordonne de me quitter & de vivre. Milord quoique d'un caractere tranquille sent toute la force du sacrifice, il gémit sur nous, & par ses sages conseils, mon amant vertueux se détermine à s'éloigner de moi.

Tel étoit notre devoir, mais jugez-nous, ames sensibles! Vous seules pouvez estimer la grandeur du sacrifice! savoir s'aimer toute la vie, avoir le courage de se respecter, est sans doute un triomphe peu commun, c'est celui de la vertu.

Depuis son départ M. de T... m'a souvent donné de ses nouvelles, cette tendre ressource dimi-

nuoit un peu nos peines : nous nous livrions ſans crainte à l'amoureux épanchement de nos cœurs, parce que l'abſence en éloignoit tous les dangers. Cette intelligence eſt interrompue depuis quelques tems; ſans doute que mon amant n'eſt plus... hélas ! il n'en eſt que moins à plaindre ; puiſſe n'être pas éloigné le terme qui doit nous rejoindre ! ce moment finira ſeul les peines que m'a toujours cauſée cette barbare ſéparation. Ombre chérie ! ô manes de mon amant ! ſi mes ſoupirs pénétrent dans le ſéjour des morts, tu ſens bien le prix du cœur où tu régneras toujours.

Une paſſion de ce genre eſt inexplicable, je l'avoue. Si pourtant l'homme vouloit toujours être vertueux, ſa raiſon lui démontreroit, ſans doute qu'il en coûte moins,

que pour être coupable, puisqu'il ne dépend pas des mortels d'étouffer les affections de leur ame, leurs efforts doivent tendre à les diriger, & cet héroïsme est au pouvoir de tous les hommes.

Si j'ai eu long-tems à souffrir d'une flamme brûlante, je suis persuadée d'un autre côté que je lui devois ma tranquillité. Le souvenir de M. de T... me rendoit tous les hommes moins dangereux; & quoique d'un sexe plein de foiblesses, mon premier penchant m'a toujours rendue incapable de tendresse pour tout autre. Sans cesse entourée d'une foule de courtisans, mon repos n'a jamais été altéré par aucun. L'image de l'amant que j'avois perdu, ne sortant pas de mon ame, l'avoit fermée à de nouvelles passions. Voilà l'histoire de mon cœur: dans ma solitude elle

fait tous les jours mes plus chéres délices. Ma vertu est aujourd'hui la seule chose qui me reste (*).

La méchanceté des hommes n'a pu m'arracher la satisfaction dont je jouis, malgré les coups qu'ils m'ont portés : les cruels n'ont rien épargné pour déchirer ma sensibilité : Ils ont abusé de ma confiance, j'ai été trahie, volée, leurs efforts ont voulu même me deshonnorer, & ma bonté ne m'a jamais servi qu'à faire des ingrats. Une partie de ceux qui se sont frauduleusement emparés de ma for-

(*) Lecteurs sensibles & honnêtes pesez cet aveu, il est naturel, & il n'est provoqué par aucun motif, en écrivant ces Mémoires Madame de Warens n'écrivoit que pour elle & non pour se justifier ; on ne se ment pas ainsi à soi même ; deux phrases aussi simples & aussi naïves que celles que vous venez de lire, ne sont-elles point capables de détruire bien des calomnies.......

tune, ne rougit pas d'en étaler les débris à ma vue, dans le tems même où je ſuis dans la médiocrité. D'autres plus barbares encore, ſe félicitent au loin d'avoir partagé mes dépouilles, & d'avoir contribués à ma ruine; en attribuant ma générofité à mes paſſions, ils oſent ſe flatter de ne devoir mes bienfaits qu'à un vil intérêt de ſéduction & de libertinage.

Ce n'eſt pas ſans horreur que je rappelle une lettre que m'écrivit (il y a quelques années) mon amie Mlle. Du Ch... qui étoit pour lors dans un couvent à Lyon. J'ai toujours conſervé ce monument de la méchanceté des hommes: avant que d'en donner une copie, je dois ne pas omettre l'aventure du jeune homme dont il y eſt queſtion, & qui m'a ſi bien payée de mes bienfaits.

Pendant mon séjour à Annecy M. de P... curé des environs de cette ville, m'adressa un jeune homme qui avoit quitté Geneve sa patrie, & qui desiroit entrer dans la religion Catholique. Touchée de son état, je n'oubliai rien pour lui être utile; mes premiers soins, je ne le cache pas, tendirent à lui faire sentir le désespoir dans le quel il jettoit sa famille en abandonnant la maison paternelle. Mais comme il persistoit dans sa résolution, je l'envoyai à Turin pour se rendre dans un hospice où l'on donne les instructions nécessaires à ceux qui veulent entrer dans la religion Romaine. (*) Après son abjuration

---

(*) Il n'y a rien dans cet exposé qui ne soit conforme à ce que J. J. lui-même en à écrit voyez ses

il passa quelques tems en Piémont, où je suis assurée que sans son inconstance, la fortune lui auroit offert plus d'une ressource ; son esprit, car il en avoit beaucoup, s'étant singularisé par la lecture des romans, couroit sans cesse après les féeries qu'il avoit vues dans les livres ; ainsi toujours dans l'attente d'une aventure, il ne savoit se fixer nulle part. Qu'on ne croye cependant pas que J. J. Rousseau, (c'est le nom du jeune homme) fut du genre de ces petits maîtres, qui n'appuyent la certitude de leurs conquêtes que sur les charmes qu'ils se supposent, & que l'amour propre engage à présenter leurs

---

Confessions, ou plutôt le libelle que les colporteurs, les protes, les garçons imprimeurs, suisses ou allemands & autres gens du même poids ont imprimés sans pudeur avec addition & corrections.

hommages. Rousseau, ne ressembloit à personne; timide à l'excès auprès du sexe, la marche de son intrigue s'arrangeoit dans son imagination, & suivant que sa cervelle romanesque se montoit, il se croyoit heureux ou malheureux. Il avoit nombre de talents qui l'auroient rendu charmant dans la société: mais comme la fable remplit de zéphirs & de nymphes les promenades champêtres, dans l'espoir d'y rencontrer quelqu'immortelle, il préféroit la solitude au plaisir réel de se rendre agréable par la musique, qu'il possédoit assez bien. Quoique rempli de connoissances, il ne brilloit pas tant qu'un autre moins instruit que lui. Malgré qu'il fut plein de feu, il se livroit peu dans la conversation: s'il vouloit parler, dans le tête-à-tête, il étoit bientôt entraîné par

ses enthousiastes rêveries, son imagination le transportoit dans des palais enchantés, & tout ce que les poëtes ont dit de l'isle de Paphos, étoit bien au-dessous de ces charmantes erreurs.

La nature ne peut-elle rien produire de parfait ? ou se plait-elle à mêler aux dons qu'elle fait à l'homme de génie, un je ne sais quoi, qui le rappelle par fois à la classe ordinaire des autres hommes ? J. J. étoit fait pour devenir célébre, mais je crois que sa façon de penser l'aura rendu malheureux.

Il réunissoit des qualités qui paroissent incompatibles. Sensible & généreux, son cœur se plaisoit à soulager les infortunés. Mais peu fait pour la reconnoissance, il oublioit facilement un bienfait : souvent même ses amis n'étoient plus que des monstres qu'il fuyoit sans

ſavoir pourquoi. Tantôt chériſſant les hommes, tantôt les déteſtant, il étoit ſans ceſſe en contradiction avec lui-même ; deſirant aujourd'hui ce qu'il abandonnoit le lendemain, ſa façon de penſer ne lui laiſſoit embraſſer aucun parti. A ſon retour de Turin, d'où il étoit parti ſans cauſe, on lui propoſa à Annecy d'embraſſer l'état eccléſiaſtique ; quelques jours de ſéminaire l'en dégoûterent. Je le plaçai chez un maître de muſique, qu'il quitta quelques mois après. Il voyagea pendant quelque tems, refuſa ſe qui ſe préſentoit, entreprit une éducation ſans la finir, vint me retrouver dans les premieres années que je demeurois à Chambery. Il y parut avoir un goût décidé pour l'agriculture, je le pris chez moi pour veiller à la culture des terres que j'avois alors ; mais les bergeres & les

nymphes qu'il avoit dans l'imagination ne s'y rencontrant pas, comme il le croyoit, ſont goût fut bientôt diſſipé. Il s'offrit une occaſion de le placer dans un bureau à Chambery, mes démarches l'y placerent; ce parti ne lui convint pas long-tems. Enfin je n'ai rien oublié pour mériter le nom de *Maman* qu'il me donnoit quelquefois. Cependant J. J. partit de Chambery ſans dire mot; & mon amie, Mlle. Du Ch. qu'il fut voir en paſſant à Lyon, m'apprit enſuite par cette lettre, qu'elles étoient les idées qu'il avoit de moi, & par quel outrage Rouſſeau répondoit à ma généroſité.



LETTRE

LETTRE

De Mademoiselle Du Ch. à Madame de Warens.

de Lyon, le

MA CHERE AMIE,

MALGRÉ la pénétration dont tu parois ſuſceptible, où places-tu tes bienfaits! Rouſſeau vient de paſſer à Lyon, & ce qu'il m'a dit de toi m'afflige d'autant plus, que doué de beaucoup d'eſprit, ce jeune homme paroît encore faire ton éloge en t'aviliſſant. Il ne donne d'autre cauſe à ſon départ de Chambery qu'une juſte délicateſſe de ſa part; un refus de partager ta tendreſſe avec le premier venu, fait, dit-il, qu'il s'éloigne de toi, & ton domeſtique même entre pour quel-

que chose dans les contes qu'il m'a débités. Si ce qu'il avance est un effet de la jalousie, je te plains chere amie, les bienfaits dont tu l'as comblé auroient du lui fermer la bouche sur tes foiblesses. Si c'est une imposture, comme je dois le penser, cela t'apprendra à regarder les gens de plus près, & à ne pas ouvrir la porte au premier venu. Cependant du côté de Rousseau, tu es excusable, j'aurois fait comme toi : peut-on imaginer de telles inconséquences dans un jeune homme qui a autant d'esprit? Il cherche je pense à se placer à Lyon; mais après ce qu'il m'a dit sur ton compte, je ne crois pas que l'idée me vienne de faire aucune démarche pour lui. Adieu chere amie cette lettre va t'affliger, je le sais, mais ton cœur a connu d'autres épreuves.

ves. Ménage ta ſanté & crois moi pour la vie.

Ta ſincere amie.

Du Ch.

Injuſtement outragée par un homme que j'avois comblé de bienfaits, de quel coup ne fus-je pas frappée en recevant cette nouvelle ? je répondis ſur le champ à Mlle. Du Ch.., lui adreſſant pour faire remettre à Rouſſeau, la lettre ci-après, à laquelle je n'ai jamais reçu de réponſe.

LETTRE

A J. J. Rouſſeau.

de Chambery

MONSIEUR,

L'INCONSÉQUENCE eſt pardonnable, parce qu'elle ne dépend pas de nous. Je vous ai fait du bien trop généreuſement, pour vouloir me plaindre de ce que vous ne m'en avez pas remerciée : quoi

qu'un tel procédé fut un effet de l'ingratitude, je ne vous en aurois jamais voulu. Mais la calomnie est le plus grand des crimes, il est au-dessus de mes forces de vous la pardonner. Qui vous! Rousseau! vous avilissez celle qui vous a servi de mere? vous payez tous mes bienfaits par le trait le plus cruel? une telle conduite vous prépare sans doute d'affreux remords. Qu'est donc devenu ce cœur que vous disiez si plein de la plus saine morale? à supposer que j'eus connu le vice, la vertu dont vous faites parade, vous auroit appris à tirer un voile sur ma conduite, & le souvenir de mes bienfaits, n'auroit suggéré à votre reconnoissance, d'autre ressource que celle d'invoquer le ciel, pour me retirer du gouffre vicieux dans lequel vous me supposez plongée. Ne croyez pas que je veuille par cette

lettre me reprocher le bien que vous me devez, si vous n'aviez fait que me fuir, vous seriez déjà oublié.

LOUISE DE WARENS.

Quoique mon amie m'ait assuré que cette lettre étoit parvenue à Rousseau, je n'en ai reçu aucune réponse. Il n'a plus paru depuis au couvent de Mlle. du Ch.. & nous n'avons point eu de ses nouvelles. J'eus beau vouloir n'attribuer une telle inconséquence qu'à la jeunesse, elle m'affecta cependant beaucoup dans le tems.

Maintenant j'ai tout oublié. Cinquante huit ans que j'ai sur la tête, m'ont donné des forces pour jetter un regard tranquille sur les folies humaines. J'attends dans ma solitude l'instant qui doit amener la dissolution de mon être, & me donner le prix des maux que j'ai soufferts.

La main de l'Eternel qui veille sur moi m'a donné jusqu'à présent le courage de supporter mes adversités, cette grace me fait espérer qu'il m'en prépare la récompense. J'aime à promener d'avance mon ame dans le grand espace de l'éternité, l'idée d'une autre vie m'enchante, & l'immortalité de l'ame fait tout le soutien de ma foiblesse. Quel seroit hélas, le sort d'un mortel qui, plongé dans la misere, ne verroit rien au delà de lui? par quel espoir pourroit-il essuyer les larmes de l'infortuné?

O Providence! ô religion sainte & sacrée! l'horreur & l'effroi du trépas se dissipent, l'Incrédule seul frémit à l'approche de la mort; livré à lui-même sur son lit de douleur, l'enfer n'est-il pas déjà dans son sein?

Fin des Mémoires.

PENSÉES
DIVERSES
DE MADAME
DE WARENS.



PENSÉES DIVERSES DE MADAME DE WARENS.

§ I.

De l'Éducation.

LE but de l'éducation eſt de donner à la ſociété un membre qui lui ſoit utile : on doit donc commencer par l'éducation phyſique, avant que d'entreprendre l'éducation morale, il faut d'abord faire un homme, on en fait enſuite un ſavant ou un ouvrier.

Veut-on dégoûter un enfant des ſciences, on n'a qu'à le forcer de bonne heure à apprendre par cœur du grec ou du latin. Notre ſexe par bonheur, n'eſt point expoſé à cette méthode ſcientifique deſtinée à former les hommes, cependant comparez un latiniſte de douze ans à une fille de même âge, vous verrez ſi le garçon eſt le plus ſpirituel.

Comme les tempéramens ſont différens chez tous les hommes, de même les caracteres ne doivent pas être ſemblables, par la même raiſon l'éducation doit varier chez tous les ſujets.

Il faut d'abord étudier les penchants de ſon éleve; beaucoup de ſoins peuvent dans la ſuite le rendre propre à l'état qu'on lui deſtine.

On enſeigne tout aux enfans excepté ce qu'ils doivent ſavoir.

Avilir ſon éleve par le châtiment,

c'eſt le diſpoſer à être un mauvais ſujet. Les pédants regardent la correction comme un devoir ; qu'ils ſe déſabuſent. Ils peuvent tout au plus par là, faire des éleves auſſi ſots qu'eux.

O hommes! apprenez à reſpecter la nature, ne mutilés pas ces tendres rejettons qui doivent un jour vous remplacer dans la ſociété, faites leur voir la vertu, & votre exemple les encouragera dans la ſuite, à la mettre en pratique.

§ II.

Des Mœurs.

Une ſociété quelconque ne ſauroit ſubſiſter ſans mœurs : la religion ne peut ſervir de frein à l'homme qui ne les reſpecte pas ; il

échappe même à la juste rigueur des loix.

Mais que sont les mœurs ? elles ne sont pas ce que le cagotisme appelle dévotion, ce que l'hypocrisie nomme vertu, ce que la femme prude prend pour la décence. Avoir des mœurs, c'est faire le bien pour la seule satisfaction de le faire; c'est par elles que l'homme vertueux, toujours utile à la société, fait le charme de tous ceux qui partagent avec lui les devoirs du contrat social. Avec des mœurs, l'ordre est établi, la paix des familles n'est jamais troublée, l'oppression n'exerce aucun empire, & l'innocence respectée, n'a pas besoin de faire retentir les tribunaux des justes plaintes que lui arrache la séduction.

L'homme est naturellement bon, il naît avec toutes les qualités so-

ciales ; tout le monde trouve la vertu belle ; & quelques soient les égarements du vice, celui qui y est plongé se plait encore à se masquer des charmes de la vertu.

Pour ne pas s'écarter des bonnes mœurs, chacun a en lui son propre guide, La conscience dicte à chaque individu ses devoirs, heureux celui qui veut l'écouter ; juge sévere de nos actions elle nous punit ou nous récompense toujours de celle que nous venons de faire. Si le besoin d'être vertueux peut paroître un radotage philosophique à quelqu'un, ce ne peut être qu'à un homme très-corrompu. Malheur à lui ! hélas ! toute la subtilité de son raisonnement n'arrachera pas, dans un tems, son ame aux remords ; ces vautours rongeurs, punissent tôt ou tard le méchant.

§ III.

De la raison.

La raison doit être le sentiment & l'expression de la vertu ; c'est une conséquence de se conduire de telle ou telle maniere, tirée d'après des reflexions faites sur ce qu'on doit à la divinité, à ses proches, & à soi-même.

La raison ne semble pas la même chez tous les peuples, cependant l'homme raisonnable fait partout le bien : le sauvage qui tue son pere ne commet cet acte qui nous repugne, que pour le préserver de tomber dans les mains des autres barbares, à qui sa foiblesse ne le laisseroit pas échapper : ce meurtre a la raison pour cause. L'homme social qui ne respecteroit pas la

vieilleſſe des auteurs de ſes jours, celui qui les abandonneroit, feroit cent fois plus cruel que le ſauvage.

Les fols raiſonnent auſſi; mais leur conſéquence eſt toujours fauſſe, parce qu'elle part de principes chimériques.

Quelquefois la ſageſſe eſt outrée au point qu'elle n'eſt plus la raiſon. Quelquefois auſſi le monde regarde le vrai ſage comme un être qui ne devroit habiter que les *petites maiſons*.

On raiſonne ſuivant qu'on eſt bien ou mal organiſé. La raiſon ſuit auſſi les impreſſions bonnes ou mauvaiſes de l'éducation. Comme on ne peut exercer les fonctions de la raiſon que quand on a beaucoup vu, l'exemple doit donc dans la ſuite faire naître dans l'eſprit d'un enfant la *vertueuſe* ou la *vicieuſe* raiſon.

C'eſt par la raiſon que l'homme eſt au-deſſus des autres êtres créés; c'eſt par elle qu'il a appris à mettre le joug ſur la tête de ces fiers animaux qui le ſoulagent dans ſes travaux.

L'envie d'acquerir plus de raiſon que les autres, en fait ſouvent franchir les limites. On ne ſe contente pas de raiſonner ſelon ſes forces, oubliant quelquefois ſa foibleſſe, on veut porter la tête au-deſſus de ſa ſphére; l'origine des modes paroit poſſible à deviner, un ſiſtême ſupplée aux connoiſſances, & la punition de celui qui veut tout voir, eſt de finir par déraiſonner.



§ IV.

De l'homme.

L'homme reçoit une éducation bien différente de celle qu'on donne à la femme : l'un apprend à commander, on éleve l'autre à obéir. Tout iroit à merveille, ſi chaque ſexe rempliſſoit ſa tâche.

On ne cache aucune ſcience à l'homme ; on lui montre tout ce qu'il deſire ſavoir, parce que les grandes places ſont faites pour lui ; il arrive cependant que la nature venge plus d'une fois l'autre ſexe ; l'homme apprend tout & finit quelquefois par ne rien ſavoir, il eſt alors trop heureux d'arracher ſa moitié à ſon rouet, pour lui aider à conduire ſes affaires.

Il y a des pays où l'on renferme les femmes ; il y en a d'autres où

elles font quelquefois renfermer les hommes; mais il n'y en a point où l'homme soit réellement libre.

Les graces sont au-dessus de la force.

§ V.

De la femme.

L'envie de plaire aux femmes inventa tous les arts agréables. Le courage lui dut plus d'une fois son triomphe.

O femmes! si l'empire de vos charmes étoit toujours soutenu par la vertu, vous feriez le bonheur de l'Univers.

Une personne du sexe ne doit pas dédaigner de s'instruire; les charmes passent, l'esprit reste. De vraies connoissances rendent une femme plus intéressante. Mais il y a des limites à garder, car les préten-

prétentions à l'esprit, rendent une femme insupportable. Il n'y a rien de plus ridicule qu'une mere qui oublie les soins de son ménage, par la sotte manie de feuilletter des brochures. Une ignorante est préférable à celle qu'une blamable prétention jette dans l'enthousiasme philosophique ; la fausse savante, dédaignant de plaire par les charmes de la belle nature, n'est plus d'aucun sexe ; elle déplait à l'un, & ennuie l'autre.

§ VI.

Des arts agréables.

Ils adoucissent les mœurs, chassent l'oisiveté, & dissipent les chagrins de la vieillesse.

La poésie amuse, corrige, & les leçons qu'elle donne sont d'autant plus sures, que le plaisir force à

les écouter. La musique a un empire sur tous les hommes ; ses charmes peuvent, il est vrai, faire naître des desirs, mais elle peut souvent faire trouver le bonheur dans les desirs mêmes.

Les arts agréables devroient être la seule étude des femmes ; plus sensibles aux traits des passions, ce seroit pour elles un moyen de s'en distraire ; & comme l'art de plaire est un besoin pour leur cœur, je pense qu'elles trouveroient dans la pratique des arts agréables, les moyens les plus surs de l'acquerir.

§ VII.

Des voyages.

Celui qui ne voyage que pour courir, revient ensuite dans ses foyers aussi instruit qu'il l'étoit

avant son départ. Cette façon de voyager ne doit être que celle d'un homme qui veut s'arracher aux effets d'une maladie chronique.

Etudier les mœurs des peuples qu'on visite, leur dérober des connoissances utiles, voilà le vrai voyageur ; sa patrie le voit revenir avec joye, la reconnoissance de ses concitoyens le paye toujours de ses fatigues.

Les voyages devroient entrer dans l'éducation d'un homme riche ; mais il faudroit trouver quelqu'un qui sçut rendre utiles les courses de son éleve ; il est à plaindre s'il n'a qu'un pedant pour le diriger, car il faut observer sans prévention.



§ VIII.

De la lecture.

Beaucoup de personnes lisent; mais il y en a fort peu qui sachent lire.

Il en est de la lecture comme des voyages; si l'on est prévenu en ouvrant le livre, tout ce qu'il contient est inutile; on fait penser l'auteur soi-même, ou on ne le lit que pour se moquer de lui.

Il y a de bons & de mauvais livres. Ceux qui renferment des obscénités sont les seuls qu'on doive proscrire, ils n'ont d'autre but que de faire goûter le libertinage. Malheureux celui à qui on est forcé de les défendre, car s'il étoit vertueux, il les auroit toujours méprisé.

Les romans sont dangereux pour

certaines personnes, d'autres y trouvent un agréable délassement. Chacun peut les lire pour apprendre la langue (*).

Une mauvaise lecture peut donner de mauvaises mœurs ; mais celui qui en eut toujours de bonnes, n'a rien à craindre, il sait choisir celle qui lui convient. L'abeille ne puise-t-elle pas souvent ses trésors dans le sein d'une plante dangereuse ?

Beaucoup de livres sont défendus par la seule raison qu'ils amusent ; je n'approuve pas les *mortifications* de ce genre. Le meilleur

(*) Dans la multitude des romans dont la France a été inondée depuis quarante ans, si vous en exceptez ceux de Voltaire & de Rousseau, on n'en trouveroit pas dix propres à remplir le but de Mad. de Warens, un homme ou une femme qui n'ont étudié la langue que dans les romans n'ont rien fait.

moyen de dégoûter des livres à la mode, feroit de changer le ftile des autres: ceux qui défendent la lecture des ouvrages de goût, écrivent quelquefois fi mal, qu'on ne va jamais jufqu'à la fin de leurs infipides remontrances.

Un livre n'a fouvent de vogue, que parce qu'il eft défendu; c'eft prêter du talent à un auteur que de le perfécuter. S'il a dit des fottifes, il faut le laiffer lire parce qu'il fera bientôt méprifé. En brulant le livre, on fait croire au public qu'on n'étouffe les propofitions qu'il contient que parce qu'on ne fait pas y répondre.

§ IX.

De la botanique.

On trouve non-feulement une bonne nourriture dans le regne

végétal; les plantes offrent encore à l'homme des remédes contre une partie de ſes infirmités: la botanique eſt donc une étude très-intéreſſante.

Mais à quoi ſert-elle à celui qui ne s'y livre que par curioſité, & qui ſans autre but court les plaines & les montagnes pour voir des plantes? c'eſt une manie à laquelle on ſe livre facilement par l'envie de paroître obſervateur. C'eſt courir après le nom de philoſophe, le *foin* à la main, quand on devroit s'en tenir à le mettre bonnement dans ſa bouche.

Lorſque l'immortel *Linné* raſſemble ſous ſes ſavantes mains, & claſſe tout le regne végétal, n'eſt-ce pas dans l'eſpoir que la chymie pourra profiter un jour de ſes pénibles & célébres travaux? imitons-le; travaillons; mais tou-

jours pour le bien des hommes.

§ X.

De l'agriculture.

L'art de cultiver la terre eſt ſans doute le plus utile : ce ſont les cultivateurs qui nourriſſent l'état. Cependant les campagnes ſe dépeuplent : las de défricher, de peur de mourir de faim, déſerte ſa chaumiére, il accourt dans les villes, avec d'autant plus de confiance, qu'il a remarqué depuis long-tems que le fruit de ſes ſueurs y eſt emporté.

Pourquoi faut-il que celui, dont les bras demandent à la terre la nourriture des autres hommes, ſoit le plus miſérable ? n'eſt-il pas du devoir de l'homme d'état de l'encourager ? aulieu d'aller chercher au loin des tréſors incertains

& inutiles, je penſe qu'il vaudroit mieux porter ſes vues du côté de l'amélioration des terres. En faiſant quelques avances à un pauvre payſan, on verroit bientôt que l'agriculture eſt un des plus sûrs & des meilleurs commerces.

Le laboureur qui eſt ſans avances eſt forcé de ſe faire mendiant, dès qu'il eſſuye une mauvaiſe ſaiſon : n'ayant pas le moyen d'attendre une heureuſe recolte ; il laiſſe tout ; & voilà des bras de moins.

C'eſt donc aux riches à tourner leurs regards ſur l'habitant de la campagne : qu'ils n'oublient pas que ſi le payſan jeûne quelquefois, c'eſt que notre luxe engloutit tout. Chaque fois qu'une petite maîtreſſe ſe poudre, ne conſume-t-elle pas au moins une livre de pain ?

§ XI.

De la philosophie.

Qu'est-ce qu'un philosophe? est-ce un homme qui met sa gloire à combattre les principes reçus, qui par sa subtilité vient attaquer & détruire l'espoir des infortunés, qui par un habit singulier & grotesque se plait à tourner sur lui tous les regards? non.

Le philosophe est celui qui trouve dans sa morale les principes d'honneur, de probité, & d'humanité; qui s'accommode avec décence à tous les usages; qui cherche dans sa religion des motifs de consolation pour l'avenir; qui tend une main charitable à l'infortune; qui n'éleve une forte voix que contre l'injustice & l'oppression. Voilà la vraie philosophie. Le fanatisme

qui la persécute est horrible, il fait sans doute le malheur du genre humain.

§ XII.

Du bonheur.

Le plus heureux est celui qui souffre le moins.

(*) Peu de gens sont contents de leur sort: le militaire voudroit être homme de robe, ce dernier envie le sort du laboureur, & le paysan se croît le plus à plaindre. L'avare entasse en cherchant le bonheur. L'homme de lettres l'entrevoit dans les siecles avenir.......... hélas!..... sommes-nous ici bas pour être heureux? réfléchissons, regardons autour de nous, n'oublions pas que nous

(*) Horace satyre Ier. à Mec ee.

ne ſommes que des hommes ; après cela pleurons, ſi nous l'oſons, ſur notre ſort.

§ XIII.

Des grandeurs.

Je voudrois être en place, parce qu'il eſt aiſé de faire le bien.

Je ne refuſerois pas les grandeurs ſi elles m'étoient offertes, mais je ſaurois les perdre ſans les regretter.

Les grandeurs n'accompagnent pas toujours le mérite, c'eſt là le mal. La fortune eſt aveugle. Le plus vertueux eſt celui qui laiſſe tourner la roue ſans inquiétude.

L'homme qui vit dans les grandeurs eſt rarement jugé ſans prévention ; vu de tout le monde, il a plus d'ennemis qu'un autre ; mais qu'il continue à faire le bien, c'eſt une douceur de faire des ingrats.

§ XIV.

Des Richesses.

N'être riche que pour insulter à la misere, est sans contredit le comble de la cruauté. Heureux celui qui sait user des faveurs de la fortune pour soulager ceux qu'oublie cette mere aveugle.

Les richesses sont le mobile de toutes les actions. La vertu ne se vend pas, il est vrai; mais la bonne réputation s'achette. Un homme riche a bientôt des honneurs; son coffre-fort parle pour lui, & ne fut-il dans le fond qu'un sot, la dépense qu'il fait, a plus d'éloquence que la raison.

Tout le monde veut de l'argent, & personne n'a tort. L'usage seul peut ridiculiser celui dont les efforts

& les ſueurs accumulent de groſſes rentes.

Le prodigue eſt coupable, l'avare ne l'eſt pas moins : la ſageſſe conſiſte à n'être ni l'un, ni l'autre.

O riches que vous êtes fortunés! vous pouvés tous les jours faire des heureux; le débri de vos tables peut étouffer les gémiſſemens du pauvre; l'or qui vous couvre peut ſe tourner en bienfaits.

§ XV.

De l'Aumone.

Le ſage doit ſavoir s'impoſer des privations pour faire la charité : celui qui donne l'aumône paye ſa dette à la nature.

On ne doit pas autoriſer la mendicité, le pareſſeux abuſeroit bientôt de la compaſſion, qui fait même

ſi le fourbe n'en feroit pas un état, pour bien vivre aux dépens des autres?

Celui qui ne peut pas travailler, a des droits à la commiſération publique. On doit des bienfaits à ces malheureux qui n'ont pas le courage de venir publiquement expoſer leur infortune.

Il y a des pays où l'on mendie par pénitence; je n'entends pas trop cela: car alors ce n'eſt pas celui qui demande la charité qui ſouffre, c'eſt au contraire le pauvre ouvrier qui eſt forcé de travailler tout le jour, pour fournir du pain au *pénitent* à large beſaſſe. Mais, comme on dit fort bien, il y a tant de chemins qui ménent à Rome.

Il ne ſuffit pas de faire l'aumône; le ton qu'on y met; n'eſt pas moins une vertu, le malheureux eſt déjà

assez humilié de tendre la main, sans l'insulter encore par le bienfait.

O mortels ! vous serez toujours humains, si vous savez ne pas oublier que vous êtes des hommes.

§ XVI.

De la Médecine.

Chaque être tend à sa conservation : voilà l'origine de l'art médical.

On tourne en ridicule les médecins, lorsqu'on est en état de santé ; est-on malade ? on les consulte comme des oracles, on les invoque comme des divinités.

Les remedes sont presque aussi à craindre que les maladies : la médecine ne s'en tient pas toujours à ne faire point de bien.

La partie de la médecine qui apprend

prend à ſe conſerver en état de ſanté n'eſt pas à dédaigner ; l'*bigiéne* devroit entrer dans l'éducation. Savoir vivre, intéreſſe tous les hommes.

§ XVII.

Des ſomnambules.

Un ſomnambule eſt une perſonne qui dort, & qui ne dort pas ; c'eſt-à-dire, qui marche en dormant ; qui ouvre, ferme des portes, ſe promene, travaille, écrit, toujours en dormant.

La phyſique & la médecine ſont un peu embarraſſées pour trouver l'explication de ce phénomene. Elles l'auroient bien nié ; mais les ſomnambules ſon trop communs, il a fallu avouer qu'on n'y entendoit *goutte.*

A propos de ſomnambule, il me revient une aventure à laquelle cette eſpece de maladie a donné lieu. Une jeune femme mariée à un vieux mari, ſe levoit toutes les nuits & ſortoit de la chambre où ils couchoient tous deux ; après quelques jours, l'époux demanda à ſa femme ce qui l'obligeoit à ſe lever la nuit ; „ je ſuis ſomnam-
„ bule, dit-elle, j'ai le malheur de
„ courir en dormant, & je crains
„ même de vous incommoder ;
„ car il m'eſt arrivé pendant que
„ j'étois fille de battre cruellement
„ ma ſœur ; je n'ai pas oſé vous
„ prévenir, ſi cependant je venois
„ à vous faire quelque mal, n'en
„ ſoyez pas fâché, parce que c'eſt
„ une maladie. Parbleu, reprit le
„ bon mari, maladie tant que vous
„ voudrez, peu m'inporte ; je ne
„ veux pas me faire aſſommer,

„ vous coucherez ſeule „. Il donna dès lors à ſa femme une chambre éloignée de la ſienne, & il ſe barricadoit tous les ſoirs, de crainte qu'elle ne vint encore le viſiter dans ſes accès.

§ XVIII.

Des augures.

L'art des augures eſt ſi ancien, qu'il tombe preſque dans l'oubli. Il y a encore de bonnes gens qui y croient, & des fripons qui en profitent.

On ajoute foi, même de nos jours, aux hurlemens d'un chien, aux cris d'une chouëtte; comme ſi ces animaux avoient quelque rapport avec ce qui peut nous arriver.

On ſe fait dire ſa *bonne-fortune*

par des mendiants qui, malgré la faculté qu'ils ont de lire dans l'avenir, se laissent souvent tomber dans les mains de la justice, qui les punit toujours comme ils le meritent.

Il y a des *tireurs de carte* qui promettent de voir dans le jeu, ce qu'on a fait & ce qu'on fera. Ces drôles trouvent des imbécilles qui les payent.

La *baguette divinatoire*, le *verre d'eau*, le *marc de caffé*, le *plomb fondu*, la *saliere renversée*, le *vin tombé sur la nappe*, un *moine vu d'abord en se levant*, sont des affaires de conséquence pour certains pauvres croyans, parce que le hazard aura fait trouver dans une fâcheuse circonstance un moment après une telle prédiction, ou une telle rencontre, ils ne peuvent plus être désabusés.

Hélas ! l'avenir est si caché, que

les *devins* n'ont pour tout bien, que ce qu'ils volent.

§ XIX.

De la religion.

Les bienfaits que les hommes reçoivent chaque jour d'un être au-dessus d'eux, leur inspire un juste sentiment de reconnoissance : ce sentiment s'exprime par le culte divin. Le but de toutes les religions est de rendre hommage au créateur.

On compte différens cultes dans l'Univers, tous annonçent la soumission qu'on doit au Tout-Puissant. Il y a beaucoup d'especes de religion; elles prêchent toutes la vertu; elles tendent au bon ordre. Le *fanatisme* seul est un monstre dangereux.

§ XX.

Des adverſités.

Apprendre de bonne heure à ſavoir ſe paſſer du ſuperflu, ſans ceſſe réfléchir à l'inconſtance de tout ce qui nous environne, c'eſt certainement le moyen de braver toutes les adverſités. La maladie eſt la plus grande de toutes, ſurtout lorſqu'elle eſt une ſuite de nos déréglemens, car alors le remord ſe joint à la peine. Cependant le ſage ſait ſe conſoler, il reſpecte la main cachée qui le frappe, & la paix eſt toujours dans ſon cœur.

La vie eſt courte : les heureux du ſiecle paſſé ne ſont plus : que leur reſte-t-il de leur grandeur, de cette aiſance où ſe délectoit leur être?

Les adversités sont un bien; l'homme égaré par une fougueuse jeunesse, apprend enfin par elles, à tourner un regard sur lui; elles lui font sentir la foiblesse humaine; & s'il sait soumettre son cœur au mal qui lui arrive, ce tems de douleur n'est pas perdu, ses égaremens passés lui sont pardonnés.

§ XXI.

De la solitude.

Vivre dans la solitude, n'est pas se soustraire à ses devoirs, ce n'est pas refuser des secours aux malheureux. On n'a pas besoin pour être dans la solitude, d'aller s'enterrer dans des grottes, pour y rire des folies humaines & vivre, au sein de la paresse & de l'indolence.

Celui qui peut s'arracher au luxe

des villes, eſt ſans doute plus heureux que celui qui y eſt attaché par ſes beſoins; mais ſuivre ſon devoir, eſt au-deſſus de toutes les jouiſſances. Que vous êtes fortunés, vous que l'harmonie des oiſeaux arrache des bras du ſommeil, vous qui voyez en vous levant l'aſtre du jour colorer les campagnes! chériſſez d'autant plus votre bonheur qu'il ne dépend pas du caprice des hommes de vous en priver.

Quelque ſoient les devoirs d'un homme, il lui reſte toujours quelque tems pour converſer avec lui-même. Le méchant ſeul fuit la ſolitude; ne tremble-t-il pas de ſe connoître?

Celui qui ſait ſe ſuffire à lui-même ſupportera facilement les revers de la fortune; il ne pleurera pas les grandeurs; la privation des hon-

heurs le touchera peu ; ſage, il s'applaudira d'être libre.

§ XXII.

Des retraites monaſtiques.

Ce ſont de grands endroits clos de grands murs, dans leſquels, la premiere inſtitution défendoit l'entrée d'un ſexe différent de celui qui y eſt renfermé.

Les retraites monaſtiques ſeroient en effet des retraites, s'il étoit défendu aux paſſions de s'y introduire; mais cela ne dépend pas abſolument de nous. Prononcer des vœux, & les tenir ſont deux choſes : le mortel qui compte trop ſur lui, eſt tôt ou tard puni de ſa témérité.

Les femmes quoique d'un ſexe

foible & leger, font auſſi des vœux; quelquefois elles les font ſi jeunes, qu'elles les oublient; d'autres jurent ſi legérement, qu'elles s'en repentent; & de façon ou d'autre, ces pauvres vierges pleurent preſque toutes ſur un état qui fait leur malheur, en outrageant la nature.

Voici le plus fort argument qu'on pouſſe, en faveur de ces célibataires fermés ſous clé; *c'eſt une reſſource dit-on pour un pere de famille, qui a beaucoup d'enfants*: belle raiſon! je ſuis étonnée que les peuples qui n'ont point de couvents, ne demandent pas la permiſion d'aſſommer les leurs.

Celui qui vient au monde avec ſes deux bras, apporte en naiſſant les moyens de prévenir ſes beſoins quand il ſera homme: le malheu-

ceux qui naît estropié trouvera des ressources dans la générosité.

Tombez monstrueux remparts, qui dérobez tant de bras à l'industrie, tant de meres de famille à la société, ou préservez-les de ces monuments intérieurs qui déchirent leur ame.

§ XXIII.

De la mort.

L'homme qui a bien vécu, sait toujours mourir.

La mort n'est qu'un passage, il doit être terrible pour le méchant, mais il est l'espoir du sage.

Le trépas est inévitable, tout le monde le sait; cependant peu de gens y songent. Le moment arrive, on se lamente, on invoque les secours de la médecine qui

prolongent quelque fois la vie ; mais n'affurent jamais l'immortalité.

La mort effraie, quelque miserable qu'on foit : fi l'on trouve des fuicides, c'eft que le furieux qui commet ce crime ne voit alors dans le coup qu'il fe porte que la fin de fa peine : le fuicide fe tué pour ne plus fouffrir ; trop lâche pour fupporter fa mifere, il cherche le néant : mais croît-il le trouver ? comment fe juftifiera-t-il devant l'Etre qui lui demandera compte de fa vie ? comment s'acquittera-t-il envers la fociété qu'il aura quitté ?

Laiffons s'approcher le moment qui doit opérer la deftruction de notre machine ; faifons le bien ; vivons pour nous, & pour la fociété ; effuyons les pleurs de l'in-

fortune ; & ne fermons jamais les oreilles aux cris de la douleur. En ſongeant à la mort, reſſouvenons nous qu'une autre vie nous attend.

§ XXIV.

De l'immortalité de l'ame.

„ Oui Platon, tu dis vrai, notre ame eſt immor-
„ telle ;
„ C'eſt un Dieu, qui lui parle, un Dieu qui vit en
„ elle.
„ Eh! d'où viendroit ſans lui ce grand preſſenti-
„ ment,
„ Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
„ Vers des ſiécles ſans fin je ſens que tu m'entraînes;
„ Du monde & de mes ſens je vais briſer les chaî-
„ nes ;
„ Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté
„ Les portes de ſa vie & de l'éternité „.

L'homme qui ne voit rien au-delà de lui, doit être bien à plaindre. Quel eſt ſon eſpoir dans l'infortune ?

J'aime à promener d'avance mon ame dans l'eſpace de l'éternité ; cette idée conſolante flatte mon cœur ; & quelles que ſoient mes adverſités, mon ame vole au loin vers le bonheur qui l'attend.

Celui qui ne voit dans notre ame qu'un reſultat d'organiſation qui n'eſt plus rien dès que le corps a perdu le mouvement, deshonore l'humanité. Ce ſiſtême impie ne laiſſe à l'infortuné que le déſeſpoir pour reſſource, il autoriſeroit le vicieux à murmurer contre les loix, & l'idée du néant feroit le malheur de la ſociété.

Tout ce qui exiſte dans la nature nous annonce un être au-deſ-

ſus de nous; jugeons par les biens qu'il nous fait, de ceux que nous prépare ſa bonté.

§ XXV.

De l'éternité.

» Eternité ! quel mot conſolant & terrible !
» O lumiere ! ô nuage ? ô profondeur horrible !
» Qui ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où ſuis-
» je tirée ?

Eternité : ce mot s'entend, mais ne ſe comprend pas. L'idée d'une choſe qui ne peut avoir de fin eſt au-deſſus de la conception des mortels.

Le flambeau de la religion nous éclaire, c'eſt par elle que nous pouvons d'ici bas jétter nos regards dans l'eſpace immenſe de l'éternité. Elle nous y montre une main

céleſte qui récompenſe l'homme vertueux, par un bonheur qui ne finira jamais.

Fin des penſées diverſes.



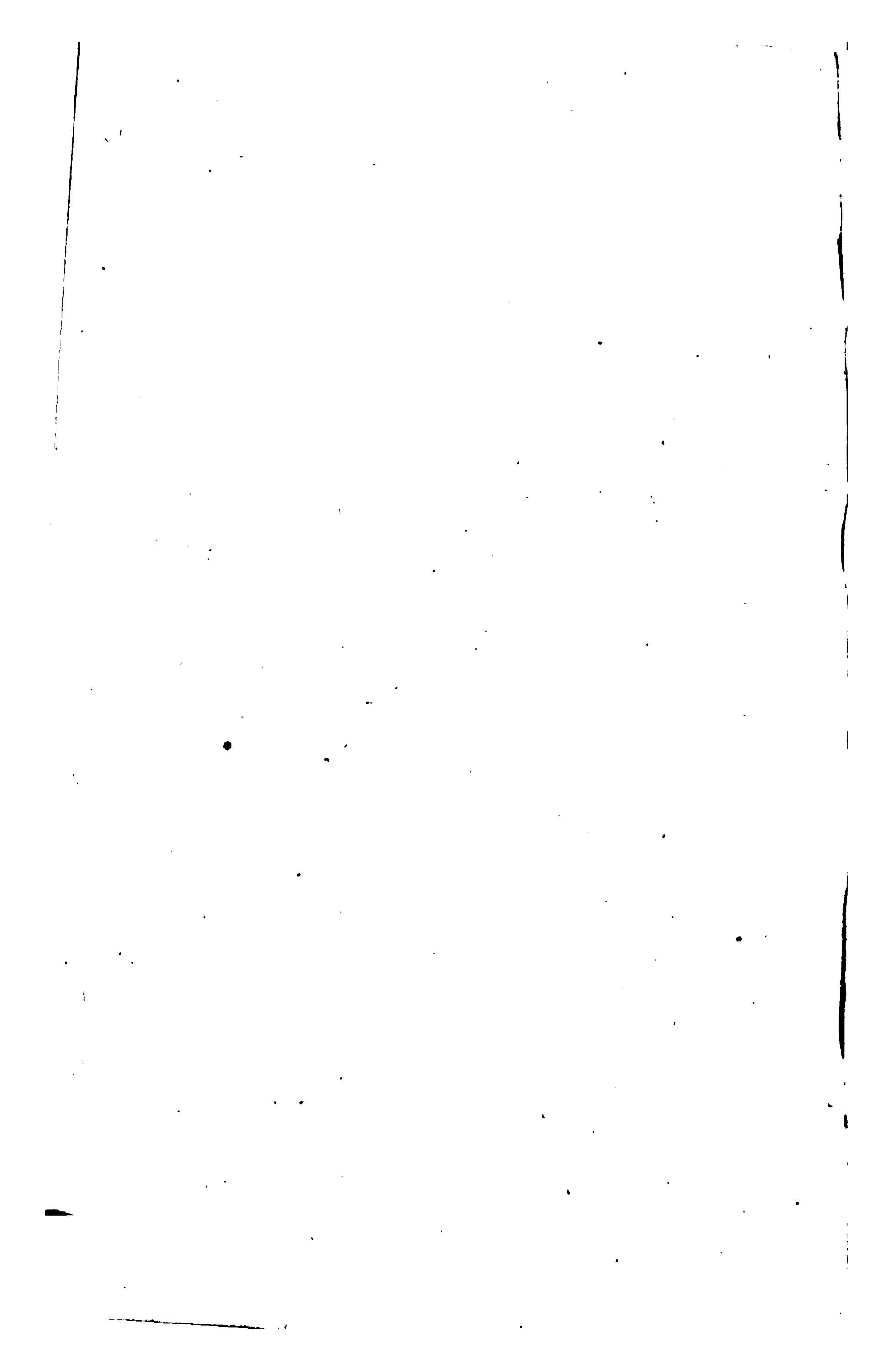
MÉMOIRES

DE

CLAUDE ANET

ECRITS par lui-même, pour servir de suite à ceux de Mad. de Warens.

Il fut un homme estimable & rare...
Rousseau, Confessions. *Liv. V.*



AVANT-PROPOS.

S'Il étoit resté quelques doutes à nos lecteurs, quand ils auront lus les Mémoires de Mad. de Warens, si quelques-uns d'entr'eux, réclamoient encore l'autorité du citoyen de Geneve, & refusoient de reconnoître que ses assertions sont fausses & calomnieuses, voici une nouvelle preuve que nous leur offrons. Voici un nouveau témoin, un témoin irréprochable qui va s'élever contre lui : c'est un homme qu'il a nommé son cher maître *son* meilleur ami, *c'est Claude Anet lui-même.*

Son témoignage paroîtra d'autant moins suspect, qu'un homme simple droit, franc, qu'un homme enfin tel que nous l'a représenté Rousseau, ne peut nous tromper, parce qu'il n'a pu être trompé, & parce qu'il n'a eu aucun intérêt à le faire quant bien même il l'eut voulu; car quel intérêt peut-on supposer à un être isolé qui ne con-

noissoit que Mad. de Warens, & les bienfaits dont elle l'avoit comblé?

Sa naïveté, ses expressions, le coloris de son style nous confirmeront dans l'idée que nous en a donné Jean-Jaques *à travers de la simplicité & de la bonhomie qui lui étoient naturelles, nous trouverons des réflexions propres à justifier l'idée qu'on a pu se former de cet homme, non moins extraordinaire dans son genre, que son* disciple.

Nous n'avons rien ajouté à ces Mémoires: nous les offrons presque avec les imperfections de style que nous y avons trouvées. Nous nous sommes bornés à retrancher quelques endroits absolument étrangers à Mad. de Warens, & dans lesquels il parloit de pharmacie, de médecine, de botanique & par suite de son systême sur la formation des montagnes. Le bon-homme ne s'imaginoit pas, quand il vivoit aux charmettes, qu'il seroit un jour choisi pour juger sa maîtresse & son disciple.



MÉMOIRES

DE

CLAUDE ANET.

„CLAUDE ANET, nous dit Rouſ-
„ ſeau au cinquiéme livre de ſes
„ Confeſſions, étoit un payſan de
„ Moutru qui dans ſon enfance her-
„ boriſoit dans le Jura pour faire
„ du thé de ſuiſſe, & que Mad.
„ de Warens avoit pris à ſon ſer-
„ vice à cauſe de ſes drogues, trou-
„ vant commode d'avoir un herbo-
„ riſte dans ſon laquais. Il ſe paſ-
„ ſionna ſi bien pour l'étude des
„ plantes, & elle favoriſa ſi bien
„ ſon goût qu'il devint un vrai her-

M 3

„ borifte, & que s'il ne fut mort
„ jeune il fe feroit fait un nom dans
„ cette fcience, comme il en mé-
„ ritoit un parmi les honnêtes gens.
„ Comme il étoit férieux, même
„ grave, & que j'étois plus jeune
„ que lui, il devint pour moi une
„ efpece de gouverneur qui me
„ fauva beaucoup de folies; car il
„ m'en impofoit & je n'ofois m'ou-
„ blier devant lui. Il en impofoit
„ même à fa maîtreffe qui connoif-
„ foit fon grand fens, fa droiture,
„ fon inviolable attachement pour
„ elle, & qui le lui rendoit bien.
„ *Claude, Anet*, étoit fans contre-
„ dit un homme rare, & le feul
„ de fon efpece que j'aye jamais
„ vu. Lent, pofé, refléchi, cir-
„ confpect dans fa conduite, froid
„ dans fes manieres, laconique &
„ fententieux dans fes propos, il
„ étoit dans fes paffions d'une im-

„ pétuoſité qu'il ne laiſſoit jamais
„ paroître, mais qui le dévoroit
„ en dedans „.

Né en 1697, il quitta vingt ans après la maiſon paternelle. J'avois pour tout équipage, dit-il, ma caſaque, un mauvais chapeau, & la canne de mon pere; chargé de plantes, je marchai, ſans ſavoir où j'allois, la nuit m'ayant ſurpris, je couchai dans un bois d'où je partis de grand matin. Etant arrivé ſur le ſoir, & fort tard à Lauſanne, j'entrai dans une hôtellerie, où je couchai, le lendemain, j'ajuſtai mes plantes pour les faire ſécher, je les empaquetai enſuite comme faiſoit mon pere, & j'en vendis pour du thé de ſuiſſe; c'eſt avec cet argent que je payai mon hôte. Il y avoit déjà quelque tems que je faiſois l'herboriſte, & que j'étois connu à Lauſanne pour vendeur

de thé suisse, j'avois même fait diverses courses sur les montagnes avec des jeunes gens du pays, je m'étois procuré la connoissance d'un anglois qui étoit venu à l'université, il se nommoit *Clk..* homme plein de connoissances, il possedoit entr'autres, celle des simples à un point qui m'inspira bientôt un vif attachement pour lui; pendant le peu de tems que je suis resté à Lausanne, il contribua beaucoup à mon instruction: nous étions si enthousiasmés de la botanique, nous crûmes même l'avoir portée à un tel période, que nous imaginions être en état de donner des leçons, à cet effet, nous avions déjà formé le projet de donner au public un ouvrage intitulé *Rudiment de botanique.*

Après de sérieuses réflexions, je crus qu'un jeune paysan de Mou-

tru, ne devoit pas partager l'honneur d'écrire avec un anglois lettré, je me contentai de copier le manuſcrit, & de l'emporter un jour ſous mon bras, pour tout bagage, avec quelques paquets d'herbe; c'eſt ainſi que je parcourus à pied les campagnes de Vidi, Ouchi.

Arrivé au lac *Léman*, je m'embarquai pour la Savoye, depuis cette époque, je n'ai point entendu parler de mon anglois: j'ignore s'il a fait imprimer ſes éléments de botanique, s'il eſt mort ou vivant.

Lorſque j'entrai dans le Chablais, j'étois ſans argent, il falloit pourtant vivre; mon manuſcrit à la main, je me préſentai chez un curé qui me reçut avec tant d'affabilité que je reſtai environ quinze jours avec lui, je m'amuſai à chercher quelques ſimples autour du presbitére; il s'inſtruiſait avec moi,

nous finissions la journée, en buvant du bon vin de Frangi & en faisant de la tisanne à sa servante qui avoit la jaunisse; quand je voulus partir, il me fit présent d'un louis, je lui laissai sept à huit paquets de thé, & sa servante bien portante.

Ce fut dans le cours de mes voyages; où je ne reçevois l'hospitalité que des ames bienfaisantes, que je trouvai Mad. de Warens; le ciel sembloit m'avoir destiné cette heureuse rencontre, aussi-tôt qu'elle me vit, elle parut s'intéresser à mon sort, elle me questionna sur mon pays, sur mon état & sur ma religion, il n'en fallut pas d'avantage pour qu'elle ne m'abandonna plus. Elle me donna un azyle dans sa maison, & dès cet instant je devins son domestique de confiance; je justifiai plus puissamment le choix qu'elle venoit de faire, lorsque le

soir raisonnant avec elle, je lui parlai des plantes que je connoissois, de leurs propriétés enfin lorsque je lui présentai les paquets de thé qui me restoient.

Elle avoit pour lors à son service une jeune & belle fribourgeoise nommée *Merceret*, qu'un fol amour avoit écarté de la maison paternelle, elle l'appella aussi-tôt, & lui recommanda de mettre la théyere auprès du feu pour y faire infuser le thé que j'avois apporté, parce qu'elle vouloit en prendre avant de se coucher.

Je restai long-tems à Annecy avec Mad. de Warens; c'est dès-lors que j'appris à la connoître & à apprécier son caractere & ses qualités. D'une beauté assez rare, sensible à l'excès, mais vertueuse, ne pouvant croire qu'il existat sur la terre des hommes capables de trom-

per, elle paſſoit toute ſa vie à partager ſa fortune avec les malheureux. Elle ne tarda pas à s'appercevoir que j'étois plus porté pour elle que ne le ſont ordinairement les perſonnes qui ſont à nos gages, ou que les grands payent, pour les engager à prendre leurs intérêts, & dont, malgré cela, on ne fait que des eſpions regardant leur maître comme des tyrans, & ne cherchant qu'à lui nuire dans l'ombre; êtres d'autant plus dangereux, qu'attachés ſans ceſſe aux pas de ceux qui les gagent, ils pénétrent facilement leurs ſecrets.

J'étois donc l'homme de confiance de Mad. de Warens, je dirigeois ſa maiſon & pendant tout le tems que j'ai paſſé auprès d'elle, je ne crois pas avoir jamais démenti par ma conduite l'opinion qu'elle avoit priſe de moi: ſi je me ſuis quelquefois récrié,

ce fut contre cette troupe de charlatans, de soufleurs affamés, de ces faiseurs d'or dont la maison se remplissoit à chaque heure, & qui n'y entroient, persuadés de sa crédulité & de son bon cœur, que pour la dépouiller & lui attrapper un repas.

Le pere de Mad. de Warens lui avoit tellement fasciné l'esprit par les prodiges des alchymistes, qu'elle croyoit facilement à la recette du premier étranger que la faim enhardissoit à se présenter chez elle: parler chymie ou alchymie, étoit une puissante lettre de recommandation; j'ai vu à sa table, pendant son séjour à Annecy quatorze soufleurs; il y en avoit je crois de toutes les nations, & ce qui m'amusoit d'un côté, c'est qu'ils se disoient tous d'habiles gens; mais d'un autre part, ce qui me donnoit lieu de faire de vives représentations à

Mad. de Warens, c'eſt qu'après avoir bien rempli ces ſavants, il falloit finir par leur garnir les mains de ce métal, qu'ils ſe flattoient de fabriquer, comme il avoit fallu commencer par leur fournir des habits, parce qu'ils étoient preſque toujours à moitié nuds au moment de leur arrivée.

Malgré mes repréſentations journalieres, les fourneaux furent dreſſés par un Romain, vêtu comme un abbé; les creuſets & le charbon furent achetés aux fraix de Mad. de Warens, cet homme ainſi coſtumé n'annonçoit qu'un eſcroc, ſa mine ne me trompa point; après une folle dépenſe de vingt louis, il s'en fit remettre cinquante pour aller à Geneve chercher les drogues néceſſaires à l'opération, & partit de grand matin laiſſant ſur ſa table un billet à l'adreſſe de Mad. de Warens dans

lequel il lui marquoit ironiquement qu'il alloit ailleurs faire de l'or.

Je portai moi-même ce *galant poulet* à son adresse; je croyois que cette leçon corrigeroit, Mad. de Warens; je m'apperçus malheureusement quelque tems après de mon erreur. Elle avoit contracté ce vice dans ses jeunes ans, elle étoit incorrigible, c'est ce qui me fit prendre la ferme résolution de la quitter; c'est pourquoi, quelques jours après cette aventure, je me transportai dans sa chambre, les livres à la main, en lui disant que je venois lui rendre compte de mon administration: „ vous n'avez lui dis-je que deux mille liv. de pension, vous fai„ tes néanmoins une dépense qui „ excède de beaucoup votre reve„ nu je ne veux pas passer dans „ le monde pour avoir contribué à „ votre ruine; vous vous endettez

„ journellement, l'indigence sera
„ le prix de vos folies sur vos vieux
„ ans : ce présage hélas ! n'a été
que trop vrai (*).

Voyant donc que je voulois la quitter, elle fit des instances pour me retenir ; comme je paroissois infléxible, elle me gagna par ses larmes & je finis par en verser avec elle. Je m'apperçus mais trop tard, que je venois de m'engager pour la vie, & que la mort seule pourroit me séparer d'elle ; je promis de ref-

---

(*) Ceux de nos lecteurs qui ont quelquefois entendu les servantes d'un vieux garçon, le gourmander sur ses prodigalités reconnoîtront aisément ici le langage d'un domestique affidé, & qui, à raison de la confiance qu'on lui accorde, se croit autorisé à tout dire, sans aucune espece de ménagement.

Malheur aux célibataires livrés dans leur vieillesse aux caprices d'un valet qui les gourmande en les pillant, car ceux qui ressemblent à Claude Anet, sont bien rares.

tez

ter, j'avoue que cela ne me couta gueres: aurois-je pu me résoudre à quitter une femme qui faisoit le bonheur de tous ceux qui l'entouroient je mis pourtant à ce nouvel engagement les conditions suivantes; que je renverserois tous les fourneaux, que je briserois tous les creusets, que je jetterois au feu toutes ces infames recettes, qui ne devoient leur origine qu'à la filouterie, elle consentit que son cabinet en fut dégarni, mais ayant la tête meublée de faux systêmes, il falloit du tems pour la distraire, je pris le parti de lui lire Tournefort & mon manuscrit.

Nous ne pensions déjà plus qu'à parcourir les campagnes pour y chercher des simples; nous avions fait diverses courses aux environs d'Annecy, & du peu que nous en avions ramassé, elle en tiroit des

beaumes dont elle ſoulageoit les pauvres; telle étoit ſon occupation, quand un banqueroutier (*) d'une petite ville de France, vint à Annecy lui mettre en tête d'élever une manufacture de drap, & de compoſer les teintures; je fus conſulté ſur cet objet, je ne me connoiſſois guere plus en fabrique de drap & en teinture, qu'en alchymie; mais j'avois aſſez de notions pour m'appercevoir, que dans une ſemblable entrepriſe, il falloit des fonds conſidérables, & Mad. de Wa-

(*) La Savoye eſt aſſez volontiers le refuge des banqueroutiers françois qu'on devroit écarter de tous les pays. Je ne veux point parler, ici des marchands malheureux, qui toujours reſſerrés dans les bornes de leur état, n'ont fait faillite, que parce qu'ils ont été eux-mêmes victimes de leurs correſpondants, loin d'aggraver leurs maux, en les proſcrivant on doit leur fournir des reſſources pour réparer les débris de leur fortune.

rens n'en avoit point. Cet homme au grand projet, demandoit deux mille liv. pour commencer & perſonne n'avoit le ſoû. Mad. de Warens parut tellement entichée de ce nouveau deſſein, qu'elle me ſollicita avec tant d'ardeur, que malgré m'a répugnance, je conſentis à tout ce qu'elle voulut, en un mot je devins auſſi fou qu'elle, mais tout cela ne donnoit point d'argent, pour en avoir, je confiai une procuration à M. C... bourgeois d'Annecy qui devoit entrer dans ce commerce; il alla à Montru vendre un petit patrimoine que mes pere & mere, morts depuis quelques années, m'y avoient laiſſé; il en revint quinze jours après avec mille liv. de Savoye, je volai les porter à Mad. de Warens elle ne les accepta qu'à titre de prêt, à condition qu'elle m'en

passeroit une promesse, & je consentis à tout par pure complaisance; mais cet argent, avec le peu qu'elle avoit ramassé, fut dissippé en moins d'une année.

La tête pleine de son projet, dans la ferme croyance d'avoir conquis le Pérou, elle tenoit table ouverte, & chacun sur le bruit répandu qu'on alloit élever une fabrique de drap à Annecy, venoit donner son sentiment; tous ces écumeurs de marmite, tous ces écornifleurs, approuvoient cet établissement, il devoit enrichir tout le monde, il y eut jusques à un frere capucin qui vint offrir la maniere de dégraisser les laines, & qui fut nourri chez Mad. de Warens pendant plus de six mois.

La mauvaise foi de l'auteur de cette entreprise accelera la consommation des fonds qu'on y avoit

destinés. Il avoit demandé cent louis à la société pour faire venir des laines d'Italie; il avoit fait louer des maisons au bord d'une petite riviere, les ouvriers travailloient aux machines, lorsqu'il s'avisa de fabriquer des lettres qui annonçoient l'achat & les envois; on lui confia l'argent, il feignit dans la semaine de pâques, d'aller au-devant de la voiture, & jamais on ne l'a revu, c'est ainsi que s'est évanoui ce projet de commerce, & qu'une partie de l'argent de Mad. de Warens s'est dissipé.

Une seconde fois dupe de sa trop grande crédulité, elle jura d'être plus sage à l'avenir, & elle abandonna absolument tout, excepté la botanique; elle vécut tranquille dans son ménage; n'ayant autour d'elle que la *Merceret* & moi.

Il y avoit déjà plusieurs années

que j'étois avec elle, & j'ignorois encore la cauſe de ſes malheurs ; je me doutois bien que ſa ſenſibilité y avoit eu beaucoup de part, mais je n'avois jamais oſé lui en parler & je ſerois reſté dans une ignorance parfaite à cet égard, ſi un jour en feuilletant ſes papiers, je n'avois trouvé pluſieurs lettres qui m'apprirent tout. J'ai cru devoir les inſérer dans mes mémoires ; elles m'ont paru très-propres à juſtifier ſa conduite : elles ſont une preuve de ſes chagrins & des motifs qui l'ont engagée à fuir ſa patrie. La premiere eſt écrite d'une lieue de la Tour-du-Pey, par Mad. de Warens, la ſeconde, qui en eſt la réponſe, eſt de ſon amie Mlle. de F... dattée de Villeneuve, la troiſieme auſſi de Mad. de Warens, fut écrite du couvent de la viſitation d'Annecy elle eſt adreſſée à

ſa même amie ; je n'ai rien trouvé qui annonça qu'on lui eut répondu.

Je lus & relus ces lettres, mais ma curioſité me couta cher, je ſentis mon cœur s'ouvrir à la ſenſibilité, je pouſſai des ſanglots, & je verſai des torrens de larmes ſur les infortunes paſſées de Mad. de Warens & ſur celles auxquelles je ne préſageois que trop qu'elle devoit être livrée dans l'avenir. La *Merceret* qui avoit entendu mes ſanglots, entra précipitamment dans le cabinet ; elle m'interrogea je ne pûs lui répondre ; elle courrut auſſi-tôt appeller ſa maîtreſſe ; j'étois tellement en proye à la douleur, que lorſqu'elle arriva, je n'eus pas la préſence d'eſprit de me déſaiſir des lettres, je les tenois à la main, & la tête penchée ſur la table, je les mouillois de mes pleurs : elle crut qu'il m'étoit ſurvenu quelques

triftes nouvelles, elle cherchoit à me confoler & mes larmes augmenterent, elle voulut approfondir la caufe de ce chagrin qui paroiffoit fi vif, s'appercevant que j'avois des lettres dans les mains, elle me les arracha, & reconnut que je ne pleurois que fur fes malheurs; voilà de quelle maniere fe découvrit un fecret qu'elle avoit renfermé dans fon fein & dont probablement elle n'eut jamais fait le détail.

Depuis cet inftant je m'attachai à elle bien plus étroitement, je pris la ferme réfolution de partager fes foucis domeftiques & j'ai tenu ma parole. Je l'ai vu dans l'aifance, j'ai vécu avec elle dans le fafte, mais je n'ai pas à me reprocher de l'avoir délaiffée dans fa mifere: bien plus, je m'y fuis vu plongé avec elle; ce n'eft point

que je l'euſſe mérité, pour avoir contribué à ſa ruine, c'étoit un deſtin inévitable; je ne cherche point à en impoſer, je voudrois qu'il me fut poſſible d'animer ſes cendres dans la nuit du tombeau, d'évoquer ſon ombre, elle déclareroit avec franchiſe, que j'ai tout fait pour détourner l'orage qui à ſouf-flé ſur ſa tête, & pour lui éviter les revers dont elle à été la victime, c'eſt à-peu-près à cette époque qu'un jeune genevois, J. J. Rouſ-ſeau, devenu ſi célebre depuis, lui fut adreſſé, par M. le curé de Con-ſignon. Elle le reçut avec cette bonté qui lui étoit naturelle, elle s'em-ploya inutilement pour lui trouver une place, c'étoit un inconſtant qui ne vouloit rien faire, il finiſſoit par venir ſe jetter à ſes pieds en la conjurant de le garder avec elle, je fus chargé de ſa conduite, &

quand il ne faisoit point de la musique avec Mad. de Warens, il venoit herborifer avec moi, ou dérangeoit mon herbier & mes livres.

Je le dis à regret, combien de perfonnes à Annecy qui ont profité de fes largeffes, lorfque la fortune lui fourioit, & qui l'ont méconnue lorfqu'elles auroient pu lui tendre une main fécourable.

Comme en toutes chofes il faut être fincere, je dois avouer que fi en 1732, au commencement de Juin, ma conduite parut annoncer que j'étois reduit au déſefpoir, je ne le dois qu'au hafard, je m'enpoifonnai fans mauvais deffein : j'étois trop attaché à Mad. de Warens pour l'allarmer par une auffi odieufe entreprife, je n'avalai le laudanum, que dans la ferme croyance que je buvois de la li-

queur, (*) j'étois extrêmement fatigué, j'avois gravi dans la matinée la montagne de Nivolet: Percé de ſueur, j'entre dans ma chambre ſans lumiére, je cherche à me rafraîchir, une fiole me tombe ſous la main, j'avale ce qu'elle contient & je me jette ſur mon lit; un inſtant après je ſentis des friſſonnements horribles & une colique affreuſe; je ſerois, ſans doute mort, ſans les ſecours de Mad. de Warens qui vint par haſard dans la chambre. M. Groſſi le médecin fut appellé, il me croyoit yvre, il ne voulut rien ordonner, mais ayant par haſard apperçu une phiole à moitié vuide, il examina le reſtant de la liqueur, & conjectura

(*) Comparez ce recit à celui des Confeſſions. *Liv. V.*

que mon assoupissement devenoit sérieux; alors il me fit avaler beaucoup de lait, & on me rendit la santé (*).

Quelques mois après, de retour d'une course de quinze jours aux glacieres de Savoye où j'étois allé principalement pour recueillir du genepi, je trouvai Mad. de Warens entichée d'une nouvelle entreprise: ses associés étoient prêts à dresser des fourneaux, pour faire fondre la gueuse; ils avoient conçus le projet de faire diverses ustensiles de ménage, comme marmites, fourneaux, tourtieres & autres; c'étoit au fauxbourg du reclus, dans une maison appartenante au Seigneur d'Alinge qu'on préparoît ce grand œuvre.

(*) J'ai trouvé ici une lacune dans le manuscrit, plusieurs pages y manquoient ce que j'ai reconnu par l'indication des chiffres; elles contenoient probablement la description de son voyage à Paris.

Cette fabrique dans son principe, parut devoir se soutenir à Chambery, les fonds étoient considérables, on y travailloit jour & nuit, on débitoit à très-bon compte les marchandises qui coutoient le double ailleurs, ce qui faisoit qu'on vendoit beaucoup; mais une foule de gens qu'elle avoit à son service, qu'elle nourrissoit & payoit bien, & qui malgré cela étoient plus attachés à leurs intérêts qu'aux siens, jointe au bon marché qu'on faisoit aux acheteurs, eurent bientôt englouti tous les fonds, ce qui l'obligea à faire une espece de banqueroute. Il y avoit pourtant six mille livres d'appoitemens à distribuer entre tous les régisseurs de cette fabrique. Gouss, fondeur de cloches de profession, étoit l'homme entendu, il étoit secondé par la Roche, Faconet & Curtille; ce der-

nier avoit exercé un emploi aſſez vil durant les guerres des Eſpagnols, il étoit homme d'eſprit, auſſi adroit que ruſé, ſe préſentoit bien en compagnie. Mad. de Warens les avoit admis tous quattre à ſa table: un ſeul qui étoit le ſecrétaire de cette ſociété, & qu'on nommoit Mar... n'y mangeoit pas, elle l'appelloit par dériſion ſon ſinge. Quand on vint à examiner les comptes, quand il fallut réaliſer les pertes & les profits, il ne fut pas difficile de reconnoître que cette ſociété n'avoit été que léonine; on préſenta d'abord une liſte de mauvais débiteurs, qu'on fit accepter à Mad. de Warens, ils étoient de ſi mauvaiſe foi, que la plupart avancerent & ſoutinrent, qu'ils n'avoient jamais reçu de marchandiſes, & cela ſur les derniers jours de ſa

vie, dans un tems où elle avoit un besoin urgent de ses fonds pour se nourrir. J'ai été souvent le porteur de quelques-unes de ces listes, & les débiteurs aulieu de payer, moralisoient beaucoup, & blamoient la moins blamable de toutes les femmes, en me soutenant impudemment que sa misere étoit son propre ouvrage, quand elle n'étoit que celui de la mauvaise foi, & de l'odieuse conduite de la plupart de ceux qui avoient fait des affaires avec elle.

Cette malheureuse entreprise ne fut pas encore la derniere, l'extrême pauvreté, la disette absolue, devoient seules la corriger; ayant quitté le fauxbourg du reclus, où les gens de distinction venoient lui rendre visite, elle se détermina à aller demeurer aux Charmettes dans une petite maison assez commode

située sur le penchant d'un côteau, dont le sommet étoit planté de vignes ; à quelques pas il y avoit un jardin assez spacieux, un verger charmant & au fond des bosquets délicieux. J. J. Rousseau vint aussi habiter cette maison champêtre ; le chemin qui y conduisoit étoit un peu montueux, mais il étoit ombragé de noyers qui le rendoit fort agréable en été.

Après un séjour d'un an dans ce lieu agréable, il fallut le quitter & venir à Nezin, habiter une maison qui appartenoit à M. Flandin, J. J. Rousseau y eut sa chambre & c'est l'à qu'il commença son *Héloïse*. Mad. de Warens, qui n'avoit que très-peu d'argent, y travailloit avec lui, & je sus qu'ils avoient souvent de petites disputes sur cet objet.

C'est peu après cette époque

que

que je fis ſur la montagne de *Margeria* à huit lieues de Chambery, une courſe dont les ſuites ſont aſſez curieuſes : quelque folle que paroiſſe cette journée, elle a été une des belles & des plus intéreſſantes de ma vie. Arrivé ſur ce mont, après avoir fait fouiller en différens endroits dans un lieu élevé planté de chênes & parſemé de rochers, nous découvrimes une maſure qui annonçoit par ſa diſtribution & ſa forme ronde une tour antique. Nous y trouvames en creuſant une pierre de marbre rouge plate, & quarrée, de la longueur d'un pied, épaiſſe de trois pouces, écornée d'un côté & portant cette inſcription *Diis* avec ces lettres Α Δ Π. comme nous avions beaucoup creuſé, j'apperçus en faiſant de nouveau frapper la terre, qu'elle rendoit un bruit ſourd,

nous fîmes encore creuser & nous darvinmes à découvrir une autre grande pierre que l'on enleva ; nous reconnûmes aux ossemens que c'étoit un tombeau taillé dans le roc ; il y avoit une urne de terre blanche avec une médaille en cuivre : à notre étonnement succeda la curiosité. Après avoir bien examiné nous les fimes emporter ; je me rappelle qu'arrivés à la maison, J. J. Rousseau & Mad. de Warens passérent la moitié de la nuit à discuter sur cet objet : on lisoit sur l'urne, *Sol Stat*, les lettres qui formoient ces mots étoient en bosse ; autour de la médaille on lisoit, *Virtutibus Æternis*, & l'on y voyoit d'un seul côté une effigie de femme ; sur la grande pierre qui couvroit le tombeau, on voyoit une colombe traversée d'un poignard avec ces mots *Laert*... on ne pou-

voit déchiffrer le reſte ; comme cette pierre étoit peſante & profondement enterrée, nous la laiſſames dans l'endroit.

Cette découverte s'étant ébruitée, on fit les contes les plus abſurdes à ſon ſujet. Les uns vouloient que cette maſure eut été un ancien temple romain dédié aux faunes, les autres que ce fut le tombeau de *Laërte*, qu'ils diſoient avoir été relegué dans cette tour & enterré dans le tombeau, d'autres enfin que c'étoit le tombeau d'un *Druide*. A ces extravagances, le peuple ajoutoit les ſiennes ; il diſoit que c'étoit une maiſon où les ſorciers s'aſſembloient anciennement pour ſacrifier au démon ; qu'on y trouvéroit de l'argent ſi l'on fouilloit, il ſe débita même dans la ville, aux environs & principalement à Nezin où nous habi-

tions, que nous avions fait une capture, & que j'étois *Franc-maçon.* C'eſt ainſi que le peuple imbécille me ſuppoſa agrégé dans une ſociété d'hommes diſtingués par leurs ſentimens d'égalité & de bien faiſance, pour faire de moi un ſorcier. Mad. de Warens rioit de tous ces propos.

La nouvelle faiſoit tous les jours plus de ſenſation, on couroit en foule pour voir les ruines antiques que renfermoit ce tombeau; le peuple & les antiquaires aſſiégeoient la maiſon, le premier pour voir comme étoit fait un *Franc-maçon*, les autres pour examiner l'urne, la petite pierre quarrée & la médaille; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ne virent gueres plus les uns que les autres; car de tous les ſavans qui examinerent, il ne s'en trouva aucun qui ſut connoître le prix de ces choſes.

C'eſt quelques ſemaines après cette découverte que J. J. Rouſſeau quitta Mad. de Warens, pour prendre la route de Paris; depuis ce moment il ne l'a jamais revue, & ce qu'il y a de bien étrange, c'eſt qu'ayant accepté l'équipage & l'argent qu'elle lui offrit, il n'ait pas daigné lui en témoigner depuis la moindre reconnoiſſance, n'y s'informer de ſa deſtinée.

Quoique Rouſſeau eut emporté mon herbier, je ne ceſſai pas d'herboriſer, & je me livrai plus que jamais & avec plus d'ardeur à l'étude de la botanique, dès-que je me fus mis en tête de faire le médecin; je n'aurois point mal réuſſi dans cette profeſſion, car ayant déjà vu & traité quelques malades par charité, je les avois toujours guéris.

Je n'aurois pas manqué d'avoir

contre moi toute la pharmacie ; parce que je ne faiſois prendre que des infuſions de ſimples ; M. Groſſi lui-même, m'appelloit par dériſion le *médecin Anet* ; il avoit raiſon, n'employant que les remédes que je connoiſſois, je ne pouvois être auſſi meurtrier que lui, je méritois donc bien qu'il me témoigna de l'humeur.

Bien loin de me dégoûter pour cela, je me mis en coſtume, j'endoſſai l'habit noir, je pris la perruque & la canne, je portai le chapeau ſous le bras, c'eſt ainſi que je pris mon doctorat (*), dans cet accoutrement impoſant, je traverſois avec gravité les rues : les femmes, les enfans & les vieillards,

(*) Le médecin de Moliere fit encore moins de cérémonie. Sans doute Anet avoit lu le *Médecin malgré lui.*

disoient en me voyant passer, *il est médecin, il connoît toutes les herbes*; les demoiselles du pays qui aiment assez à se marier, me saluoient déjà; mais ma tête n'étoit pas faite pour le mariage, je rendois froidement le salut.

Comme j'étois le seul à Chambery qui eut une legére connoissance des plantes, ce qui paroîtra fort étonnant dans un pays qui en produit une aussi grande quantité, je résolus pour le bien de l'humanité, de former un jardin de botanique où j'aurois donné des leçons à la jeunesse; c'étoit dans le jardin du château royal que j'avois imaginé de rassembler les plantes que je connoissois.) J'avois déjà conçu ce projet depuis longtems il ne falloit que l'agrément du souverain: amateur comme il l'étoit des sciences & des arts, j'étois presque sûr

de l'obtenir par l'entremiſe des gens que Mad. de Warens auroit pu intéreſſer, mais une de ces perſonnes qui font métier de noircir & de décrier les actions les plus innocentes, qui ne font abſolument le mal que pour le plaiſir de le faire (& il n'en manquoit pas à Chambery) me peignit aux yeux du Monarque comme un charlatan qui ne cherchoit qu'à s'ouvrir une voye pour excroquer une penſion & pour faire perdre le tems à la jeuneſſe: voilà comme mon projet, s'évanouit il ne fut pour moi qu'un beau rêve.

Il y avoit déjà plus de dix-huit mois d'écoulés depuis ma courſe à la montagne *Margeria*, lorſque le Lord Bolimb..... écrivit de Londres à Mad. de Warens pour la prier de lui envoyer les antiquités que j'y avois trouvé, elle le fit,

& nous apprîmes quelque tems après, qu'elles avoient été renfermées dans un musée, & regardées comme dignes d'obtenir une place dans l'histoire. Milord Bolimb... fit compter cinq mille liv. de Savoye à Mad. de Warens. Tel est le prix que ce savant anglois mit à ces antiquités.

Mad. de Warens ne put pas jouir long-tems de cette somme, tant le destin lui a toujours paru contraire, il étoit écrit que tous ceux qui l'environneroient devoient la tourmenter. Est-il rien de plus étonnant que la terrible catastrophe qui lui en fit consumer la moitié? c'est pour la Merceret, qu'un moine qui venoit souvent faire visite à Mad. de Warens avoit dérangé, qu'il fallut en faire le sacrifice. Ce religieux qui ne recommandoit rien tant aux filles que la

chasteté, & qui ne parloit que de religion, étoit parvenu à lui faire un enfant, elle étoit prête d'accoucher, que Mad. de Warens ne l'avoit pas seulement soupçonnée, mais la voyant pourtant moins gaye qu'à l'ordinaire, elle lui en demanda la cause. La Merceret en versant un torrent de larmes lui confessa sa foiblesse, n'osant avouer, à cause du protestantisme dans lequel elle vivoit, l'auteur de sa faute; cependant comme il falloit en trouver un, ce fut moi qu'elle choisit par prédilection, j'eus beau me défendre, faire des sermens, prendre le ciel à témoin de mon innocence, elle jura elle-même en sa qualité de vierge, que j'étois le pere de l'enfant & on la crut, telle est la loi du pays me disoit-on : le jour de l'accouchement étant arrivé, elle

mit au monde un individu que je ne voulus pas voir, il fallut payer pour lui donner un deſtin, ce fut Mad. de Warens qui me libera : ce qui me conſola, c'eſt que dans la quinzaine je fus juſtifié aux yeux de Mad. de Warens, par l'aveu que fit la Merceret avant que de mourir. Elle m'appella au près de ſon lit, avoua qu'elle avoit été parjure, qu'elle m'avoit chargé d'un fardeau dont je n'étois pas l'auteur, mais qu'elle m'en demandoit pardon. Elle paroiſſoit ſi déſeſpérée de ſon crime, que je crus devoir lui pardonner. Ce fut alors qu'elle épancha dans mon ſein le ſecret que juſques alors elle avoit caché, en me diſant que c'étoit ce malheureux moine qui l'avoit ſéduite. C'eſt ainſi que Mad. de Warens & moi, fumes victimes des déréglemens

d'un homme à qui jusqu'alors on avoit donné toute confiance (*).

Telle fut l'issue de cette funeste aventure qui auroit pu empoisonner mes derniers jours, car j'ai déjà quelques années étant venu au monde peu de tems après Mad. de Warens. Cette femme vertueuse autant qu'infortunée est bientôt sur la fin de sa carriere : je vois à regret que la vieillesse vient l'assieger, elle conserve pourtant toujours sa gayeté, sa fraîcheur & son embonpoint ; mais hélas! chaque jour la conduit au tombeau. Je verse des larmes sur son sort,

(*) Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait que les moines font souvent leur licence ailleurs qu'en *Sorbonne*, heureux les peres de familles qui ont assez de philosophie pour les bannir de chez eux, il n'y a rien à gagner à leur commerce, & souvent beaucoup à perdre, des êtres fainéans & désœuvrés ne peuvent être que vicieux....

Il eſt digne de pitié, ſes prétendus amis la quittent peu à peu; ſes parens depuis ſa fuite & particuliérement depuis ſon abjuration l'ont abandonnée, & ils veulent l'ignorer.

O amitié ſentiment délicieux! tu as fui la terre. Si les hommes affectent d'en prendre le maſque, c'eſt par des motifs d'intérêts. Mad. de Warens dans la proſpérité croyoit avoir des amis, ſon adverſité a été la pierre de touche où elle les a éprouvés.

Elle ſe trouve dans une ſituation à bien anatomiſer ſes amis ou ceux qui ſe diſoient tels; elle a vu que de tous ceux qu'elle avoit acquis pendant ſa jeuneſſe, il ne s'en eſt jamais trouvé qu'un à l'épreuve de l'adverſité: à l'heure qu'il eſt, elle a quitté le monde, il ſemble que lui reſtant peu à vivre, il ne vaut pas la peine qu'elle ſe donne

des mouvemens pour en avoir de pareils puiſqu'il y a lieu de déſeſperer d'en jamais trouver de véritables. Elle ſent trop, que les amis ſe font voir dans la bonne fortune, mais qu'on ne connoit les vrais que dans la mauvaiſe (*).

Si Mad. de Warens a trouvé des ſecours, ce n'eſt pas chez les gens qui lui avoient témoigné de l'amitié, encore moins chez les grands, ordinairement durs. *Montaigne* avoit raiſon quand il diſoit, *qu'ils donnent aſſez quand ils n'ôtent rien*, & il faut en convenir, ceux qui ont le pouvoir de nuire, font toujours aſſez de bien, quand ils ne font point de mal.

(*) *Diffugiunt cum fæce*
Siccatis cadis amici.

Horatius,

Jamais ſentence ne fut mieux vérifiée.

Est-il rien de plus inouï que la conduite que tint envers Mad. de Warens, un homme d'un rang distingué, il l'avoit fréquentée dans le tems qu'elle étoit favorisée de la fortune, c'est dans ce tems qu'il s'étoit associé avec elle pour cette fabrique, il mangeoit presque tous les jours à sa table, comme il lui avoit prêté soixante louis, il a eu la cruauté de faire des procédures contre sa débitrice, & d'obtenir la saisie d'une partie de sa pension, ce fut lui qui ouvrit cette voye aux créanciers, & dès cette époque cette infortunée manqua même du nécessaire, elle a vécu sur ses derniers jours de ce que les mains charitables lui distribuoient, c'est moi qui étoit chargé de me rendre auprès des bonnes gens qui songeoient à ses besoins, à ces dons je joignois ce que je me procurois par le travail.

Pendant les derniers tems de sa déplorable vie, elle a vécu oubliée dans la maison de M. Flandin, qui touché de sa triste situation & de la mienne, n'exigoit aucun loyer; comme dans sa jeunesse elle avoit reçu une très-bonne éducation, & qu'elle savoit la musique, l'arithmétique, qu'elle possédoit le dessin, la broderie, elle s'occupoit à élever de jeunes filles, elle brodoit des mousselines, faisoit la tapisserie, & ne s'est jamais plainte de sa malheureuse destinée; *tout est décidé dans la nature*, disoit-elle, & pour comble d'héroïsme, quoique durant sa vie elle eut toujours été fort peu occupée de sa parure, elle avoit des nippes superbes, elle voulut s'en dépouiller avant que de mourir, & en orner les autels du Dieu dont-elle avoit embrassé la religion. Elle les a brodés pour en

faire

faire des ornemens ; c'eſt ainſi qu'avant de fermer l'œil à la lumiere elle a tout quitté, pour ne s'occuper que de l'Eternité.

Sans donner dans le bigotiſme elle avoit une ferme croyance ; dès ſa converſion elle n'a jamais témoigné le moindre remord, elle a toujours été fidelle obſervatrice de la religion qu'elle avoit embraſſée à Annecy où elle s'eſt diſtinguée en faiſant tout le bien poſſible, elle aimoit les pauvres, elle les conſoloit dans leur affliction, elle les ſervoit lors qu'ils étoient malades & ſe ſeroit privée du néceſſaire pour les ſoulager. Elle ſe montra de tout tems ennemie de la calomnie comme de la médiſance, je me rappelle toujours avec plaiſir, le moment où elle expulſa le ſeul Moine qui continuoit de venir à la maiſon, pour avoir voulu tenir

des discours indécens contre son supérieur, qu'il affirmoit à Mad. de Warens être l'amant d'une Dame de distinction.

On n'a jamais vu dans la chambre qu'elle habitoit de ces meubles de luxe, on n'y voyoit qu'un lit, une table & quelques chaises, on y lisoit beaucoup d'inscriptions, on voyoit sur le devant de sa cheminée. *Fais du bien à ton prochain; garde toi, qui que tu sois, de faire à autrui le mal que tu ne voudrois pas souffrir qu'on te fit.* Elle s'occupoit chaque jour à faire des lectures. Elle avoit *Montagne*, *la Bruyere*, *les Maximes de la Rochefoucault*, *Bourdaloue*, *Massillon*, *les lettres de Mad. de Sévigné*, *les Oeuvres de Mad. Desboulieres & un Nouveau Testament en françois* dont il falloit toutes les nuits avant qu'elle se couchât que je lui lûs un chapitre. Voici la su-

blime priere qu'elle faisoit une fois par jour : elle avoit été composée par J. J. Rousseau & écrite de sa main sur un parchemin.

„ Souveraine Puissance de l'Univers, Etre des êtres, sois moi „ propice, jette sur moi un œil de „ commisération, vois mon cœur „ il est sans crime, je mets toute „ ma confiance en ta bonté infinie, tous mes soins à m'occuper „ de ton immensité, de ta grandeur & de ton éternité ; j'attends „ sans crainte l'arrêt qui me séparera des humains, prononce, termine ma vie & je suis prête à „ paroître aux marches de ton trône, pour y recevoir la destinée „ que tu m'as promise en me donnant la vie, & que je veux mériter en faisant le bien „.

Mad. de Warens mourut presque subitement en 1759, âgée de

ſoixante ans. On peut juger de mon déſeſpoir par l'amitié que j'avois pour elle; dès que j'eus reçu ſon dernier ſoupir, je ne la quittai pas, tout étoit préparé pour ſes obſéques, que j'étois encore auprès d'elle. Les cloches annonçoient par leur ſon funebre qu'il falloit qu'elle quittat la maiſon, en effet on l'en ſortit, je l'accompagnai en mouillant de mes larmes le lieu qu'on lui faiſoit traverſer pour arriver au cymetiere de St. Pierre de Lemens, où ſa tombe fut creuſée au pied d'un immenſe tilleul qui étoit proche d'une grande porte ouverte ſur le chemin public: quand elle fut inhumée, quand ſon cercueil fut caché à mes yeux, Dieu puiſſant! tu vis mon cœur, toi ſeul peux ſavoir ſi cette ſéparation me coûta cher. O momens cruels! vous ſerez toujours préſens à ma mémoire,

tout le convoi étoit déjà bien éloigné que je sanglotois encore sur sa tombe, & que je ne pouvois m'arracher d'auprès de ma chere maîtresse, je l'appellois toujours de ce doux nom, mais hélas! elle ne pouvoit me répondre, elle étoit insensible. La nuit commençoit à couvrir l'Univers de son voile funebre, elle m'invitoit à me retirer, je m'acheminai à cet effet, mais je revins bientôt, il me sembloit entendre une voix plaintive sortir du sein de la tombe; qui me crioit Anet, cher Anet! eh quoi tu m'abandonnes? tu me délaisses? c'en est donc fait je ne te reverrai plus,... c'est alors que revenant, je me précipitai de nouveau sur la tombe & je m'écriai en l'arrosant de mes larmes, ma chere maîtresse non je ne peux vous quitter, cette séparation m'est trop cruelle: hélas!

je m'abusois, elle ne m'entendoit plus. Mort fatale, disois-je, mort cruelle, que n'as tu du même coup tranché le fil de mes jours, je serois descendu avec elle dans le même tombeau; compagnon fidele de de ses malheurs, j'aurois au moins joui le même jour, de la félicité qui attend tous les hommes infortunés, dans le séjour éternel.

Il étoit déjà bien avant dans la nuit, le ciel étoit parsemé d'étoiles, la lune seule élevant son disque sur l'horison éclairoit cette tombe fatale, tout étoit calme, mon cœur seul étoit troublé & en proie au désespoir; je me fis enfin une raison & je m'acheminai vers le logis; arrivé dans l'endroit où j'avois coutume de converser avec elle, je versai encore bien des larmes, je me jettai sur ce lit où elle avoit expiré, & je souhaitois d'y

rendre l'ame; là je me rappellai tous les bienfaits dont elle m'avoit comblé, la candeur la sincérité de son cœur, enfin tous les malheurs auxquels elle avoit été en proye, & ce cruel souvenir rendoit mes peines bien plus profondes; je me disois, n'a-t-elle donc existé que pour sentir le poids de l'infortune, tandis que le vice triomphe & vit au sein de l'opulence & de la grandeur? dans mon désespoir, j'aurois accusé l'Eternel d'injustice.

A peine le jour commençoit à paroître que je me mis à feuilleter ses papiers, je fus surpris d'y trouver le double d'une lettre qu'elle avoit écrite à J. J. Rousseau environ six mois avant sa mort; je la lus elle lui faisoit des reproches de son indifférence, & lui disoit en suite de se garder de mettre au jour

l'Héloïſe de la façon dont ils étoient convenus avant ſon départ, que s'il avoit abſolument envie de la rendre publique, il ne devoit le faire qu'en mettant des noms ſuppoſés, afin de ne compromettre l'honneur & la ſenſibilité de perſonne.

Parmi tous les papiers qu'elle avoit raſſemblés & conſervés durant ſa vie dans une caſſette fermée à clef, je trouvai quantité de recettes, comme *eaux pour les yeux*, *beaume ſpécifique*, *maniere de faire des médecines avec des ſimples*, & qu'elle avoit miſes en pratique durant ſa vie pour ſoulager les pauvres; je les ai longtems conſervées, mais perſuadé que je ne pouvois enfouir ce tréſor ſans faire un tort évident à la ſociété, je les ai remiſes à une Dame de nobleſſe de la ville de Chambery, fort charitable, qui incontinent les a mis en

pratique & distribua les remedes *gratis* aux nécessiteux: tel est l'héritage que m'a transmis Mad. de Warens & que je crus devoir faire passer dans les mains du riche.

Toujours plongé dans la plus grande affliction, j'écrivis à J. J. Rousseau, peu de jours après la mort de celle qu'il avoit tant de fois nommée sa maman. J'avois trouvé parmi ces papiers diverses réflexions écrites de la main de Mad. de Warens, je voulois les faire imprimer, mais la nécessité, la triste situation, le déplorable état où je me trouvois pour lors, puisque j'avois à peine ma subsistance, ne me le permirent pas; malgré le desir indicible que j'avois de consacrer à jamais par quelque monument public la mémoire de la plus vertueuse des femmes.

Je repris mon premier train de

vie, j'herborisois de côté & d'autre pour vendre quelques poignées d'herbes aux Apoticaires du pays, qui s'avisoient de me badiner & surtout de faire les médecins; défaut assez commun dans toutes les pharmacies des petites villes & qui est très-dangereux, défaut que la police devroit corriger pour la conservation des citoyens; je le dis à regret, mais je crois fort que Mad. de Warens ne doit sa mort précipitée qu'à la médecine qu'un apoticaire lui avoit conseillé & fait prendre deux jours avant sa mort & qu'il avoit qualifiée de médecine de précaution.

Je ne pouvois plus revoir sans verser des larmes les endroits que j'avois parcourus délicieusement avec Mad. de Warens & J. J. Rousseau, & comme ces courses, quoique dirigées d'un autre côté me

causoient toujours des chagrins, je me déterminai à les abandonner entiérement, d'ailleurs je ne pouvois plus guere marcher, étant extraordinairement usé par les traveaux & fort appesanti par la vieillesse.

J'avois habité jusqu'alors la maison où j'avois vu expirer ma bienfaitrice, comme M. Flandin venoit de la vendre, je fus obligé d'en sortir. Je vins rester en ville dans un grenier qu'une bonne femme, touchée de mon sort m'ouvrit par charité, j'y couchois sur de la paille, elle avoit soin de partager sa soupe avec moi; c'est ainsi que j'ai vécu pendant trois mois, traînant ma misérable existence, plié dans un chétif habit noir, qui annonçoit assez mon infortune & le deuil de mon ame. Un jour que je revenois de la promenade, je trouvai ma bonne expirante & ce fut moi qui lui fermai les paupieres. Cette mort me

fut doublement ſenſible, car outre qu'elle m'enlevoit ma bonne, elle me rappelloit l'inſtant fatal où je perdis pour jamais Mad. de Warens : tout dans ce réduit juſques à l'indigence & le bon cœur de cette bonne, me retraçoit ce triſte tableau.

Il fallut ſortir de ce grenier, j'étois errant, ne ſachant où coucher, le deſtin laſſé de me pourſuivre, m'ouvrit une nouvelle carriere, je vins me loger chez de vieilles demoiſelles, qui me reçurent chez elles pour faire leurs affaires en ville & à la campagne, elles m'avoient vu ſouvent chez Mad. de Warens & c'eſt ce qui les engagea à m'accueillir. C'eſt-là que j'acheve ma triſte carriere, ſans murmurer contre le ſort, courbé ſous le poids des ans & ſans remords, j'imagine me promener dans un jardin, en attendant la fin de la nuit.

Fin des Mémoires d'Anet.

LETTRES

Écrites d'une lieue de la Tour du Peys, par Mad. de Warens à Mlle. de F. à Villeneuve.



LETTRES

Écrites d'une lieue de la Tour-du-Peys, par Mad. de Warens à Mlle. de F. à Villeneuve.

TU m'as souvent répété, chere amie que l'amour feroit tous mes malheurs, que les nuits entieres que je donnois aux lectures romanesques préparoient mon cœur à la tendresse, que la musique & les concerts seroient funestes à mon repos; je riois, je folâtrois quand tu cherchois à m'instruire; maintenant qu'il n'est plus tems, je voudrois t'avoir écoutée. Tu me disois encore, s'il t'en souvient, que les hommes n'étoient que faux

& cruels, tu me disois vrai, & si je t'avois crue, je vivrois en paix, aulieu que je ne vois plus dans les murs que j'habite, que des vautours acharnés pour me ravir à la félicité.

Mon pere même, celui à qui je dois le jour, est de ce nombre: le cruel vient de m'annoncer qu'il faut que j'aille aux marches de l'autel consacrer ma perfidie, m'avouer parjure aux yeux de l'Eternel, démentir du cœur ce que ma bouche pourroit proférer. Hélas, tendre amie, tu m'entends, tu connois mon cœur, tu sais mes inclinations! eh bien, l'on veut m'unir par les liens sacrés du mariage à un homme que je déteste autant que j'adore l'amant qui m'a fui. L'époux qu'on veut me donner est, M. de Warens fils aîné de M. Villardin de Lausanne. On m'assure chaque jour qu'il a de la fortune,

c'est

c'eſt à mon âge ce qui m'inquiéte le moins, ce n'eſt pas là où git le bonheur, il git dans la ſatisfaction du cœur; je ne vois donc d'autres moyens pour me ſouſtraire aux entrâves que l'intérêt & l'ambition, de mon pere veulent me forger, que celui de fuir la maiſon paternelle; je ſuis décidée à le faire, j'irai ſeule chercher celui qui m'a ravi la félicité....

Pour exécuter mon deſſein, il ne faut que du courage de mon côté, & de la complaiſance de ta part. Promets moi de me recevoir chez toi, je ſuivrai de près le meſſager qui te porte cette lettre, je n'en dirai pas un mot à ma gouvernante, elle eſt à mes côtés dans le moment que je t'écris, elle me demande à chaque ligne, ce que je trace; je lui aſſure que c'eſt pour te faire part de mon mariage auquel la cruelle m'engage, malgré

l'amour dont elle ſait que je ſuis éprise. Tout le monde ſemble d'accord pour me tromper & me trahir.....

Tout ce qui me fâchera en fuyant, c'eſt le chagrin que je vais répandre dans le cœur d'un pere qui me tourmente innocemment, & s'eſt imaginé aſſurer mon bonheur; en me choiſiſſant un époux, je m'abuſe;..... que les peres ſont cruels? s'ils aimoient leurs enfants, ne conſulteroient-ils pas leurs inclinations? ils n'écoutent au contraire que l'ambition & le vil intérêt,.... ils les ſacrifient.....

O mon pere! je vais donc vous attriſter, que de larmes vous allez verſer ſur ma fuite? quoiqu'il en ſoit, mon parti eſt pris. J'attends ta réponſe, ton amie de.....

RÉPONSE

De l'amie, Mademoiselle de F.

J'ÉTOIS à la laiterie, lorſque la femme qui en a le ſoin, me dit qu'on me demandoit; je ſortis, le meſſager que tu m'as envoyé, me remit ta lettre: il n'avoit pas beſoin de me dire qu'elle venoit de toi, j'ai tout de ſuite reconnu ton écriture; je tremblois en rompant le cachet, je craignois pour toi, quelques-unes des ſuites funeſtes qui accompagnent ordinairement l'amour; je ne pouvois me calmer; je lus avec rapidité cette lettre: j'y ai très-bien reconnu à chaque ligne, le ſtyle que les lectures romaneſques t'ont rendu familier, les idées folles que tu as puiſé dans les volumes que tu dévorois de nuit,

affiſe au chevet de ton lit, & les ſentiments que ne ceſſoit de t'inſpirer celui que tu chéris encore ; je t'aſſure que je ne me ſuis tranquilliſée, que lorſque j'ai vu qu'il n'y avôit pas tout le mal que je m'étois d'abord imaginé ; il eſt vrai que l'amour t'égare, mais quand on eſt ſuſceptible de reflexion, comme tu m'às toujours paru l'être, on doit ſe faire une raiſon.

Tu ſais, tendre amie, qu'une folie eſt bientôt faite, mais qu'elle ſe répare difficilement, quoi ! éviter un mariage, que ton pere croit pour toi le ſouverain bien, tu veux le fuir, tu veux payer les ſoins paternels par une étourderie, qui le mettra au tombeau ? tu veux le déſeſpérer ? ſonge qu'en croyant le punir d'un crime dont il eſt moins coupable que tu ne

le penſes, tu vas devenir parricide, tu vas te déshonorer aux yeux de l'Univers entier, tu vas devenir l'opprobre de ton ſexe, qui ne cherche à tout inſtant que les moyens de ſe nuire. Oh que tu vas donner à la médiſance & à la calomnie un vaſte champ pour s'égayer à tes dépends; que ne haſardera-t-on pas ſur ton compte? tu es belle, tu as de l'eſprit tu dois avoir des rivales, ſonge donc qu'elles ſeroient trop ſatisfaites, ſi tu te laiſſois entraîner à l'extravagance que tu médites: pour les punir, reſte à Vevay.

Je dois te dire encore que la plupart des jeunes demoiſelles qui ont ſoupçonné ton intrigue, ne tarderoient pas de publier que tu as été cacher le fruit de tes amours dans l'étranger, ou que tu as ſuivi un amant, qui t'avoit abandonnée, pour courir à ſes genoux lui

redemander la vie... que l'amour propre, que l'honneur la fierté & l'orgueil de ton ſexe ſe faſſent entendre au fond de ton cœur, tu dompteras bientôt un fol amour...., penſe aux larmes que ta fuite feroit verſer à ton pere, à tous tes parents & à moi...... cet homme que tu regrettes vaut-il la peine que tu te déshonores? ſais tu s'il ne t'a pas oubliée, & s'il n'eſt point un ingrat? .... penſe que tu te creuſes un cachot horrible en allant affronter mille dangers pour le chercher dans les lieux qu'il habite; ton pere te fera ſûrement pourſuivre, tu pourras peut-être te déguiſer, & être ignorée quelques heures & bientôt reconnue, tu ſeras rammenée captive........

Comment peux tu me demander un aſyle, voudrois-je, pour l'Univers entier, cooperer à ta fuite?

je te chéris trop, pour t'aider à te plonger dans l'abyme ; crois moi, laisse cette fatale idée, je suis sans passion dans ce projet, j'en vois mieux que toi tout le danger, tandis que tu crois toucher au port, je vois l'orage & la tempête se former sur ta tête.. je ne peux donc absolument te recevoir....... tu m'en voudras mal, mais revenue de tes égarements, tu m'en chériras davantage, c'est alors que tu reconnoîtras qu'une amie sincere, t'a retirée comme par la main, du bord du précipice où tu étois prête à te jetter ; j'en appelle au calme de ta passion, & je suis sûre que dans ces moments, maîtresse de toi-même, si j'avois été assez insensée pour séconder ton projet, tu m'accablerois de reproches les plus cruels.... Pour éviter toutes les sollicitudes & les désordres

qu'une femblable conduite entraîneroit, fuis les volontés de ton pere, & fi tu es malheureufe, réfléchis qu'il vaut mieux l'être avec honneur, que d'être heureufe déshonorée, & qui fait, fi tu ferois heureufe? quoiqu'il en foit, garde toi de faire des folies.. j'ai vu plufieurs fois M. de Wärens, c'eft un homme affez ordinaire il eft vrai, qui fe paffionne aifément, jaloux à l'excès, tout cela ne doit point t'allarmer, dès que la jaloufie eft la compagne inféparable de l'amour.... du caractere dont je le connois, tu pafferas d'heureux jours, c'eft là tout ce que je peux te dire...

Je renvoye le meffager avec ma lettre, & te recommande le mariage, telle eft mon ordonnance,... tu es jeune, & belle, il n'en faut pas d'avantage pour t'égayer dans ce lien... adieu... ne m'écris abfo-

lument plus, que lorſque ſelon les vœux de ton pere & les miens, tu ſeras unie à M. de Warens.... ton amie...

LETTRE

Écrite de la Viſitation, par Mad. de Warens à ſa même amie.

RECONNOIS le caractere de celle que tu appellois ton amie ; de quelque extravagance qu'on l'accuſe dans le monde, de quelqu'étourderie qu'elle paroiſſe coupable à tes yeux, elle eſpere toujours être digne de ton attachement ; ma conduite t'aura d'abord paru des plus blâmable. Avant de t'unir à cette foule de perſonnes, qui ne parlent & ne décident pour l'ordinaire, qu'après celles qui hazardent tout

ſans réflexion dans le monde, & quelquefois par paſſion, écoute-moi, & tu reconnoitras bientôt qu'il y a plus de courage plus de grandeur d'ame, dans ma façon d'agir, que d'étourderie.

Tu te rappelle le contenu de la lettre que je t'envoyai par l'exprès choiſi au hameau, où je fus boire du lait avec ma gouvernante, ut te rappelles mes plaintes, tu ſais que c'eſt l'amour qui en étoit l'objet, que c'eſt à mon amant, fugitif des contrées que j'habitois quand. je ne pouvois plus vivre ſans lui, que je devois le commencement du dégoût qui m'aſſiegeoit, & des chagrins domeſtiques qui m'obſédoient : que c'eſt à un mariage que mon pere cherchoit à me faire faire avec le cruel M. de Warens que je devois le deſſein de m'enfuir de la maiſon, que

c'étoit pour aller chercher celui qui m'avoit ravi le repos, & a qui on vouloit m'enlever, en me forçant d'être parjure folemnellement à la face de tout mon pays: eh bien! tu me fis des repréſentations tu m'annonças que j'allois me déshonorer, porter le trouble dans ma famille, m'avillir même aux yeux de mon amant, tu me diſois d'un ton abſolu, que je devois me ſoumettre aveuglement aux volontés de môn pere, j'ai ſuivi tes conſeils & voici quel en eſt le réſultat affreux.

Je ſuis loin de t'en vouloir le moindre mal, je ne prétends pas même t'en faire des reproches, on n'en fait qu'aux coupables, tu ne l'es pas & je la ſuis ſeule. Tu ne pouvois pas pénétrer dans l'avenir, ni deviner les déſordres que cette union fatale alloit entrainer, je ſais

que je ne devois écouter que mon cœur, parce qu'alors l'égarement où je me ſerois livrée, m'auroit rendue moins criminelle, aulieu que par ma fuite tardive, par mon peu de courage & mes irréſolutions, je me ſuis rendue coupable de pluſieurs crimes... eſclave de mon amour, je n'aurois eu qu'un ſeul tort à me reprocher en fuyant la maiſon de mon pere, mais aujourd'hui qu'ai-je fait? je ne me ſuis pas ſeulement rendue criminelle à ſes yeux, mais je lui ai encore attiré les reproches cuiſants qu'il va eſſuyer de la famille de Warens, à laquelle je ſuis unie... je vois M. de Warens qui m'aimoit & dont j'ai abandonné les foyers, (quand je n'étois plus ma maîtreſſe & quand je lui appartenois ſelon les loix) je le vois dis-je verſer des larmes devenir furieux,

donner des ordres pour me faire arrêter.... je le vois confus aux yeux de ses amis, déshonoré, flétri dans l'opinion publique..ô funeste ascendant des préjugés! pourquoi faut-il qu'un époux soit la victime des égaremens d'une femme qui fuit pour éviter ses embrassements? n'est-il pas assez puni d'être détesté?

J'aurois suivi tes conseils, chere amie, même après mon mariage, si la calomnie n'eut réveillé la mauvaise humeur de M. de Warens & allumé sa jalousie, au point que je ne pouvois plus regarder personne, sans que ce fut un amant. Hélas! qu'il jugeoit mal de mon cœur! je n'aimois que celui qui m'avoit fui, & tout ingrat qu'il me paroissoit, rien ne pouvoit l'arracher de mon cœur...oui... je l'avoue dans les bras de M. de Wa-

rens, qui me chérissoit, je brûlois d'une flamme criminelle, je n'y voyois que mon amant, c'est lui que je croyois serrer, c'est sur ses levres que je croyois côler les miennes, mes baisers étoient faux, l'Eternel en est témoin, mais cette flamme lui garantissoit que je n'aurois point profané le lit nuptial en recevant effectivement les baisers d'un autre : le mariage m'avoit livré à M. de Warens, il possédoit tout malgré moi, mon cœur seul me restoit.... hélas! qu'on me pardonne si je me livrai aux égarements de mon imagination. Ah mon amie ne me crois pas si coupable.... ce qui me détermina absolument à m'enfuir, j'en fais la confession, c'est que je n'ai jamais pu être fausse impunément, & que j'ai voulu éviter les fureurs de M. de Warens.

Enfin obsedée par le remord d'être parjure à mon amant, persécutée par mon mari, il n'en fallut pas d'avantage pour me décider à partir; à la nuit tombante je me rendis au port, des bateliers me conduisirent à Evian. C'est ainsi que je me suis soustraite à la jalousie tyranique de mon époux m'affranchissant de l'esclavage du mariage. J'arrivai effectivement dans le Chablais, je fus présentée au Roi, je lui demandai sa protection, je l'obtins, je vins à Annecy par ses ordres, j'entrai ensuite à la visitation où je suis....

Hélas mon amie! que j'y ai besoin de tes conseils, que je voudrois t'avoir auprès de moi, .. mais hélas j'ai pris mon parti, je ne reverrai jamais le pays de Vaud, c'est pour toujours que je l'ai fui... ce qui m'afflige dans ma solitude,

c'eſt de n'y voir que des perſonnes qui me parlent journellement d'abjuration... le ciel a-t-il voulu me punir ?... oh amie ! tu ſais l'empire qu'ont ſur les cœurs, les premiéres notions de la réligion que l'on a ſucée avec le lait, je te l'avoue, je me ſens de l'averſion pour ceux qui cherchent à profiter de mes revers, pour me forcer à embraſſer le catholiciſme... oh dans quelle perplexité je me trouve plongée ! ſi je te voyois un ſeul moment, que de choſes je répandrois dans ton ſein !... conſeille moi, écris-moi je t'en conjure, ſi je dois retourner dans mon pays.... mais non... écris-moi ſeulement dans mon hermitage, écris-moi que tu ſeras mon amie juſques à la mort..... adieu... j'embraſſe M. Perret, tâche de m'excuſer à ſes yeux. Adieu.....

LETTRE.

LETTRE

Du Curé de Confignon à Madame de Warens.

SI l'abandon que vous avez fait de votre pays à paru ſuſpect aux gens mal intentionnés,..... (& il n'en manque pas dans le monde,) j'ai appris avec joye que vous veniez de leur fermer la bouche par un acte digne d'une grande ame, vous avez abjuré ; c'eſt par-là que vous avez montré que votre fuite eſt une inſpiration de l'Eternel : que vous êtes heureuſe d'avoir ſuivi les impulſions de la grace !

Je vous envoye J. J. Rouſſeau jeune homme qui a déſerté de ſon pays, il a reſté un jour chez moi, je lui ai beaucoup parlé de vous : au-reſte il me paroît d'un heureux ca-

ractere. C'eſt encore Dieu qui l'appelle à Annecy, tâchez de l'encourager à embraſſer le catholiciſme, c'eſt un triomphe quand on peut faire des converſions. Je ne vous invite pas à lui procurer des ſecours, votre cœur m'eſt garant que vous ne lui en laiſſerez pas manquer, outre que vous concevez auſſi bien que moi, que pour ce grand œuvre auquel je le crois aſſez diſpoſé, il faut tâcher de le fixer à Annecy, dans la crainte qu'il ne reçoive ailleurs quelques mauvaiſes inſtructions. Ayez ſoin d'intercepter toutes les lettres qu'on pourroit lui écrire de ſon pays, parce que ſe croyant abandonné, il abjurera plutôt; je remets tout entre les mains du Dieu puiſſant, & les votres que je baiſe.

Votre très-humble Serviteur,
DE PONTVERRE,
Curé de Confignon.

NOTTE

Ecrite *de la main de Mad. de Warens, trouvée au bas de la lettre précédente.*

Lorsqu'une personne peut se résoudre à quitter la réligion de ses peres, il faudroit pour éviter tout soupçon de séduction que dès l'instant qu'elle a manifesté sa volonté, on lui donna un ministre de sa réligion qui fit des objections en sa présence aux prêtres, ou autres qui l'instruisent....

FIN.

Fautes à corriger.

Page 6 ligne 1re. ne *lisez* n'en.

17 ligne onze trouvoit *lisez* trouvoient.

45 ligne 18 cultivoit *lisez* cultivoient.

46 ligne 17 les prévenoient *lisez* le prévenoit.

56 ligne 8 de la notte y veuille *lisez* n'y veuille.

57 ligne 2 airé *lisez* aéré.

60 ligne 2 couta *lisez* coutât.

64 ligne 15 defait *lisez* défais.

96 notte ligne 5 reste *lisez* reste-t-il.

113 ligne 15 j'eus *lisez* j'eusse.

125 ligne 15 refusa se *lisez* refusa ce.

152 ligne 6 las de défricher *lisez* le peuple las de défricher.

205 ligne 13 jointe *lisez* joint.

224 ligne 13 plainte *lisez* plaint

La notte de la page 204 doit être placée après le second alinea de la page 202.